



Etienne Beudant

(1863-1949)

Officier de cavalerie, issu de l'École de Saumur.

C'est à travers l'enseignement du général de Kerbrech que Beudant fut initié au . Fidèle à « l'incroyable Maître » dont il a possédé sans défaillance la méthode « simple et logique », il réussira à obtenir de merveilleux résultats avec tous ses chevaux. Son témoignage de cette recherche de perfection idéale : la légèreté, si particulière à l'École française.

Dressage du cheval de selle (1929, troisième édition revue de 1948) se présente comme un mémento rédigé en vue d'une mise en pratique. Beudant y indique « pas à pas et sans commentaires, les moyens les plus faciles de tendre vers la perfection en équitation usuelle, puis en équitation savante et de fantaisie ».

Dans *Main sans jambes...*, Beudant analyse le « dressage méthodique » selon les derniers enseignements de , dans une forme simple et vivante « *il ne s'agit pas ici de manuel ou de précis d'équitation ; j'expose familièrement ce que je crois juste* ».

La ÉQUESTRE est constituée d'ouvrages devenus introuvables, traités, manuels ou méthodes qui témoignent de l'évolution des techniques de chaque École. Elle s'adresse autant à l'instructeur qu'à l'amateur, et donne enfin à tous les cavaliers la possibilité d'accéder aux auteurs qui ont marqué l'histoire de l'Art équestre.

ETIENNE BEUDANT

MAIN SANS JAMBES...

ETIENNE BEUDANT

MAIN SANS JAMBES...

DRESSAGE DU CHEVAL DE SELLE



Jean Michel École

BIBLIOTHÈQUE ÉQUESTRE

Traité d'équitation

Comte d'Aure, Paris, 1987.

Méthode d'équitation basée sur de nouveaux principes

Œuvres complètes Tome premier

François Baucher, Paris, 1988.

Dictionnaire raisonné i on

Œuvres complètes Tome second

François Baucher, Paris, 1990.

Main sans jambes...

Etienne Beudant, Paris, 1987.

Extérieur et haute école Étienne

Beudant, Paris, 1988.

Baucher et son école

Général Decarpentry, Paris, 1987.

Dressage méthodique du cheval de selle

Faverot de Kerbrech, Paris, 1990.

Manuel d'équitation

Commandant Gerhardt, Paris, 1988.

Traité des résistances

Commandant Gerhardt, Paris, 1988.

Leçons de guides

Edwin Howlett, Paris, 1988.

Équitation allemande

Ludwig Paris, 1988.

À la Française, pages choisies

La Guérinière, Paris, 1988.

L'Équitation actuelle et ses principes

Gustave Le Bon, Paris, 1990.

Les Courses d'endurance

Général de Menditte, Paris, 1988.

Équitation

Wilhem Paris, 1988.

La Selle et le costume del' amazone

Jules Pellier, Paris, 1988.

Méthode gymnastique du cheval

Paul Plinzner, Paris, 1987.

MAIN SANS JAMBES...

DRESSAGE

DU CHEVAL DE SELLE

Nous tenons à remercier pour **leur** précieux concours le service de documentation de l'École nationale d'équitation, ainsi que la Bibliothèque de l'École d'application de l'arme blindée, Cavalerie, et la Bibliothèque du château de Saumur.

ETIENNE BEUDANT

MAIN SANS JAMBES...

suivi de
DRESSAGE
DU CHEVAL DE SELLE



ISSN 0989-3253

© Éditions Jean-Michel Place, 1987.
12, rue Pierre et Marie Curie 75005 Paris.

ISBN 2 85 893-077-5

jean michel place

MAIN
SANS JAMBES . . .

INTRODUCTION

RÉFÉRENCES

Dressage méthodique du cheval de selle, GÉNÉRAL
FAVEROT DE KERBRECH - Rothschild, 13, rue des Saint-Pères,
(épuisé).

Extérieur et Haute-Ecole, Librairie agricole et horticole,
26, rue Jacob, Paris VI^e.

Dressage du cheval de selle, Éditions Berger-Levrault,
5, rue Auguste-Comte, Paris VI^e.

Souvenirs équestres, A. 28, rue de Saint-Quentin,
Paris-Xe.

Cher Monsieur,

La méthode du général Favero de Kerbrech est, dites-vous, devenue introuvable. Je le sais depuis aussi, persuadé que je ne pourrais plus monter à cheval, j'ai, il y a plusieurs années, donné la méthode Favero que j'avais, à un camarade de promotion de Saumur (1887-1888) qui, je n'en doutais pas, en tirerait plus que tout autre un excellent parti.

Dès que j'ai connu le principe de cette méthode, je me suis efforcé de l'appliquer et aussitôt que j'ai pu étudier le enseignements qu'elle contient, j'en ai été tellement enthousiasmé que j'ai tâché de les faire connaître le plus possible afin d'éviter aux chevaux les mauvais traitements auxquels je les voyais en butte, non par méchanceté, mais par une fausse interprétation de principes mal - par les cavaliers qui voulaient les dresser. Pendant un stage au 5^e chasseurs d'Afrique, alors commandé par le colonel de Contades, j'avais même entendu prôner cette hérésie répandue par James Fillis : « Il y a toujours un moment où le cheval, avant de se décider à exécuter un nouvel exercice, se défend en désespéré et joue son va-tout. »

J'en fus choqué, aussi, par amour du cheval et non certes pas, par prétention, j'ai rédigé des notes pour un administrateur de commune mixte qui ne les avait

demandées et qui ont été publiées plus tard, en 1912, sous Mitre « Le cheval d'amateur ». Si cela peut vous être agréable, je vous résumerai cet opuscule.

On discute souvent sur les méthodes de dressage, mais cela ne prouve pas grand' chose, car elles ne valent que par ce qu'elles produisent et elles sont comme toutes les institutions : les meilleures ne valent que par ceux qui les appliquent.

Pour sortir de ce cercle vicieux, en ce qui concerne le dressage méthodique du général Faverot de ch. 7e vais d'abord vous rappeler que le général L'Hotte a écrit à propos de Baucher (un officier de cavalerie, page 235) «A l'enserrement du cheval maintenu dans :,a ;, - « sement des aides, succéda l'emploi de la main sans les « jambes, des jambes sans la main applicable en réalité «à l'équitation usuelle plutôt qu'à l'équitation savante. « Puis, cette façon d'employer les aides ne fut plus «recommandée qu'aux cavaliers peu adroits pour . , mm .: pli fier leurs actions et éviter les fautes résultant de leur « manque d'accord. »

Ensuite, n'étant pas à même de controverser, puisque je n'ai guère eu comme professeurs que les gradés qui ont été chargés de me mettre en selle au régiment, je ferai tout simplement l'historique des essais équestres qui m'ont le plus intéressé depuis mon arrivée, le 3 avril 1883, au 23^e dragons où j'ai monté le lendemain, sous la direction d'un brigadier, la jument « Brebis », la monture la plus douce que j'aie eue de ma vie. Deux jours après, elle fut remplacée par la jument « Grandeur » douée d'un peu plus de ressort, mais pas plus dangereuse.

Entré au peloton des élèves brigadiers, j'ai obtenu un peu plus tard, je dirai comment, un cheval attitré dont le nom fut porté comme cheval d'armes sur mon livret de dragon (classe 1882, ni atricule 1705).

J'en ai eu sent et ie citerai avec eux « Cantif » mon

premier cheval de dressage o « Marjolaine » au colonel de de la et « Conspirateur » dont le dressage inespéré et merveilleux détermina le colonel Faverot à faire lui-même dans le manège de Meaux, un cours de dressage aux officiers du 23^e dragons et fut l'origine du « dressage méthodique du cheval de selle » qu'il publia plus tard.

A u 23^e dragons, sauf « Felton », mon cheval de brigadier, mes chevaux d'armes ont été difficiles au début. En les montant, j'étais loin d'être rassuré et il est évident que si j'avais commis l'imprudence d'essayer de les maîtriser en les poussant sur le mors, j'aurais été désarçonné ou emballé et je n'aurais rien pu en faire.

Plus tard, les circonstances m'ont toujours fait prendre des animaux réputés rétifs et, comme c'est au moyen des aides isolées que je me suis tiré d'avec eux, il me semble qu'en équitation courante, il est plus facile d'employer la main sans les jambes et les jambes sans la main pour faire obéir un rogneux qu'en l'enserant entre les jambes et la main. Cela ne veut pas dire, tant s'en faut, que je conteste la valeur des autres procédés tels par exemple, que ceux que le lieutenant Wagner a d'abord vainement voulu m'apprendre; tels que le système que le capitaine Benjamin m'a fait appliquer sur « Mariolaine » et dont je me suis servi des animaux doux et de bonne volonté qui ne ;rte; bpar- mui pas.

Quant à la meilleure façon de travailler en équitation savante je ne peux en parler que d'après mes observations personnelles, puisque je n'ai jamais vu personne s'en occuper devant moi. Ce que je peux dire, c'est que tous les chevaux que j'ai dressés en haute école, j'avais dû préalablement les ramener à l'obéissance et les rendre maniables.

Dès que j'ai commencé à étudier le dressage rationnel du cheval de selle du général Faverot de Kerbrech, j'en ai fait un sommaire dont je me suis toujours de

suivre les instructions. Ce sommaire a été reproduit par la librairie Berger-Levrault de Nancy sous le titre dressage du cheval de selle » et c'est, je crois, le résumé fidèle et l'abrégé exact du «Dressage méthodique du cheval de selle d'après les enseignements de Baucher recueillis par un de ces élèves ». Je ne puis donc faire mieux que de vous engager à étudier les règles exposées dans ce petit livre. Le général Faverot étant capitaine, était chargé de monter les 12 chevaux inscrits au rang de l'empereur Napoléon III, afin de les rendre le plus possible, faciles et agréables à monter. Pour qu'un animal soit facile et agréable à monter par tout le monde il faut qu'il ait été dressé par des moyens doux, or, le cheval dressé par la méthode Faverot obéit à la demi-tension des rênes et au frôlement du pantalon; on peut donc le conduire sans difficulté.

Il ne s'agit pas ici de manuel ou de précis d'équitation ; je vous expose familièrement ce que je crois juste et je le tais par conséquent sans me gêner. Je vous présenterai des attestations déjà connues, mais valables sur le travail de Robersart, Iris, Minoun et des photographies de Bakhta, Hamia, Vieux jeu, et Nethou qu'aucun écuyer ni aucun amateur compétent n'ont vus travailler. Rien de cela ne sera convaincant, mais vous conclurez quand-même, je l'espère, que les résultats obtenus par un amateur non écuyer et qu'aucun professeur n'a fait travailler plaident suffisamment en faveur de la méthode Faverot de Kerbrech pour qu'on cherche au moins à l'étudier sans se retrancher derrière des difficultés dont Baucher lui-même et le général L 'Hotte, certes bons juges en la matière, ont contredit l'existence en « recommandant cette façon d'employer les aides aux cavaliers peu adroits pour simplifier leurs actions et éviter les fautes résultant de leur manque d'accord ».

Remarquez bien, je vous en prie, que je dis seulement que l'emploi alternatif des aides est le plus logique et le

sans travail le tact, la science et le génie qui font le talent. Sauf quelques réflexions ou remarques, rien n'est de moi dans cet exposé. J'ai tout bonnement reproduit mot à mot (i), si j'ai bonne mémoire, ou essayé de résumer sans les falsifier, les préceptes transmis par le général Faverot de Kerbrech, et j'ai cité à côté des sentences par lesquelles le général L 'Hotte, autre élève de Baucher, a défini les idées de cet incomparable maître.

Trop heureux serais-je, si je pouvais me rendre utile à quelques-uns des amateurs vos amis et à leurs chevaux.

(1) Textes indiqués par des astérisques au début des alinéas.



Fig. 1. — VALLERINE
*Extension du membre antérieur
gauche*



Fig. 2. — 1903-1904
(Souvenirs équestres page 17)
*Pour aller vite en commençant il faut tenir les jambes à
une petite des flancs.* (Général Faverot de Jieriir?rrn.)

DRESSAGE

DU CHEVAL DE SELLE

Dès leur jeune âge, tous les chevaux passent, changent de pied au galop et sautent facilement, mais, quand nous les montons, ils ne savent même plus marcher. La véritable cause de la maladresse du jeune cheval est l'opposition que nous faisons à son équilibre en l'empêchant de disposer, comme il le ferait naturellement, du poids de son corps, de sorte qu'il se raidit et perd ses facultés, de même que la frayeur est la cause de notre impuissance à savoir nager spontanément comme tous les animaux savent le faire.

A grand tort, on distingue généralement deux sortes d'équitations : celle du manège et celle de l'extérieur. Il n'y en a pourtant qu'une seule ; elle consiste à assouplir le cheval tout en le rendant obéissant aux aides; elle lui apprend, de plus, à marcher et à employer judicieusement ses forces sous la direction de son cavalier afin qu'il se conserve par la régularité des allures (qu'il ne fatigue pas toujours le même bipède, par exemple). Elle en fait une monture capable de transporter son maître partout où celui-ci le désire et avec le moins de fatigue possible.

La sûreté de pied, l'adresse à sauter ou à passer tous les obstacles se donnent par les courses en terrain varié et dans les passages difficiles ; les allures ralenties, le rassembler, se donnent dans un manège ou dans une carrière, ou sur un terrain aussi plat que possible ; mais l'obéissance s'obtient toujours par les mêmes principes, modifiés seulement selon les circonstances, quant à la position du cheval ou du cavalier, et à la mise en équilibre. Un cheval n'est véritablement bon et agréable à l'extérieur que s'il a été convenablement manégré.

DES MÉTHODES

Toutes les méthodes tendent vers un même but : la « légèreté ». En alliant la légèreté de bouche avec l'obéissance aux jambes, on obtient ce qu'on veut en fait d'allures ou de mouvements possibles (et non point en fait d'acrobaties ou de tours de force qui ne sont point du domaine de l'équitation). Le cheval est alors un clavier sur lequel l'artiste joue plus ou moins bien selon son talent.

Il faut puiser dans les livres des idées, des principes qu'on expérimente en en modifiant l'application suivant les circonstances, mais il faut surtout rechercher les moyens qu'on est soi-même capable d'employer de préférence sur tel ou tel cheval : chaque animal a son tempérament, son caractère, chaque individu doit être pris d'une façon particulière quant à la forme et à l'application des procédés de dressage.

Depuis longtemps, je crois, il n'y a plus que deux méthodes en usage :

1° Celle du comte d'AURE, perpétuée par celles du commandant et du commandant PIETU et exposée par le capitaine SEVES. Il faut pousser sur le mors et agir des aides par effets diagonaux.

La bouche du cheval doit être constamment en contact avec le mors. Si la main diminue le contact, le cheval allonge l'encolure et baisse la tête. Cette descente d'encolure se fait moelleusement quand elle est provoquée par des écuyers, mais tous ceux qui la recherchent ne l'obtiennent pas ainsi, tant s'en faut. Ordinairement, l'animal qui y a été accoutumé arrache, sans rime ni raison, les bras de son cavalier par une défense appelée de façon sacrilège « descente de main ».

Les hommes de talent, les écuyers du cadre noir, arrivent par cette méthode aux plus brillants résultats. Mais, la plupart des autres cavaliers qui croient l'appliquer, abiment, quand ils ne les rendent pas rétifs, les meilleurs chevaux, et ils transforment les principes du comte d'AURE en « Tirez dessus, tapez dedans ».

Combien rencontre-t-on d'officiers ou d'amateurs qui font preuve de constance et d'un grand désir de bien faire, et qui vous disent fièrement et de bonne foi : J'ai réussi à baisser mon cheval, il est maintenant parfait, il court après son mors; il galope le nez à terre comme un chien qui quête ! »

Le cheval dressé ainsi en haute école n'est, la plupart du temps, plus maniable quand il est excité.

Cette méthode emploie les effets diagonaux.

Effets diagonaux. — En tirant sur la rêne droite et en poussant les hanches du talon gauche, la tête (surtout le bout du nez) et les hanches sont portées vers la droite, mais les épaules ne les suivent pas facilement puisqu'elles ne sont sollicitées directement par aucune force, et que, de plus, l'épaule gauche qui devrait dépasser la droite pour éviter

reste en arrière, surchargée qu'elle est du poids de l'encolure. Enfin, l'action de la rêne droite, gêne le jeu de l'épaule droite. Il faut en conclure que les effets diagonaux qui donnent d'ailleurs au cheval, l'habitude de se placer de travers aux différentes allures, sont illogiques. Pour agir juste il faut donc les rejeter.

2° L'autre méthode, celle de BAUCHER, a été mise en lumière par le général LHOTTE et par le général FAVEROT de KERBRECH qui l'a illustrée à jamais par son « Dressage méthodique du cheval de selle ».

Cette méthode est la plus simple parce que, contrairement à ce qu'on lui reproche, elle est la plus facile à employer, et celle qui donne les meilleurs résultats, sans jamais exposer celui qui l'applique à rendre ses élèves rétifs. permet, au contraire, de vaincre la rétivité la plus opiniâtre, même chez un sujet méchant.

Elle dit « Main sans jambes, jambes sans main » pour le dressage et tant qu'il n'y a pas de raison de s'écarter de ce principe pour appliquer « l'effet d'ensemble » ou pour manier le cheval dressé; encore, pour ne pas provoquer de résistance, doit-on se borner à ne laisser que des intervalles inappréciables entre les effets alternatifs de mains et de jambes, sans opposer la main aux jambes ni inversement.

Elle est la plus logique parce qu'elle ne contrarie pas le cheval en opposant la main aux jambes qui doivent pousser, ou les jambes à la main. C'est là du reste le moyen qu'ont naturellement employé tous les peuples cavaliers et, chez eux, personne n'a jamais pensé, j'en suis bien sûr, que pour faire reculer un cheval, il faut le pousser en avant par les jambes afin qu'après s'être heurté contre le mors, il ricoche en arrière. C'est pourtant ce qui nous a été maintes fois appris jadis.

En définitive, surtout pour les gens peu experts, le plus sage est de se borner, comme moi, à se servir de *la main sans les jambes et des jambes sans la main*.

Dans l'emploi simultané de la main et des jambes, les jambes corrigent instinctivement en effet, les fautes commises par la main, et réciproquement, la main corrige les fautes commises par les jambes. Au contraire, l'emploi isolé des aides supérieures et des aides inférieures ne corrige pas ces fautes à

l'insu du cavalier, lequel peut alors les apprécier et se rendre compte que lui-même provoque souvent la résistance, a écrit le général en déterminant soit dans un sens, soit dans un autre, un surcroît inopportun de force ; qu'il fait presque toujours trop, et, que partant, *moins il fera, mieux il fera.*

Même pour l'équitation ordinaire, le plus sage et le plus pratique, est donc d'agir le moins possible sur le cheval et de la façon qui le contrarie le moins.

BUT DU DRESSAGE

* Tout cheval de selle doit être rendu facile et agréable à monter, régulier dans ses allures, docile, franc et aussi brillant que le comporte son ensemble. Or, pour qu'il soit facile et agréable à monter, régulier dans ses allures, il faut qu'il soit bien équilibré, c'est-à-dire léger à la main et aux jambes, droit d'épaules et de hanches, avec la tête constamment fixe et placée et qu'il conserve de lui-même son équilibre sans le secours des aides. Pour qu'il soit « docile, franc », il faut que toute défense, toute résistance instinctive ou volontaire ait disparu ou puisse, dès qu'elle reparait, être aussitôt détruite. Enfin, pour qu'il soit « aussi brillant que le comporte son ensemble », il faut qu'on puisse à volonté l'asseoir, grandir ses mouvements et relever ses allures.

* On voit donc que dans le dressage il faut : S'attacher sans cesse à obtenir la légèreté, un ramener bien fixe. 2^o Une grande obéissance aux jambes. 3^o S'efforcer de maintenir le cheval constamment droit d'épaules et de hanches. 4^o L'habituer à se passer du secours des aides. 5^o Il faut, de plus, lui rendre le rassembler familier.

Le cheval est alors dressé, c'est-à-dire « mis ».

Mais si l'on doit tendre à ce que le cheval de selle soit constamment « léger » il faut bien se garder de croire que le travail au manège suffit pour faire un bon cheval de service. Dans les affreux sentiers des montagnes, la nuit, par la pluie, le vent ou par la grande chaleur, il ne s'agit pas d'élever la tête de sa monture en cherchant la légèreté ; dans les passages dangereux, glissants, etc... ce serait vouloir une chute et, quant aux trajets un peu longs, même sur un parcours exceptionnellement bon, on ne saurait les effectuer avec des chevaux ainsi placés.

L'idéal serait le cheval, qui, au manège, en promenade, à la parade, serait toujours « mis » et paraîtrait se diriger à sa guise, tandis que le cavalier, conservant la position académique, ne semblerait pas s'occuper de lui, puis qui, sur route,

à travers bois et landes, dans les montagnes et les rochers, serait comme le cheval sauvagement ou seulement comme les chevaux arabes (ceux qui n'ont pas été abrutis par l'amble, le traquenard, le trotting et la manie de trotter et de galoper pour grimper la moindre butte).

Les « brancos » circulent dans les précipices du Montana avec l'habileté des singes ; dans le Far-West, dans la grande prairie, les chevaux galopent à toute vitesse et pendant des heures sur un sol couvert d'une végétation sous laquelle sont cachés, à chaque pas, des trous ou des ornières ; en certains pays arabes on galope, à la chasse par exemple, à travers l'alfa où le guetaf dont les chevaux évitent chaque touffe.

Le cavalier le plus adroit qui voudrait diriger son cheval dans ces différentes régions ou bien n'avancerait pas, ou bien, s'il allongeait l'allure, ne réussirait qu'à occasionner de mauvaises chutes.

Conclusions. — Ceux qui doivent se servir de leurs chevaux un peu partout, doivent avoir des animaux qui soient à volonté « mis » ou qui marchent comme s'ils étaient en liberté. Voici comment on peut obtenir ce desideratum. Faire marcher le cheval en lui laissant les rênes sur le cou dans toute espèce de chemin, la nuit comme le jour ; l'habituer à ne pas craindre les passages les plus difficiles à franchir. Qu'il apprenne petit à petit à choisir lui-même son chemin, à voir où il doit poser ses pieds. Quand il augmente l'allure dans une grimpe ou la ralentit dans une descente, tirer les rênes ou pousser les jambes pour empêcher le changement d'allure et voilà tout ; en peu de temps il perdra la mauvaise habitude de se lancer rapidement ou de se retenir au plus petit accident de terrain.

Il devra aussi « passer » tous les obstacles qu'il pourra franchir sans sauter. Se servir le moins possible des rênes, et quand on les utilise, ne faire aucun effet de main. Si l'animal s'énerve, veut gagner de l'avant, l'empêcher de devenir « léger » en rouant son encolure qui prendrait un mauvais pli. Tâcher qu'elle reste droite, horizontale ou à peu près, au pas et au galop allongé, plus élevée aux autres allures ; pour cela il faut maintenir le cheval qui s'excite par l'action « d'arrêter et rendre » tant que sa mâchoire n'a pas été suffisamment rendue liante par le manège. Ensuite, sauf au pas, allure à laquelle les rênes doivent rester complètement sur le cou, les moyens de conduite seront toujours ceux qui servent à « mettre » le cheval et la bouche de celui-ci, conservant son moelleux, obéira à la main comme au manège quelle que soit la position de l'encolure.

DÉFINITIONS ET BASES DU DRESSAGE

* « La volonté du cavalier se transmet au cheval par le langage des aides ».

* Les aides donnent à l'animal l'action et la position.

* **Action.** — L'action est la force d'impulsion nécessaire à l'obtention du mouvement cherché. Elle provoque la détente des ressorts qui supportent la masse.

* **Position.** — La position est la répartition normale du poids sur les quatre membres en raison du mouvement demandé. Elle a pour conséquence ou pour complément la disposition des rayons articulaires appropriés à cette répartition du poids.

* **Mouvement.** — La position se combinant avec l'action produit le mouvement lequel n'est que le résultat naturel de ces deux causes génératrices. Le passage du mouvement à l'inaction s'obtient aussi en partant de la position particulière qui amène ou qui permet l'annulation de l'action.

* **Équilibre.** — La facilité plus ou moins grande avec laquelle le cavalier modifie la répartition du poids sur les quatre membres pour donner les différentes positions, indique le degré d'équilibre du cheval; c'est-à-dire que plus le déplacement du poids est facile dans tous les sens, plus l'équilibre est parfait. En vertu de ce principe, on dit que le cheval est « en équilibre » quand de simples indications suffisent au cavalier pour modifier à son gré la disposition du poids sur ses colonnes de soutien.

Le cheval en liberté est toujours en équilibre ; il est maître de ses forces et il passe aisément d'une allure à une autre. Monté, il est en équilibre quand l'équilibre du cavalier se confond, s'harmonise avec le sien propre à lui cheval; que le centre de gravité du cavalier et celui du cheval ne font qu'un.

Il est par conséquent logique de chercher toujours à laisser au cheval le plus possible de liberté, à se tenir d'aplomb en selle afin de ne pas gêner l'équilibre de l'animal pour qu'il puisse disposer du poids de son corps chargé du poids du cavalier.

Pour tendre vers cet idéal, il semble rationnel de procéder comme on le fait pour éduquer un être quelconque : éviter par-dessus tout de provoquer l'aversion de l'élève pour le travail qu'on lui demande ; l'intéresser au contraire à ce travail, mais lui montrer, si c'est nécessaire, par des moyens fermes et exempts de brusquerie qu'il est obligé d'obéir...

Observations. — En dressage surtout, appliquer le principe « Main sans jambes, jambes sans main » tant qu'on n'a pas besoin de se servir de « l'effet d'ensemble sur l'épéron » comme moyen de contrainte. Mais cette phrase ne signifie pas qu'il est interdit d'employer la main en même temps que les jambes ou réciproquement ; elle prescrit qu'il ne faut pas opposer ces aides l'une à l'autre. Ces aides doivent, au contraire se prêter très souvent un mutuel secours. Ainsi, quand les jambes apprennent au cheval à se porter en avant, la main doit les aider en le guidant afin qu'il n'oscille pas à droite et à gauche. Dans l'appuyer, la rêne opposée au côté lequel on marche aide la jambe du même côté à pousser le cheval, tandis que l'autre rêne empêche le cheval d'avancer sous l'action de la jambe du même côté.

* **De la légèreté.** — On entend par ces mots « légèreté » la qualité du cheval qui obéit aux aides sans peser à la main, sans que celle-ci éprouve la sensation d'un poids plus ou moins difficile à déplacer ou d'une force qui résiste à son action.

* La légèreté se reconnaît donc à l'absence de résistance aux effets du mors de bride ou du mors de filet ; la simple demi-tension d'une ou de deux rênes doit provoquer la mobilité moelleuse de la mâchoire inférieure sans que la tête bouge, sans que l'ouverture de la bouche soit sensiblement apparente et la langue de l'animal doit faire alors sauter l'un des mors sur l'autre, ce qui produit par moments un bruit argentin ; ajoutons que cette mobilité moelleuse doit persister pendant un certain temps et non cesser brusquement.

* La légèreté est pour le cavalier l'indice révélateur et infaillible de l'équilibre de son cheval tant qu'elle subsiste sans altération.

* La légèreté doit s'obtenir par la demi-tension des rênes agissant graduellement et lentement ; si le cavalier obtient ainsi la légèreté, mais la légèreté telle qu'elle vient d'être définie, il doit s'empresse de rendre ; l'animal est en équilibre, il est prêt à recevoir l'action et la position pour tout mouvement qui pourra lui être demandé. Si on ne peut l'obtenir même en augmentant la tension des rênes, on rompt les résistances de poids par le demi-arrêt, et les résistances de force (contractions de la mâchoire) par la vibration.

* **Du demi-arrêt.** — Pour donner le demi-arrêt voici comment on opère si l'on est à cheval : sans cesser le contact de la bouche et sans se rapprocher d'abord du corps du cavalier la main se contracte énergiquement le poing fermé, en se contournant vivement, les doigts aussi en dessus que possible. Puis elle augmente presque instantanément son action sur le

mors en se portant sans saccade de bas en haut et d'avant en arrière et en proportionnant la puissance de son effet à la résistance rencontrée.

* Le demi-arrêt se donne sur une rêne ou sur les deux rênes en même temps de la bride ou du filet indistinctement, et ne doit jamais faire reculer.

* De la vibration. — La vibration est une sorte de frémissement imprimé à l'un des mors soit en agissant directement sur lui à pied, soit en agissant à cheval des deux rênes ou de l'une d'elles.

Il y a loin de ce frémissement avec les secousses inconséquentes trop souvent employées.

* Comme le demi-arrêt, la vibration se donne indifféremment sur le filet ou sur la bride ; elle dure une ou plusieurs secondes et est forte ou faible en raison de la résistance rencontrée. Mais elle ne doit pas varier d'intensité pendant son application; elle ne doit pas non plus faire reculer.

* Si donc le cavalier a rencontré une résistance de poids, il la combat par un ou plusieurs demi-arrêts s'il est nécessaire ; si c'est une résistance de force, il emploie la vibration répétée plusieurs fois s'il le faut. Puis aussitôt qu'il croit les résistances annulées, il sent de nouveau la bouche de son cheval en donnant aux rênes dont il s'est servi une demi-tension qui, augmentée très pendant un certain temps, doit amener la légèreté si les résistances ont effectivement disparu.

* C'est la « preuve » de l'opération. Si l'emploi de cette force lente ne produit pas la légèreté au bout de quelques secondes, c'est l'opération a été mal faite.

* faut alors avoir recours encore aux demi-arrêts ou aux vibrations selon le cas, mais en s'efforçant de redoubler de délicatesse et de tact. Si le cheval, tout en étant arrêté, s'inquiète, se tracasse, il faut avant de demander la légèreté, obtenir l'immobilité complète.

Cette immobilité complète s'obtient sûrement on le verra plus tard, à pied par la cravache sur le rein et monté par un effet d'ensemble sur l'épéron.

Si la mâchoire ne cède pas, ce qui est rare sinon exceptionnel, il faut avoir recours aux flexions de mâchoire, et le plus simple est d'opérer à pied; le cheval les faisant bien ainsi, on les obtiendra, monté, sans difficulté.

« La mobilité de la bouche n'est pas une suite de mouvements convulsifs et saccadés de la mâchoire et de la langue qui produisent un cliquetis rageur des mors ; c'est un mouvement souple, discret, moelleux d'une langue qui remonte de quelques millimètres, comme pour une déglutition, avec une mâchoire à

peine ouverte, tandis que les mors font entendre le « discret murmure » dont parle le général HOT T E. Mais cela s'obtient par les actions d'une main délicate et expérimentée, qui sait sentir jusqu'à l'ombre d'une résistance opposée à la sienne, calculée au milligramme sans cesser un instant de laisser passer l'impulsion et rendre dès que la cession est obtenue, pour reprendre insensiblement dès quel' équilibre s'altère. (Commandant DECARPENTR Y , 2 novembre 1920, ALGER).

* La main. — Pour amener la légèreté, la main se fixe sans jamais se rapprocher du corps du cavalier, les doigts exerçant sur les rênes une pression lente qui doit faire céder la mâchoire.

* Si cette « force lente n'arrive pas à décontracter la bouche du cheval, il faut avoir recours aux vibrations pour les résistances de force et aux demi-arrêts pour les résistances de poids.

La bouche. — La chose essentielle pour la sécurité du cavalier est de pouvoir tenir, retenir ou arrêter son cheval. D'autre part, le cheval ne peut contracter une partie de son corps pour résister au cavalier, sans contracter la mâchoire. La chose la plus importante en commençant est donc de s'assurer que la bouche du cheval n'est pas « braquée » et de tâcher d'obtenir un peu de légèreté par des flexions de mâchoires faites de pied ferme, si c'est nécessaire. Certains allèguent que les assouplissements pratiqués de pied ferme ne présentent pas de certitude parce qu'ils négligent la cause (rein) pour s'attacher à l'effet (raideur de la bouche). Sans chercher à distinguer l'effet de la cause, je pose cette question:

« Pour faire d'un jeune cavalier un trompette, est-il logique, afin de lui assouplir les lèvres, de lui apprendre à faire de pied ferme des appels de langue, ou bien, vaut-il mieux le faire commencer de suite à cheval aux grandes allures? »

Flexions. — De la façon dont seront faites les flexions dépendra en grande partie le dressage du cheval, car il est très difficile de reprendre un cheval qui a été mal éduqué sous ce rapport.

Il arrive souvent que pour demander une flexion de mâchoire le cavalier fait sentir le mors sur le barres, puis il rend tout dès que le cheval pour échapper à la gêne que lui cause le mors, place brusquement sa tête verticalement en ouvrant la bouche et en relâchant plus ou moins la mâchoire inférieure. Cette flexion est vicieuse et très dangereuse, car presque toujours, un cheval ainsi manié s'assouplit de l'encolure et place sa tête verticalement, souvent même en dedans de la verticale pour fuir le mors ; il échappe alors à toute action de

la main qui ne trouve plus aucun moyen de se faire comprendre (en dedans de la main).

* Ce n'est pas sur la tête qu'il faut agir; elle doit rester haute et immobile où le cavalier la place ; le but est de mobiliser la mâchoire inférieure, la langue fait alors sauter le mors, la bouche s'entr'ouvre très peu, moelleusement, sans raideur, et après la flexion, la tête ne doit pas se déplacer. Pour toutes les flexions, le cavalier doit élever la tête du cheval le plus possible :

1^o Avec les deux rênes de bride.

* Pour cette première flexion, le cavalier se place d'abord à gauche et à hauteur de l'extrémité antérieure de l'encolure. Il tient la rêne droite de bride de la main droite, à seize centimètres du mors, et la rêne gauche à dix centimètres seulement. Puis il élève la tête de l'animal le plus possible et rapproche légèrement et progressivement la main droite de son corps en éloignant la gauche. Si cet effet, continué pendant plusieurs secondes, n'amène pas la légèreté, il emploie le demi-arrêt ou la vibration selon le cas, mais en les appliquant sur la rêne gauche ; dès que la mâchoire se mobilise moelleusement, il rend.

* Puis le cavalier se place à droite du cheval et redemandé la même flexion par les moyens inverses en agissant sur la barre gauche.

2^o Avec les deux rênes de filet.

* Le cavalier revient du côté montoir, et après avoir élevé l'encolure, croise les rênes de filet sous la barbe, de manière à tenir à seize centimètres du mors la rêne gauche dans la main droite et la rêne droite dans la main gauche.

* Il demande la légèreté en marquant une traction égale et progressive sur les deux rênes à la fois, et rend dès qu'elle se manifeste.

3^o Avec une rêne de filet et celle de bride du même côté.

* Elle se fait en se plaçant d'abord à gauche et en prenant la rêne de filet de ce côté dans la main gauche et la rêne gauche de bride dans la main droite. On élève la tête et l'encolure, puis on provoque l'écartement des mâchoires en portant le poignet gauche en avant du cheval et le droit vers l'épaule du côté montoir.

* S'il faut vaincre des résistances, on donne les demi-arrêts ou les vibrations sur le filet seul. Dès que la mâchoire se mobilise, on rend. On répète cette flexion en se plaçant à droite de l'animal et en la demandant avec les autres rênes.

4^o Flexion directe de mâchoire.

* Pour la flexion directe de mâchoire, le cavalier se place devant le cheval, tenant une rêne de filet dans chaque main et commence par élever l'encolure et la tête le plus possible en se servant du demi-arrêt s'il est nécessaire, puis il demande la légèreté par une demi-tension égale et continue des rênes de bas en haut et d'avant en arrière, de manière que le mors n'agisse que sur la commissure des lèvres.

* Si au bout de quelques secondes cette force lente n'amène pas la légèreté le cavalier emploie le demi-arrêt ou la vibration suivant le cas. Puis il sent encore la bouche.

* Si ce nouveau contact moelleux n'amène pas la légèreté, il recommence les mêmes effets jusqu'à ce qu'il l'ait obtenue.

* Cette même flexion se répète ensuite avec les deux rênes de bride. On fait ensuite les mêmes flexions en prenant les anneaux du filet, puis les branches du mors de bride.

5^o Flexions de mâchoire et d'encolure.

* Puis on passe, aux flexions semi-latérales de mâchoire et d'encolure.

* Les rênes étant passées sur l'encolure, le cavalier étant à hauteur de l'épaule gauche, saisit avec la main droite la rêne du filet du côté hors montoir et la tend en l'appuyant sur la base de l'encolure. L'autre rêne de filet est tenue avec la main gauche à 30 centimètres du mors et sert d'abord à élever le plus possible la tête de l'animal.

* Il demande la légèreté par une pression sur le côté droit de la commissure des lèvres qui produise un huitième de flexion d'encolure. Enfin, il complète, il parfait la légèreté par cette même rêne et quand ce résultat est obtenu, la flexion est

* Les demi-arrêts et les vibrations se donnent, s'il y a lieu, sur la rêne gauche.

* Il répète sur l'autre rêne de filet, puis, d'après les mêmes principes, sur chaque rêne de bride.

* On a soin, entre ces différentes flexions, de laisser le cheval au repos en quittant complètement les rênes pendant une ou deux minutes chaque fois qu'il est bien léger. On l'habitue ainsi à se soutenir de lui-même. On le punit par des demi-arrêts quand il déplace sa tête ou qu'il abaisse son encolure.

DE L'OBÉISSANCE AUX JAMBES

* De même que le cheval doit être léger à la main, de même il doit être léger aux jambes.

* L'animal étant arrêté, si la main ne marque pas d'opposition, la pression simultanée et égale des jambes du cavalier doit produire instantanément la marche en avant : progression lente, calme, si leur action a été faible; progression rapide, énergique, furieuse même si leur effet a été fort en proportion.

* Lorsque le cheval est en mouvement, le contact des mollets doit de même amener une accélération d'allure proportionnée à leur pression.

* De pied ferme ou en marche, l'approche d'une seule jambe du cavalier doit faire fuir la croupe du côté opposé, doucement si son action est très légère, vivement si elle est plus marquée. Mais la pression d'une jambe devant avoir pour résultat de produire ou d'accélérer la marche en avant, il est essentiel au moins dans le principe, que la main faisant barrière reçoive cette impulsion pour la gouverner, sans quoi la jambe serait obligée d'employer une très grande force pour obtenir un effet toujours incomplet.

* Quand on approche les deux mollets, si leur simple contact ne donne pas immédiatement ou ne rétablit pas sur le champ l'action désirée, on fait toucher les deux éperons à la fois sans opposition de main.

* On répète ces petites attaques tant que le résultat cherché n'est pas obtenu. De même si à l'approche d'une seule jambe la cession de la croupe n'est pas immédiate, le pincer de l'éperon du même côté vient aussitôt punir le cheval de sa paresse et le forcer à obéir.

* On arrive par ce moyen à donner à l'animal une grande finesse aux jambes, à le rendre « léger aux jambes » et bientôt le simple contact du pantalon ou de la botte suffit pour obtenir ou augmenter l'impulsion, ou si l'on n'agit que sur un flanc, pour déplacer la croupe.

* Il est plus difficile de « mettre à l'éperon » un cheval entier qu'un cheval hongre parce que quelquefois l'entier, au contact de l'éperon, se pelotonne et cherche à mordre l'éperon; il faut donc plus de tact; c'est comme avec la jument.

Plus le cheval est nerveux, plus aides doivent être justes et près du cheval. C'est au tempérament nerveux que le dressage à l'éperon s'applique le mieux.

Observations. — Il est intéressant d'entreprendre le dressage d'un cheval nerveux, irascible même, car, avec un peu d'attention on est presque certain d'arriver à un bon résultat; au contraire, dresser un cheval mou est une corvée et pour obtenir le peu qu'il est capable de donner, il faut se montrer sévère, brutal même pour stimuler son manque

d'énergie, puis dans la dureté des aides, savoir s'arrêter au point juste où l'on provoquerait la rétivité.

2° Ne jamais demander à un élève un travail au-dessus de ses forces. Avant d'exiger des efforts on doit avoir exercé les muscles destinés à les produire suffisamment pour qu'ils soient capables d'exécuter sans fatigue le mouvement voulu.

* 3° En dressage on veut toujours aller trop vite.

* 4° Pour arriver promptement aller très lentement, mais assurer chacun de ses pas.

* 5° Demander souvent, se contenter de peu, récompenser beaucoup.

* 6° La leçon doit être pour le cheval comme pour le cavalier un exercice salubre, un jeu instructif qui n'amène jamais la fatigue.

7° La clef du dressage est de savoir se rendre compte au juste de ce que l'on doit exiger. Si l'on n'exige pas assez, il n'y a pas de progrès; si l'on exige trop, on va au devant de la mauvaise volonté et de la fatigue.

8° Observer le cheval libre, réfléchir et tâcher de bien faire soi-même au lieu d'accuser la mauvaise volonté ou les tares du cheval.

9° En dressage, le grand écueil est la manie de s'en prendre aux effets au lieu de rechercher leurs causes pour les modifier, les détruire ou les exploiter suivant le cas.

On prétend en général que le dressage du cheval doit être commencé avec un mors de filet très doux. Cela est très discutable, car il n'est pas douteux que l'emploi de cet instrument présente, même au seul point de vue du dressage, de grands dangers avec un animal fougueux et à la bouche rebelle. La vérité est que tous les genres simples de mors, sont bons et qu'il s'agit seulement de savoir s'en servir. Toutefois, comme il est beaucoup plus facile d'assouplir la bouche d'un cheval avec le mors de bride qu'avec celui de filet, il semble logique de le monter en bride de prime abord, de façon à utiliser les deux mors alternativement. L'usage unique du mors de filet est plus embarrassant; néanmoins, avec de l'attention le cavalier qui a assez de goût et de patience pour bien travailler la bouche de son cheval, peut toujours se passer du mors de bride pour le travail de manège. A l'extérieur, c'est une autre affaire.

Effet d'ensemble sur l'éperon. — La véritable légèreté a écrit le général L'HOTTE, consiste, pour le cavalier, à avoir le cheval léger aux jambes autant qu'à la main,

c'est-à-dire à l'avoir toujours coulant et comme insaisissable dans les talons, à moins, toutefois, que la main ne s'oppose au mouvement en avant. Telle est la véritable définition de l'effet d'ensemble sur l'éperon ; l'animal ne doit pas plus être braqué sur le mors que sur l'éperon, ni être plus insensible à l'éperon qu'au mors. Par conséquent, la mâchoire a dû préalablement être assouplie, faite à l'action du mors, de même que les hanches ont dû être accoutumées à obéir aux éperons. *L'animal obéissant au mors comme à l'éperon, et leur action étant bien équivalente, se trouve sollicité par deux forces égales et opposées et il s'immobilise, ou, s'il est en action, il continue son mouvement régulier sans pouvoir le modifier ni dans un sens ni dans l'autre. C'est là l'important puisqu'on peut ainsi, non seulement empêcher toute défense, mais encore, chose essentielle, conduire son cheval où l'on veut et à l'allure qu'on désire, quel que soit son mauvais vouloir ou l'objet qui l'effraie. C'est enfin le seul moyen qui permet de forcer l'animal à se jeter sur un obstacle qu'il craint ou qu'il ne veut pas franchir.

* **Obéissance à l'éperon.** — L'obéissance du cheval à l'éperon doit être celle du fils à son père. Obéissance complète, exempte de toute hésitation, soudaine s'il le faut, mais jamais empreinte de brusquerie ou de mauvaise humeur.

Pour l'inculper à son élève, le cavalier doit donc faire acte d'une autorité inflexible, mais absolument calme.

Le général FAVEROT indique ainsi comment il faut procéder pour faire connaître l'éperon au cheval.

* **D'abord, appui des mollets en place.** Demander la légèreté, approcher les deux mollets des flancs du cheval et augmenter progressivement la puissance de cette pression tout en faisant avec le filet une opposition suffisante pour empêcher le cheval de se porter en avant. Si le cheval conserve son immobilité, son calme et sa légèreté pendant que les jambes se serrent avec une certaine énergie, on s'empresse de tout rendre et de caresser.

* **Si se mobilise et s'inquiète, il faut continuer la pression** des mollets sans l'augmenter et agir par demi-arrêts jusqu'à ce que l'immobilité survienne. Alors le cavalier desserre les jambes au plus vite et flatte le cheval de la voix et de la main. Appuyer ensuite les talons nus, puis les mollettes recouvertes, et, enfin, les éperons débarrassés de toute enveloppe.

Ordinairement on peut d'emblée se servir d'éperons non couverts.

* **En place.** — **Serrer les mollets avec une grande énergie,** puis approcher progressivement le fer du poil où il se colle

franchement, mais sans trop de puissance d'abord. Dès qu'il a touché, au premier moment de calme, d'immobilité et de légèreté, il faut s'empresse de rendre, c'est-à-dire de baisser les poignets et de desserrer totalement les jambes en éloignant d'abord les éperons du poil et en relâchant les mollets en dernier lieu. Caresser en même temps.

* Recommencer souvent et récompenser beaucoup de manière à bien confirmer le cheval, et bien lui faire comprendre que ce que l'on cherche, c'est l'immobilité et la légèreté, et qu'on le flatte dès qu'il se calme et se tranquillise.

* **Marcher sur l'éperon.** — Quand on a obtenu ce résultat sur place, il faut et c'est de la plus haute importance, habituer le cheval à se porter de pied ferme en avant sur l'éperon. A cet effet, l'éperon restant au poil et la main, après avoir fait opposition pour maintenir l'immobilité, ayant rencontré la légèreté, le cavalier baisse un peu les poignets et augmente la force de l'appui du fer. Quand le cheval se porte en avant, les aides inférieures se relâchent aussitôt, puis la main arrête. On répète cet exercice autant qu'il est nécessaire pour y bien confirmer le cheval.

* **Appui des éperons en marchant au pas.** — Il faut arriver doucement mais franchement au fer, la main empêchant l'accélération de l'allure ; c'est-à-dire qu'il faut éviter l'appui timide des éperons que produisent des attouchements qui chatouillent ou irritent le cheval.

* Si l'arrivée des éperons au poil amène du désordre, rétablir avant tout le calme et la régularité de la marche par des demi-arrêts, ou recommencer à donner la leçon en place.

* **Passer du pas au trot sur l'éperon.** — Puis, apprendre au cheval à supporter l'appui du fer au petit trot, la main faisant opposition. Enfin passer de l'arrêt au pas, au petit trot et au grand trot, de la même façon qu'on est passé de l'arrêt au pas.

* Le cheval alors connaît l'éperon et l'on est sûr d'obtenir l'impulsion quand on s'en sert, puisqu'on a appris à l'animal à donner toujours à ses forces la direction d'arrière en avant lorsque le fer s'appuie au poil. C'est le moment d'appliquer l'effet d'ensemble et voici, comment il faut s'y prendre pour le pratiquer.

* La première condition de réussite, c'est de ne pas lâcher la tête de l'animal. On doit toujours avoir les rênes courtes. Il est préférable et plus sûr de se servir pour cet effet de celles de la bride. Mais l'essentiel est de ne pas rendre, de façon à empêcher tout mouvement d'éloignement de la tête. Les

mollets se ferment en même temps avec force et, aussitôt après leur étreinte énergique, on arrive à l'appui bien franc des deux éperons. La main continue son opposition, jusqu'à ce que cette pression vigoureuse graduée et simultanée des ambes et des éperons, poussant la masse sur le mors qui fait barrière, ait produit l'immobilité ou rétabli la régularité de l'allure si l'on est en mouvement et qu'on juge inutile d'immobiliser l'animal.

La légèreté étant manifestée, on relâche les doigts, puis les éperons, et enfin les jambes.

L'effet d'ensemble, ainsi pratiqué sans hésitation, est le seul moyen absolument sûr d'empêcher une défense. Mais même dans le cas où l'occasion d'en faire usage ne se présente pas, il est indispensable de consacrer une partie de chaque séance à redonner toute la leçon de l'éperon pendant les premiers jours du dressage à l'effet d'ensemble.

Si l'animal reculait à l'appui des éperons, il faudrait l'attaquer vigoureusement jusqu'à ce qu'il se soit porté en avant. Cette défense est peu à craindre, si l'on a bien suivi la progression indiquée.

Il faut toujours que le cheval se porte, sur la main à l'appui des éperons, et à plus forte raison à l'attaque des éperons. Il en doit être de même dans l'effet d'ensemble de pied ferme, seulement là, il n'y a pas de mouvement, mais les forces viennent finir contre le mors qui fait céder la mâchoire. Si l'animal rue à l'approche du fer, le punir par un coup de cravache cinglé près de la botte. N'en donner qu'un seul, mais un bon, et aussitôt la désobéissance.

Il est bien entendu que l'action de l'éperon n'est pas d'immobiliser parfois le cheval, et, parfois, de le porter en avant. Cette action est toujours de porter en avant; elle exige toujours la propulsion qui n'est atténuée ou annihilée que par l'action de la main.

L'usage du fer doit évidemment être proportionné à la finesse du cheval.

Telle est la méthode qui a été indiquée par BAUCHER, le génie équestre le plus exceptionnel qui ait peut-être jamais existé (Général L'HOTTE). Et ce qu'elle a de précieux, outre les effets qu'elle produit, c'est qu'elle est toujours applicable quels que soient le tempérament et le caractère du cheval, choses qui varient avec chaque individu.

* Aussi vicieux qu'il soit, l'animal s'aperçoit vite qu'il lui est impossible de résister. Le sentiment de son impuissance l'amène à renoncer à la lutte, son moral est dompté et il se résigne à obéir.

Le cheval qui a été habitué à se soumettre à « l'effet

d'ensemble sur l'éperon » ne songe plus à désobéir à celui qui sait le lui appliquer. Ce fut ainsi que « Kléber » que personne ne voulait plus monter à cause de la défektivité de ses allures et de son manque de solidité, fut ramené en très peu de temps aux allures régulières, et son fort riche travail de haute école frappait d'étonnement, tant par sa correction que par les difficultés qu'il comportait. Il était entier, le voisinage des juments causait chez lui une grande surexcitation, mais une fois entre les jambes de BAUCHER, il semblait indifférent à leur approche » (général L'HOTTE).

L'utilité de l'effet d'ensemble en équitation courante n'est pas contestable ; c'est précisément là qu'il est nécessaire, puisqu'il agit toujours de telle sorte que le cheval est contraint à aller de l'avant.

* Le cheval destiné aux courses d'obstacles devra surtout y être accoutumé afin que le cavalier puisse toujours l'empêcher de se dérober et être sûr de le dominer dans toutes les circonstances.

Toutefois, pour bien suivre les préceptes du maître qui a été « un novateur d'une fécondité sans exemple » un artiste *inimitable* qui a émerveillé ses contemporains. « (Général L'HOTTE), n'oublions pas ce que dit ROUSSELET le doux écuyer qu'on ne vit jamais perdre patience ».

« Pour commander au cheval, ne faut-il pas d'abord se « commander soi-même? Et ne rien faire par colère est certainement vis-à-vis du cheval la première de toutes les règles « et la loi constante que le cavalier doit s'imposer ».

DU CHEVAL DROIT

Presque tous les chevaux mettent plus ou moins les hanches de côté, soit par une prédisposition naturelle, soit par suite de mauvaises habitudes prises.

Manière de redresser un cheval. — Le moyen le plus simple est de lui enseigner à prendre facilement le pli inverse de celui qu'il a. On y arrive non pas par les jambes, mais bien par la rêne d'appui, laquelle porte le poids d'une épaule vers l'autre, ce qui a pour conséquence de ployer légèrement le cheval en sens inverse de son inclinaison première. L'avant-main a, en effet, tendance à se déplacer dans le sens de la pression de la rêne d'appui et par conséquent les hanches se portent en sens inverse.

Il faut s'aider des jambes le moins possible ; d'ailleurs par l'action de la rêne d'appui, le cheval finit par perdre l'habitude de se traverser, tandis qu'on ne peut arriver à le redresser par

la jambe du côté vers lequel il jette ses hanches puisque c'est toujours la mauvaise répartition du poids sur les épaules qui met le cheval de travers.

Donc, si les hanches se portent à droite, rêne gauche d'appui pour charger l'épaule droite et pousser les hanches vers la gauche. Si elles se portent à gauche, rêne droite d'appui pour les pousser vers la droite.

DESCENTES DE MAIN ET DE JAMBES

On appelle vulgairement descente de main, la défense faite par le cheval quand il baisse la tête en allongeant son encolure et, souvent, en arrachant les bras de son cavalier. C'est là une hérésie grossière.

* Faire une descente de main et de jambes veut dire simplement : cesser absolument de faire sentir la main et les jambes au cheval. En un mot, laisser l'animal complètement libre tant qu'il garde sa position de tête et sa même allure. Cela a pour but d'amener le cheval progressivement à continuer de lui-même sans changement aucun, l'allure ou le mouvement qu'il a commencé. C'est la preuve que le cheval est vraiment en équilibre. On commence par baisser la main un instant ; dès que le cheval déplace la tête ou allonge son allure on fait sentir le mors et ainsi de suite, en laissant de plus en plus longtemps le cheval livré à lui-même.

Par un procédé analogue, on arrive à la descente de jambes. C'est elle qui permet au cavalier de replacer toujours ses jambes à la position académique une fois qu'elles ont indiqué le mouvement à faire ou donné l'allure qui doit s'entretenir d'elle-même et sans l'aide continue des jambes.

* Travail à pied par la cravache. — Se placer en avant du cheval et le regarder dans les yeux. Prendre dans chaque main une rêne de filet près du mors et élever la tête et l'encolure en demandant un peu de légèreté, en donnant aux bras toute leur extension — repos — recommencer avec la bride, laisser le cheval libre le plus possible.

* 2^o Marcher sur la cravache. — Toucher le poitrail par le milieu de la cravache par petits coups répétés à une seconde d'intervalle (il est essentiel de donner au cheval le temps de refléchir). Un pas obtenu bien droit avec l'encolure soutenue, caresser sur le front ; repos avant de recommencer. Chaque fois que le cheval se traverse, arrêter, le replacer parfaitement droit surtout par les épaules et marcher à nouveau. A

l'approche de la cravache le cheval doit se porter franchement en avant.

* 3^o Reculer. — Placer parfaitement droit — légèreté. — Élever les bras. Élever encore les bras — agir de bas en haut sur la commissure des lèvres — forcer progressivement le mouvement s'il y a lieu. Recommandation : ne reculer que d'un pas mais parfaitement droit. Redresser par les épaules. Rênes de brides.

4^o Demi-pirouette renversée. — Dans la demi-pirouette de gauche à droite, le membre gauche (la croupe allant vers la droite) ne doit pas quitter le sol; le membre A.D. passe en avant. Tenir les rênes avec la main gauche — légèreté — toucher près de la sangle par la cravache par petits coups à une seconde d'intervalle puis en montrant simplement la cravache, enfin en agissant sur les rênes séparées ou en tournant simplement le poignet qui tient les rênes.

5^o Demi-pirouette ordinaire. — Dans la demi-pirouette de gauche à droite, la tête allant vers la droite, le membre P.D. ne doit pas quitter le sol, le pied gauche passant en avant. Le pied gauche de devant doit passer en avant du pied droit, autrement il y aurait acculement. Élever la tête avec la main gauche, légèreté, empêcher par la cravache derrière la sangle, les hanches de dévier à gauche.

Puis par la main gauche seule, enfin par une pression de main sur la rêne droite.

6^o Pas de côté. — Les épaules doivent précéder les hanches. Le cheval ne doit pas avancer — élever la tête comme toujours — légèreté, déterminer l'avant-main dans le sens du mouvement et faire suivre la croupe par la cravache par petits coups à une seconde d'intervalle. Puis en montrant la cravache. Enfin par les rênes séparées seules ou par la main seule. Les pieds du côté opposé à celui vers lequel on va, doivent croiser en avant les autres pieds.

7^o Le rassembler. — C'est la base du dressage du cheval de selle. * Il consiste à provoquer, sans avancer d'une façon sensible, le fonctionnement, la mise en jeu des ressorts de l'organisme, à obtenir l'action sur place, ou, si l'on est en marche, à l'augmenter sans produire un accroissement de vitesse appréciable.

* 8^o Habituer le cheval à la chambrière. — Sur la piste a main gauche, tenir la chambrière basse dans la main droite et les rênes près du mors dans la main gauche. Élever la chambrière. Si le cheval bouge, arrêter le bras dans la position où il

se trouve jusqu'à ce que le cheval soit immobilisé par des demi-arrêts. L'immobilité obtenue, rassurer par « Oh ! » émis d'une voix caressante. Arriver progressivement à placer franchement la lanière sur le cheval, le fouet tombant du côté hors montoir, le bout du manche appuyé sur la partie gauche du dos. Si, à ce moment, l'animal s'inquiète, on l'immobilise avec la main gauche tout en laissant la chambrière sur le poil. Dès que le calme est revenu, on la glisse d'avant en arrière de façon que l'extrémité du manche arrive un peu plus loin que la hanche gauche, puis on l'abaisse jusqu'à toucher le sol de manière que toute la lanière passe doucement sur la croupe.

* On agite la mèche doucement près de terre et on immobilise le cheval s'il s'inquiète. Quand le calme se montre on agite plus vivement le fouet. On doit arriver à le faire claquer aux oreilles du cheval tranquilisé et rassuré. -

Faire de même de l'autre main.

* 9^o Commencement de rassembler par la chambrière. — Le cheval restant calme et immobile sous la chambrière, chercher la légèreté, puis agiter la chambrière près de la hanche gauche en s'aidant d'appels de langue et en touchant au besoin la croupe avec le manche par petits coups. Dès qu'il y a mobilisation des membres, envelopper le cheval par la chambrière et arrêter par ce moyen avant que le cheval s'immobilise de lui-même.

* Io() Habituer le cheval à la cravache placée sur le rein. — Élever la cravache. Si le cheval bouge arrêter le bras dans la position où il se trouve, jusqu'à ce que le cheval soit immobilisé par des demi-arrêts. L'immobilité obtenue, rassurer par « Oh ! » d'une voix caressante. Arriver à poser la cravache sur le rein du cheval. Si, à ce moment, il s'inquiète, on l'immobilise par les rênes avec la main gauche tout en laissant la cravache sur le rein. Quand le calme est revenu, on agite la cravache au-dessus du rein et on tâche d'obtenir encore le calme. Dès qu'on l'obtient, on place la cravache diagonalement sur le rein de l'animal, on l'arrête et on le laisse au repos.

Plus tard la cravache ainsi placée, immobilisera instantanément le cheval quelle que soit son excitation.

* II() Rassembler sur les pistes, puis au milieu du manège, par la cravache. — Comme toujours partir de la légèreté. Agiter la cravache au-dessus de la croupe en s'aidant d'appels de langue pour obtenir la mobilité des membres. Ne toucher que si les menaces de frapper et les appels de langue

sont impuissants. Dès qu'on obtient un peu de mobilité, à peine un commencement, sans avancer, placer la cravache sur le rein pour arrêter avant que le cheval s'arrête de lui-même. Recommencer, exiger un peu plus. Dès qu'on a un peu de mobilité le cheval restant parfaitement droit et sur place, on arrête par la cravache (plus tard par la main seule), on décontracte et on laisse au repos. S'éloigner le plus tôt possible des pistes, si l'on est assez adroit.

* Si l'animal rue, on le corrige par la main, jamais par la cravache.

* Attention que le poids ne soit pas sur l'avant-main. Élever l'encolure.

* Si le cheval n'est pas parfaitement droit, redresser, décontracter et recommencer.

* Ne pas laisser les membres postérieurs engagés sous la masse, lorsque l'action cesse.

* Souvent un des bipèdes diagonaux ou un des membres de ce bipède, surtout le postérieur, se pose un peu plus en arrière que l'autre; alors, ne pas rester tout à fait en place et tâcher par des effets de main et de cravache, d'avoir les deux pieds sur la même ligne par bipède latéral. Si le bipède diagonal gauche se pose plus en arrière que l'autre, porter la croupe un peu à gauche, afin de donner plus d'activité au membre postérieur droit qu'à son voisin.

(Il est indispensable de corriger ce défaut dès le début

incorrigible ensuite). TRAVAIL A CHEVAL

* Montoir. :-- Mettre le caveçon au besoin.

* Employer un aide qui tient le cheval par les montants de la bride. Le cavalier flatte le cheval; si l'animal bouge, il s'arrête dans la position dans laquelle il se trouve. Le cheval s'habituant, il prend les crins et les tire à lui. Il fait claquer l'étrivière sur la selle. Il met lentement le pied à l'étrier et s'arrête dans la position dans laquelle il se trouve si le cheval s'effraie. Le cheval calme, il se dresse sur l'étrier, il redescend et recommence plusieurs fois ces mouvements. Il se met enfin en selle et en redescend en décomposant.

Ces exercices doivent se répéter plusieurs fois des deux côtés et il est essentiel que le cheval reste immobile au montoir et jusqu'à ce que le cavalier lui permette de bouger.

* En place. — Étant arrêté demander la légèreté avec les deux rênes de filet à la fois, lâcher le filet. Faire de même avec

la bride. Demander ensuite la légèreté sur les rênes employées isolément.

* Marcher. — Demander la légèreté, baisser la main, fermer les jambes pour obtenir un pas en avant. Relâcher les jambes, et arrêter par la main seule. Redemander la légèreté, faire un nouveau pas en avant et ainsi de suite. La main seule doit faire céder la mâchoire.

Reculer. — Quand l'élève se porte bien en avant avec légèreté on lui apprend à marcher en arrière. Toujours le même procédé : demander la légèreté, puis élever la main pour faire reculer sans faire agir les jambes. Un pas obtenu, baisser la main, fermer les jambes pour arrêter et se porter en avant.

Demi-pirouettes ordinaires et renversées. — (demi-tour sur les hanches et demi-tour sur les épaules).

* Demander un pas de pirouette ou de pirouette renversée, arrêter, rendre léger, redemander un pas, rendre léger et ainsi de suite. Demander ensuite plusieurs pas, puis la moitié de la pirouette puis toute la pirouette. Tâcher de faire la pirouette ordinaire par la main seule, la jambe du côté vers lequel on tourne se tenant prête à éviter l'acculement. Et la pirouette renversée par la jambe seule.

On doit arriver à ce que dans la pirouette ordinaire, le membre postérieur du côté vers lequel on tourne, ne quitte pas le sol, et que dans la pirouette renversée, le membre antérieur opposé à celui vers lequel les hanches sont poussées ne quitte pas le sol non plus.

Voltes et demi-voltes. — Exécuter des voltes et demi-voltes d'abord de grand diamètre, avec la rêne et la jambe du dedans, puis avec la rêne du dehors. Toujours exiger la légèreté. Exécuter ensuite des voltes et demi-voltes de deux pistes.

Foule. — Faire des tourners très courts et dans tous les sens en évitant de marcher parallèlement à un côté et de s'arrêter. Les exécuter d'abord par la rêne directe, puis par la rêne d'appui. Ensuite par les jambes seules, en laissant le plus possible les rênes sur le cou. Exécuter la foule en arrière au moyen des jambes agissant isolément quand le reculer se fait avec descente de main complète.

Travail au trot. — Passer du pas au trot comme on est passé de l'arrêt au pas.

Répéter sur le filet et sur la bride tout le travail exécuté au pas.

Passer fréquemment du trot à l'arrêt et de l'arrêt au trot, du trot au reculer et du reculer au trot.

Pour les appuyers commencer à appuyer au pas, puis demander le trot en étant dans la position oblique, et repasser au pas en conservant cette position.

Pas de côté. — Il faut beaucoup de précaution dans les commencements, sans quoi le cheval prendrait l'habitude de se traverser sans qu'on le lui demande et alors qu'il devrait rester droit.

* Demander la légèreté, puis appuyer en s'aidant beaucoup de la rêne d'appui et en tenant la jambe du côté vers lequel on va, prête à empêcher les hanches de devancer les épaules. Faire un pas ou deux, redresser, arrêter, rendre léger et recommencer. Arrêter dans la position oblique, repartir dans cette position. Se passer autant qu'on le peut de jambes et de mains.

* Passer des pas de côté vers la droite, aux pas de côté vers la gauche et pour cela redresser toujours avant de changer de côté et rendre léger.

Avec certains chevaux, il est même préférable de commencer par ce genre d'appuyer. Appuyer à droite, marcher droit, appuyer à gauche, marcher droit et ainsi de suite.

Observations. — Bien éviter de porter le poids de l'assiette du côté opposé à celui vers lequel on marche; le porter au contraire vers ce côté.

Les jambes ne doivent agir que par intermittence et il faut s'en servir le moins possible; on y arrive en utilisant beaucoup la rêne d'appui. Etant au 23^e dragons, le colonel FAVEROT avait une position de jambes admirable; elle le faisait reconnaître de loin et, dans les chambrées les cavaliers en parlaient à chaque instant. Les jambes, toujours immobiles, étaient verticales comme le sont les étrivières sur un cheval arrêté et non monté.

L'assiette ne doit jamais se déplacer, mais on doit arriver à remplacer presque totalement les aides dans certains cas en

appuyant sur la selle que le mouvement soit apparent, sur une fesse

En maintenant le cheval parallèle à un grand côté, appuyer à droite, puis à gauche et ainsi de suite, en tâchant que les mouvements des aides soient de moins en moins apparents.

Toutefois le cheval ne doit pas agir par routine, aussi faut-il varier souvent le nombre de pas faits d'un côté et de l'autre.

* Comment on doit élever l'encolure. — C'est sur le poids qu'on agit en demandant cette élévation : mais il faut qu'en le reportant en arrière la force qui donne le mouvement ne soit aucunement diminuée; il faut, par contre, en donnant

l'action, en produisant la force qui pousse, que cette même force n'entraîne dans le sens du mouvement que la petite quantité de poids nécessaire au mouvement, et que l'équilibre n'en soit pas altéré, c'est-à-dire que les translations de poids demeurent également faciles dans tous les sens, après comme avant le mouvement obtenu. Quand un cheval a une forte tendance à affaisser son encolure, on doit tenir les poignets très haut, au-dessus des oreilles s'il est nécessaire, jusqu'à ce que la mâchoire ait cédé mollement dans cette position. On rend alors mais on reprend, dès que la tête s'abaisse, en ayant constamment les mains très élevées pour empêcher l'animal de s'enterrer.

Il faut avec un pareil cheval, rester très longtemps sur le travail en place et aux allures raccourcies, et ne prendre les rênes de bride que quand on a obtenu une élévation constante et très facile sur le filet.

Une fois le poids en équilibre, une fois l'encolure élevée et soutenue, on détruit les résistances de forces quand il y a lieu; et alors la tête liante abandonnée à elle-même, se place à la position la plus commode.

Du ramener. — Il consiste à rapprocher la tête de la verticale; c'est à la main, agissant seule toujours à l'obtenir petit à petit en commençant par des effets de rênes — isolés d'abord puis entrecroisés — (rêne de filet d'un côté, rêne de bride apposé), pour finir par l'emploi simultanée des deux rênes de bride ou des deux rênes de filet. Tout le travail au petit trot se répète ainsi successivement avec des exigences de plus en plus grandes et de plus en plus soutenues de la part du cavalier.

De la position de tête. — En haute équitation, pour que l'équilibre se produise, la tête doit être verticale ou à peu près tout en restant élevée.

Cette position vient d'elle-même par suite du liant de la mâchoire, et il faut bien se garder dans les commencements d'essayer de la donner avant d'avoir obtenu la mobilité de la mâchoire, la tête restant haute et même horizontale. Ne jamais essayer de placer la tête avant d'avoir obtenu la légèreté.

Avec une encolure longue, la position verticale se prend aisément, mais avec une encolure courte, si l'on veut que la tête reste haute, elle se rapproche moins et plus difficilement de la verticale. Or, il ne faut pas laisser le cheval s'enterrer et baisser l'encolure pour placer la tête verticalement car, plus l'encolure est basse, plus la tête est loin en avant du corps, moins il est possible d'obtenir l'équilibre et d'asseoir le cheval afin de lui faire exécuter des mouvements brillants.

* Du rassembler. — Il permet d'asseoir le cheval et de donner de la hauteur aux différentes allures. Il a pour conséquence l'engagement des membres postérieurs sous la masse et l'élévation des mouvements.

* Quand le cheval conserve bien la légèreté au pas avec la tête perpendiculaire sur l'emploi de l'éperon et que le passage des forces en avant est facile avec la légèreté, inaltérée, on peut entreprendre le rassembler.

* Tandis que l'effet d'ensemble calme, éteint ou règle, le rassembler anime, réveille, surexcite l'activité, donne la vie et le brillant. Il s'obtient de la manière suivante : étant arrêté placer son cheval bien droit et le rendre léger; puis action alternée des deux jambes en retenant doucement de la main. Dès qu'il y a un peu de mobilité des extrémités, rendre, caresser et laisser l'animal au repos. Demander la légèreté pendant l'immobilité. Recommencer souvent à chaque main. Très peu d'exigences d'abord. Redresser le cheval dès qu'il se traverse et ne chercher la mobilité des appuis qu'une fois l'animal bien droit et léger.

* Sauts de pie. — Les réprimer immédiatement par des demi-arrêts.

ASSEMBLER

* Travail au galop. — Les jambes donnent l'action et la position engendrent le mouvement.

* Donc pour enseigner le galop, à droite par exemple, fermer les deux jambes également et élever les mains qui tiennent les rênes de filet vers la gauche; l'épaule droite se trouve ainsi allégée, la position est donnée et le mouvement cherché, c'est-à-dire le galop, se produit. Après quelques foulées passer au pas.

* Recommencer plusieurs fois de suite et faire la même chose, mais en portant les mains à droite au lieu de les porter à gauche, pour apprendre le galop à gauche.

Certains chevaux partent d'abord difficilement au galop, mais ils s'habituent vite, et quand ils partent franchement, droit et sans-à-coup, il faut revenir souvent au passage de l'arrêt ou du pas au trot ainsi qu'au travail à cette allure.

Employer le moins possible de jambes et tâcher, dès le début de provoquer le galop par la seule action de la main; on arrive promptement à mettre au galop par les rênes seules

Départ au galop par les jambes seules (à droite). — Le cheval marchant au pas et étant léger, faire une descente de

main et appuyer sur la fesse gauche en fermant les deux jambes la gauche une idée plus en arrière que la droite, laquelle doit cependant agir davantage pour donner l'action. Si le cheval prend le trot, relâcher les jambes et reprendre les rênes pour passer au pas. Recommencer à demander le galop par les jambes seules.

Faire des départs au galop tantôt par les jambes seules, tantôt par la main seule.

Faire souvent tourner le cheval à gauche quand il galope sur le pied droit, et à droite pendant qu'il galope sur le pied gauche en l'empêchant de changer de pied.

Appuyer au galop. — Le cheval appuyant au pas vers la droite, demander le galop en restant dans la position oblique en élevant les rênes vers la gauche comme pour demander un départ ordinaire sur le pied droit ; se servir en même temps des deux jambes, la droite doit agir principalement pour donner l'impulsion, tandis que la gauche indique aux hanches et par intermittence, la direction qu'elles doivent conserver. La main doit se balancer de droite à gauche et de bas en haut pour demander le galop, puis de gauche à droite et de haut en bas pour pousser le cheval vers la droite par la rêne d'opposition (la rêne gauche). Plus tard on doit appuyer en se servant seulement des rênes et le cheval étant perpendiculaire à l'un des côtés. Dans ce galop la main doit, sans s'avancer, donner un demi-arrêt de bas en haut à chaque poser de l'avant-main, afin d'enlever le cheval et de cadencer l'allure.

Voltes et demi-voltes. — Faire des voltes en galopant juste et à faux. Partir au galop sur le cercle juste et à faux.

Exécuter des demi-voltes sans laisser le cheval changer de pied. Appuyer sur le cercle par les moyens indiqués pour appuyer sur la ligne droite.

* Du galop au reculer et du reculer au galop. — Étant au galop, passer souvent au reculer par une élévation des poignets, sans jambes.

* Le reculer doit se produire aussitôt le mouvement en avant enrayé et sans temps d'arrêt appréciable sur place.

Repartir au galop par les rênes seules en les aidant dans les commencements d'un appui sur la fesse gauche pour partir à droite, et sur la fesse droite pour partir à gauche.

* Changements de pied. — Le cheval étant au galop bien réglé et étant léger, fermer un peu et progressivement les jambes afin de maintenir le galop, placer en même temps la

tête du cheval dans la position qu'elle devra avoir après le changement de pied et donner un ou plusieurs demi-arrêts en appuyant sur la fesse du côté du pied sur lequel on galope. Si le changement de pied se fait, passer au pas et récom-penser ; si l'animal s'inquiète, se détraque, passer au pas, rétablir le calme et la légèreté, repartir sagement au galop et essayer de nouveau un changement de pied.

* Se contenter d'abord d'un changement de pied et passer au pas. Ensuite en faire plusieurs de chaque pied. En se servant de moins en moins des jambes, arriver à obtenir le changement de pied uniquement par un demi-arrêt. Ce sera alors seulement qu'il sera possible de demander des changements de pied répétés. Commencer par des changements de pied exécutés tous les quelques pas, en exiger un sur chaque pied et récom-penser.

* Changements de pied répétés. — Il faut que le cheval sache faire un changement de pied parfait de chaque côté. Les faire à grande distance puis rapprochés. Bien sentir si le cheval est prêt. Ne pas se presser et laisser faire le cheval.

* Beaucoup de calme — décomposer — l'équilibre une fois rétabli, repartir au galop.

* Attendre un peu avant de rechanger de pied. Pour arriver aux changements de pied aux deux-temps ou au temps, n'en demander que deux d'abord, puis passer au pas. Recommencer et ainsi de suite. Se servir de la main seule, tâcher de saisir le temps ; abaisser le poignet après chaque demande.

* Faire ensuite des changements de pied tous les quatre temps, puis tous les trois temps, puis tous les deux temps et enfin, quand ceux-ci s'exécutent bien à la volonté du cavalier et non pas par routine, essayer le changement dit du « tac au tac » en tenant les rênes d'une seule main.

* La main doit agir seule, mais il faut veiller particulièrement à ce que l'action soit suffisante, à ce que l'avant-main et l'arrière-main changent bien ensemble, à ce que l'allure n'augmente pas.

* Si le cheval se tracasse, le calmer avant de demander le mouvement.

Fillis a déclaré avec raison. « Le cavalier qui arrive à faire correctement des changements de pied du tac au tac « sur un cercle, peut être satisfait de lui et de son cheval ».

Appuyer vers un côté et vers l'autre en restant au galop. — Étant au galop, appuyer quelques pas, le cheval restant parallèle à un côté changer de pied, appuyer pour revenir vers le côté qu'on a quitté d'abord, changer de pied pour retourner vers l'autre côté et ainsi de suite en changeant

l'appuyer tous les quelques pas, mais en variant le nombre de pas faits à droite et à gauche de façon que le cheval n'agisse pas par routine.

* **Changement de pied par les jambes seules.** — Le cheval galopant à droite, tenir les rênes seulement de façon à pouvoir empêcher une accélération d'allure. Appuyer sur la fesse droite en fermant les deux jambes, la droite une idée plus en arrière que la gauche.

Si le cheval se détraque, passer au pas, remettre au galop et essayer de nouveau le changement de pied. S'il allonge l'allure, reprendre les rênes en cessant l'action des jambes, arrêter même s'il est nécessaire, décontracter et recommencer.

* **Demi-pirouette.** — Faire en tenant les hanches, de petites demi-voltes commencées au pas et terminées au galop. Les faire de plus en plus petites, de plus en plus entièrement au galop. Faire ensuite la demi-pirouette commencée au pas et terminée au galop. Agir par la rêne opposée seule et toujours maintenir le cheval en avant.

Ne pas passer trop vite aux pirouettes car on risque d'arriver au demi-tour brusque que les cow-boys et les gauchos font exécuter à leurs chevaux, et dans lequel l'animal s'accule et tourne d'une seule foulée. Faire exécuter ce mouvement, est appelé par les gauchos e casser un cheval. »

Observations. — Il faut travailler le cheval tantôt avec les rênes seules, tantôt avec les jambes seules.

L'emploi unique des rênes suffit toujours, sauf quelques fois pour porter en avant, par les jambes, ou, pour une amazone, par la cravache ; mais c'est seulement aux allures ralenties et lorsque le cheval n'est pas excité qu'on peut le manier par les jambes seules, à moins, bien entendu, qu'il n'y ait été dressé spécialement.

Galop par la rêne d'appui. — Le départ au galop a été obtenu en dégageant les membres du côté du pied demandé. Il faut l'obtenir aussi en jetant le poids du côté du pied demandé.

* Le plus facile est de l'obtenir d'abord sur le cercle. Étant en cercle à droite, pousser de bas en haut par la rêne gauche d'appui, à hauteur du garrot; les jambes agissant également et le moins possible. Si le cheval ralentit, rendre la main, donner l'action par les jambes, et recommencer l'effet de main.

Demander ensuite le même départ, le cheval appuyant parallèlement au mur, les hanches exactement derrière les épaules. Le galop s'obtient ainsi très facilement.

C'est le moyen infaillible d'avoir toujours un cheval droit d'épaules et de hanches au galop.

Ce procédé est très pratique pour prendre vivement le galop et l'on est sûr d'avoir, au manège comme partout, un cheval galopant droit.

Du grand trot. — Il est essentiel de ne pas se borner aux petites allures et d'exercer le cheval à détendre tous ses ressorts en lui demandant tout ce qu'il peut donner de vitesse au trot, en lui faisant allonger le galop le plus possible et en l'exerçant à sauter.

* Le grand trot doit être absolument régulier chaque foulée étant bien semblable à sa voisine en vitesse et en cadence ».

* Il se prend, surtout dans les commencements, en allongeant progressivement l'allure du petit trot bien réglé.

* Exiger un bon départ et une grande régularité dès les premiers pas. Quand le cheval se détraque ou se contracte, arrêter, décontracter et n'essayer de repartir au grand trot qu'après avoir rétabli le calme et la légèreté.

Dans les allures rapides, l'encolure s'étend. la tête s'abaisse et se porte en avant de la verticale, mais, tout en laissant l'encolure s'allonger, la main n'en doit pas moins tenir absolument la tête, en même temps qu'elle continue à obtenir une légèreté relative qui consiste à ne pas laisser le cheval peser à la main et à ne pas lui résister soit par le poids, soit par la contraction. Quant à la mobilité de la mâchoire, elle diminue à mesure que la vitesse augmente, mais elle doit reparaître quand la main agit.

* **Du galop allongé.** — On y exercera le cheval en partant d'un petit galop réglé et en lui faisant prendre successivement des vitesses de plus en plus grandes, mais chaque fois uniformes et bien réglées.

* **Arrêter court étant à la charge.** — Pour exercer un cheval à s'arrêter court étant à la charge, il faut d'abord l'habituer, s'il n'y est déjà, à relâcher sa bouche dès que la main le lui demande; puis, pour obtenir l'arrêt, il faut, dans les commencements, employer une force de poignets suffisante pour produire l'immobilité. Dès qu'elle est obtenue, reculer immédiatement.

Il faut se méfier, en instruisant ainsi le cheval qu'il ne prenne l'habitude de s'arrêter court sans qu'on ait l'intention de le lui demander, ce qui peut avoir les plus graves inconvénients.

Autre moyen d'obtenir l'arrêt subit : sentir la bouche du cheval en élevant les poignets, fermer les jambes énergiquement

et, en même temps, abandonner tout d'un coup la tête qui s'abaisse avec l'encolure tandis que le cheval s'arrête net. Il est bien plus facile à enseigner et à obtenir que le précédent, et il présente moins que lui, le danger d'habituer l'animal à s'arrêter sans qu'on le lui demande.

* Fouaillement de queue. — Ils ne proviennent que d'une mauvaise contraction des muscles de la croupe. Si cette partie ne se contracte que pour pousser en avant, les fouaillements ne se produisent pas. Il faut donc éviter le plus possible d'opposer la main aux jambes tant qu'il y a fouaillement afin de donner plus facilement aux forces la direction d'arrière en avant. Quand le cheval ne revient plus sur lui à l'approche des jambes ou des éperons, et que, à ces actions les jarrets s'engagent bien franchement pour pousser, les fouaillements disparaissent. C'est qu'il n'y a plus alors dans la croupe que les contractions propres à produire l'impulsion.

SAUTS D'OBSTACLES

On ne doit les commencer à cheval que quand on est sûr de pouvoir conduire son cheval comme on le veut. Aller très progressivement. Récompenser beaucoup. Surveiller surtout sa tenue ; elle influe énormément sur l'adresse du cheval et sur la puissance du saut. Il est essentiel de conserver plus que jamais l'indépendance de chaque partie du corps. Je veux dire par là que les cuisses doivent pouvoir serrer la selle de toute leur force, sans que leur contraction influe en rien sur les reins qui doivent conserver toute leur souplesse, ou sur l'assiette qui doit rester inerte sur la selle. De même il faut pouvoir crisper les genoux et le gras des mollets sans serrer les talons armés d'éperons; laisser les poignets et les bras suivre la tête du cheval, comme un caoutchouc très extensible partant de l'épaule du cavalier et s'attachant au mors, tout en fermant énergiquement les doigts.

Quand, au galop, le cavalier penche le corps en avant, l'assiette quittant la selle, les fesses ne doivent pas moins être portées en avant et non en arrière et en l'air. C'est-à-dire qu'il faut rester assis (les fesses le plus en avant possible). A mon humble avis les vertèbres lombaires et le bassin doivent se plier en avant, au-dessous du cavalier et non en arrière et en l'air. (Commandant VALLOTTE grand blessé, genou et pied ouverts etc..., et âgé de 65 ans). fig. 28.

Quant aux sauts extraordinaires dont je vois des comptes rendus dans les journaux sportifs, ils ressortent de l'acrobatie et je doute que l'équitation en tire profit.

FIXER

* Quand le dressage est terminé, il faut rendre le cheval fin aux aides. La main ne doit agir que par indications molles et fixes et il ne doit plus être question de demi-arrêts ni de vibrations.

* Petites attaques de l'éperon. — Si les mollets n'obtiennent pas l'obéissance immédiate, toucher aussitôt de l'éperon ou des deux éperons. De même, si une position se perd, si une action se raccourcit, petite attaque.

* Quand on veut arrêter par un effet d'ensemble, il faut d'abord que le cheval soit léger. Si la mâchoire résiste, petite attaque des deux éperons.

* Les jambes doivent tomber naturellement, verticalement et ne toucher le cheval que s'il est nécessaire; le plus rarement possible. Il ne faut employer ni appels de langue, ni demi-arrêts, ni vibrations.

C'est alors qu'on peut manier un cheval sans avoir l'air de s'en occuper.

* Le ramener outré. — La légèreté s'obtenant facilement aux trois allures avec *l'élévation maxima de l'encolure*, il faut arriver au ramener outré.

* Pour cela, prendre d'abord les rênes de filet croisées dans la main gauche, les ongles en dessous, le petit doigt restant en dehors ; la main droite se plaçant sur la rêne droite.

* Fermer la main gauche convulsivement en sentant la bouche du cheval, mais *sans tirer* (suggestion).

* Dès que la légèreté se manifeste, la tête du cheval s'abaisse petit à petit et la main suit le mouvement d'abaissement du bout du nez, le menton touchant presque le poitrail. Si la tête au lieu de céder, veut sortir, la main s'y oppose en se contractant avec une grande force, mais toujours *sans tirer*. On arrive en même temps à l'appui des éperons et on les laisse appuyés jusqu'au relâchement complet de la mâchoire.

* Si le cheval est alors laissé libre, la tête se relève lentement après être restée un instant immobile.

* Quand le ramener outré est pris par les rênes de filet on entend un craquement caractéristique. (Molaires sur les canons du mors).

* Obtenir ensuite le ramener outré par les rênes de bride, puis par une rêne isolée.

* L'obtenir étant au pas. Puis, quand il se prend bien au pas, l'obtenir au trot, puis au galop et passer de chaque allure au

* Le prendre au piaffer et revenir au reculer et à l'arrêt.



Fig. 3. — ROBERSART II au ramener outré, Page 43)
Le menton touchant presque le poitrail

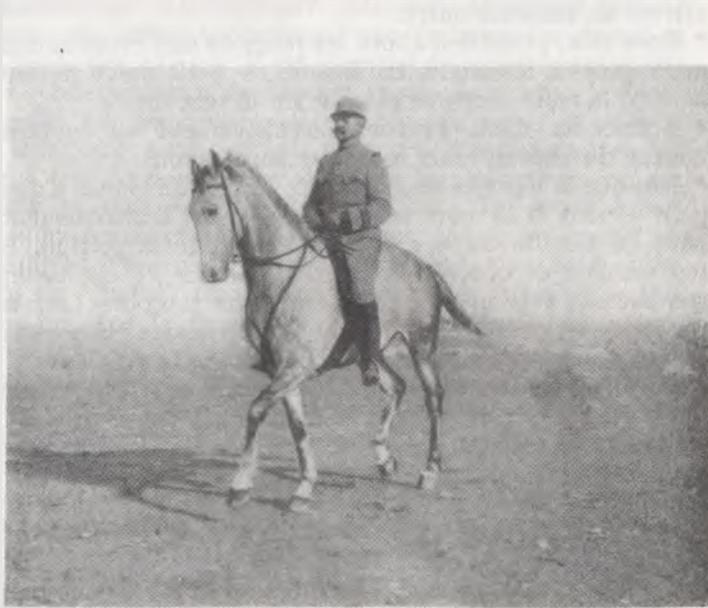


Fig. 4. — MABROUR. au ramener outré.
La vraie position (page 45). Elever l'encolure sans employer aucune force...

Enfin, le demander à toutes les allures et exécuter tout le travail enseigné au pas, au trot et au galop le cheval restant en ramener outré. Plus de mouvements de jambes; l'éperon si le cheval n'obéit pas aux jambes.

LA VRAIE POSITION

* Le ramener outré étant complet à l'arrêt élever l'encolure le plus possible en agissant de bas en haut *sans employer aucune force et sans tirer*, la tête du cheval restant au ramener complet.

* Passer souvent des trois allures au reculer et inversement en restant au ramener outré. Mouvements de deux pistes. Descentes de main. Piaffer.

* L'élévation maxima de l'encolure combinée avec le ramener outré donne la vraie position, qui, dès lors, ne se perd plus. C'est la position que le cheval en liberté prend de lui-même quand il veut déployer toute sa majesté.

DONNER AU CHEVAL TOUT LE BRILLANT QUE COMPORTE SON ENSEMBLE

Le talent de l'écuyer consiste en la circonstance, à faire prendre au cheval la position qu'il prend quand, étant en liberté, il veut faire le beau.

L'éclat, en haute école, est produit par l'avant-main, c'est donc cette partie du corps qu'il faut habituer à se tenir le plus élégamment possible. On y arrive en donnant à l'encolure la position du col de cygne par l'élévation de l'encolure combinée avec le ramener outré, et en donnant aux gestes des membres antérieurs le plus possible d'élévation et de vigueur au moyen des petites attaques. C'est là le rassembler, qui, à toutes les allures, « anime, réveille, surexcite l'activité, donne la vie et le brillant. »

ÉQUITATION DE FANTAISIE ET HAUTE ÉCOLE

L'équitation de fantaisie est un luxe qui passionne et procure d'exquises satisfactions à celui qui la pratique. Elle est souveraine pour instruire le cavalier dans la connaissance du cheval et pour lui apprendre le bon et juste emploi des aides.

Cependant, il ne faut pas confondre ; elle est utile pour arriver à la perfection, mais elle présente de graves inconvénients si elle s'éloigne de l'équitation savante, de la haute

école. Ainsi, un animal dressé au passage et au pas espagnol est insupportable en maintes circonstances. Dans un groupe de cavaliers par exemple, s'il s'excite, il transforme en défenses les gestes qu'il a appris à exécuter; il passage malgré son cavalier ou il lance ses membres antérieurs en avant à la plus petite action de la main, à moins qu'il n'en soit empêché par un effet d'ensemble.

Le cavalier monte en haute école au contraire, quand, sans faire aucun mouvement de fantaisie, il maintient son cheval à l'allure qu'il veut et en légèreté.

Le comte de LUBERSAC montait ses chevaux de dressage au *pas seulement* et, quand ils sortaient de ses mains, ses élèves les trouvaient parfaitement dressés à toutes les allures, et, à ce propos le général L'HOTTE a écrit : « LUBERSAC prouvait simplement qu'il avait le tact assez fin pour sentir au pas « toutes les résistances quelque légères qu'elles fussent, et « qu'il savait les détruire jusque dans leurs dernières racines ». « (Un officier de cavalerie », page 304).

Le général L'HOTTE a écrit aussi : « C'est dans la perfection « que peut atteindre l'emploi des forces du cheval que se « trouve l'expression de la suprême légèreté. Lorsqu'aucun « des ressorts du cheval ne résiste ou ne reste inerte à nos « actions, lorsque tous peuvent être mis en jeu, s'animer et « vibrer à l'effleurement de nos aides, point n'est besoin de « rechercher des mouvements compliqués pour éprouver des « jouissances infinies ». (« Un officier de cavalerie », page 127).

Mais si le général L'HOTTE ou d'autres écuyers inimitables ont pu trouver des « jouissances infinies » dans la légèreté accompagnant les mouvements les plus simples, cela ne veut pas dire que nous autres, modestes amateurs, nous soyons tenus pour avoir droit aux satisfactions données par l'équitation savante, à ressentir l'impression que produit la suprême légèreté dans un simple tourner ou dans une marche directe au pas. Heureusement il n'en est rien et je crois qu'avec un peu de goût et beaucoup d'attention, tous les cavaliers peuvent arriver à dresser suffisamment leurs chevaux pour se risquer dans la haute école. Ce n'est pas difficile, car il suffit de rendre léger à la main, puis léger aux jambes. Il ne reste plus alors qu'à *assembler*, c'est-à-dire à accorder l'obéissance à la main avec l'obéissance aux jambes. Ce résultat essentiel obtenu, il est aisé de faire vibrer les ressorts capables de produire les mouvements désirés.

Le pianiste joue facilement et avec plaisir sur un instrument bien accordé qui le charme lui et ses auditeurs, tandis que sur un piano non ou mal accordé, l'artiste le plus habile ne saurait produire que de la cacophonie.

Accordons donc les ressorts de notre cheval, d'abord en les faisant vibrer ensemble dans les allures naturelles, ensuite, étudions le *rassembler*. Et, dans cette voie nouvelle, n'oublions jamais ces recommandations fondamentales du général FAVEROT de KERBRECH :

1^o La leçon doit être pour le cheval comme pour le cavalier, un jeu instructif qui n'amène jamais la fatigue.

2^o Demander souvent, se contenter de peu, récompenser beaucoup.

TRAVAIL A PIED

Piaffer. — Rassembler rythmé. Si les membres antérieurs ne s'élèvent pas autant que les membres postérieurs, toucher-le poitrail avec la cravache. Si les membres postérieurs ne s'élèvent pas assez, frappez la croupe par de petits coups secs.

Passage. — Avancer insensiblement étant au piaffer, lo à 15 centimètres à chaque temps.

Trot en arrière. — Reculer d'un pouce ou deux à chaque temps de piaffer. Ces deux airs sont d'autant plus beaux que le cheval gagne moins de terrain en avant ou en arrière, et que le soutien de chaque bipède diagonal est plus élevé et plus prolongé, la légèreté demeurant intacte.

Extension des membres antérieurs. — Se placer en avant et à gauche du cheval, l'animal étant sur la piste à main gauche ou contre un mur ou un obstacle empêchant les hanches de se porter à droite. Demander la légèreté par une des rênes gauches, toucher de la cravache par petits coups répétés à une seconde d'intervalle, l'avant-bras du membre antérieur gauche jusqu'à ce que le cheval l'ait légèrement soulevé. Récompenser dès que le pied se détache du sol — Tâcher — c'est très important — que le membre restant plié, le genou s'élève très, très haut avant l'extension. Si l'extension se fait avant, l'horizontalité ne s'obtient pour ainsi dire jamais à l'arrêt.

En exigeant chaque jour un progrès même inappréciable, on arrive à l'extension complète et horizontale de chaque membre ; un résultat obtenu par un membre, le demander par l'autre membre. Agir de la rêne avant de toucher de la cravache — en arriver à employer la rêne seule — replacer le cheval bien droit et d'aplomb par la cravache qui cesse de toucher l'avant-bras dès que l'immobilité du corps ou des membres postérieurs ou le calme disparaissent.



Fig. 5. — VIEUX JEU II (1910)
Etude du piaffer.



Fig. 6. — HAMIA (1909)
Etude du piaffer.



Fig. 7. — HAMIA (1909)
Etude du piaffer venant du passage. Le genou gauche est fermé au lieu d'être ouvert et en avant.



Fig. 8. — ROBESART II (1913)
*Passage. Les mouvements doivent être arrondis...
(Général Faverot de Kerbrech.)*

Pas espagnol. — Légèreté. Faire élever un membre antérieur. Pendant l'extension horizontale, toucher le poitrail avec la cravache pour provoquer un pas en avant. Arrêter. Légèreté. Se servir de moins en moins de la cravache et de plus en plus des rênes. L'allure doit être aussi lente que le cavalier le désire.

On veut toujours aller trop vite. Ne pas avancer avant d'avoir obtenu l'horizontalité du membre.

L'extension des membres antérieurs et les airs qui en découlent ne sont pas admis; je crois, par la fédération équestre internationale, mais il n'en est pas moins utile de pratiquer ces exercices. Quant à moi, je n'ai obtenu le beau piaffer de Mabrouk et de Vallerine (fig. 10 et qu'après les avoir mis au trot espagnol.

TRAVAIL A CHEVAL

Piaffer. — C'est le rassembler rythmé. Pour l'obtenir, il faut, le cheval étant arrêté, demander le rassembler. C'est la cadence qu'on doit chercher à obtenir; elle vient seule, quand le cheval se calme et il s'agit seulement de la ralentir, en même temps qu'on donne plus d'élévation aux extrémités. Pour cela, appliquer le plus possible le principe « main sans jambes et jambes sans main ».

* D'abord, la main pour demander la légèreté, puis les jambes seules, puis la main seule pour recevoir l'action produite par les jambes qui se dessèrent aussitôt. Toutefois on peut ne laisser qu'un intervalle à peine appréciable entre l'emploi de la main et celui des jambes. Beaucoup de descentes de main et de jambes et amener au plus vite le cheval à continuer les rênes sur le cou, sans main, sans jambes et sans appels de langue, la cadence qui lui est indiquée.

Presque toujours, le cheval jette sa croupe de côté et voici, mot à mot, ce qu'a écrit le général FAVEROT à ce sujet :

* Quand dans son piaffer, le cheval a la croupe de travers, c'est toujours parce qu'il oppose à la main une résistance de force. La croupe de travers est l'effet. La cause, c'est la résistance de force. Il faut la détruire. On y arrive par un balancement de main de droite à gauche et de gauche à droite, sorte de vibration moelleuse et régulière. On commence ce balancement pendant le piaffer et on le continue tant qu'il le faut, longtemps si c'est nécessaire, même si l'animal recule un peu. On se borne, alors, à diminuer l'intensité de l'effet de la main ».

* Dès que la légèreté vient, tout se redresse, le reculer cesse, le piaffer devient bon ».

Passage. — Le général FAVEROT DE KERBRECH a ainsi défini le passage :

- * Quand le cheval piaffe très bien sur place avec soutien et cadence on demande le piaffer en avançant; c'est le passage. »
- * Dans cette allure artificielle, on ne doit avancer que très peu, de deux ou trois pouces environ à chaque foulée. Pour que le passage soit régulier, il faut qu'il soit très moelleux; les mouvements doivent être arrondis, les membres se ployant gracieusement en cadence. Il doit être la conséquence d'une concentration des forces, du rassembler et ne pas sembler dur pour le cavalier. »
- * Il n'a donc que peu de rapport avec ce trot saccadé, heurté, convulsif et fort désagréable à l'homme, auquel on donne souvent le même nom ».

Et le général L'HOTTE a écrit :

« La perfection permet d'aller par gradations insensibles, « du passage sur place, du piaffer, au passage le plus étendu, « le plus énergique, puis de revenir au piaffer, toujours en « coulant et en parcourant toute la gamme ascendante et descendante, sans que jamais se produisent de modifications brusques dans la nature des mouvements. Cette perfection ne peut être atteinte qu'en maintenant d'une manière constante l'activité du jeu des ressorts, conjointement avec leur souplesse. Elle exige lorsque le passage est porté à sa plus grande extension, que les ressorts tout en se tendant, demeurent flexibles, et lorsqu'il est raccourci, lorsqu'il descend jusqu'au piaffer, il faut que les jarrets tout en engageant sous la masse, conservent l'énergie de leur jeu, « et que les genoux bien que s'ouvrant, se lèvent avec action, « tout en se portant en avant, comme si le cheval voulait « gagner du terrain ».

* Trot en arrière. — C'est le reculer en piaffant. Chaque bipède diagonal doit se poser à quelques centimètres seulement en arrière de l'autre, après être resté un certain temps au soutien.

Agir très légèrement de la main. Descentes de main, puis maintenir par les talons la cadence qui tend à se perdre. Forcer les membres à se lever et à se poser ensemble diagonalement, au lieu de se traîner à terre en précipitant le reculer au pas, ce qui arrive infailliblement dans les commencements si les jambes n'agissent pas pour maintenir la cadence.

Il ne faut pas confondre le reculer aux différentes allures avec l'acculement. Le reculer est une marche régulière et bien nette, bien franche, en arrière. En dressage, pour l'obtenir au



Fig 9. — VIEUX JEU II 119101
Passage. L'élévation maxima de l'encolure combinée avec le ramener outré..



Fig. 11. — VIEUX JEU II (1910)
Trot en arrière.



Fig. 10. — NETHOU □ (1916)
Passage. L'élévation maxima de l'encolure combinée...



Fig. 12. — ROBERSART II (1913)
Trot en arrière.

trot, il faut que les talons du cavalier soient très vigilants, afin de conserver l'action nécessaire à la détente des ressorts de bas en haut.

Extension des membres antérieurs. — * Étant arrêté, demander la légèreté, puis, pour faire lever la jambe droite, par exemple, opérer sur la rêne de ce côté, une demi-tension dans la direction de la hanche gauche. Fermer aussitôt les deux jambes, et quand leur pression fait passer les forces en avant, s'opposer par le même effet de rêne à ce que le cheval avance.

Tout le poids étant sur l'épaule gauche et l'épaule droite étant libre, la jambe antérieure droite se lève d'autant plus volontiers, que le cheval a déjà été habitué à la soutenir par obéissance à l'action de la rêne droite.

On récompense à la moindre obéissance, et, en exigeant chaque jour un peu plus. On arrive à obtenir l'extension complète aussi longtemps qu'on le veut. Il faut aussi exiger l'élévation du membre, avant qu'il ne s'étende.

Pas espagnol. — Quand le cheval étend bien chacun de ses membres antérieurs en avant, c'est le moment de commencer à lui apprendre le « pas espagnol ». Toutefois, il ne faut pas l'enseigner avant que les membres ne s'élèvent et ne se maintiennent très haut. On se repent toujours d'avoir été trop vite. Il faut fermer les jambes pour pousser le cheval en avant quand un des membres antérieurs est bien étendu. Un pas exécuté, récompenser, demander un pas avec l'autre jambe étendue, récompenser encore et ainsi de suite. Petit à petit, on arrive à obtenir le pas espagnol, le cheval conservant sa légèreté, en se servant de la main seule qui agit par des effets de moins en moins forts produits de bas en haut, de droite à gauche et de gauche à droite.

On doit exercer le cheval à exécuter le pas espagnol très lentement ou un peu vite, à différentes vitesses. Si on néglige de faire donner l'extension complète, le cheval prend vite l'habitude de ne pas tendre la jambe complètement. Il faut, en élevant un peu la main à chaque lever de jambe, faire marquer au moyen d'un demi-arrêt, toute l'extension possible.

* Trot espagnol. — Le cheval exécutant bien le pas espagnol en restant léger, le mettre à cette allure et le pousser des talons tout en portant les mains à droite et à gauche, de façon à aider le lever de chaque membre antérieur. A mesure que l'animal prend l'habitude de rapprocher les battues, du pas espagnol, on accélère cette allure de plus en plus, de

manière à obtenir insensiblement la naissance du trot, lequel se produit, comme on sait, quand les foulées du pas, après s'être rapprochées de plus en plus, finissent par se confondre deux deux, diagonalement.

* Quand on a obtenu une foulée de trot, on arrête, on récompense et on recommence.

* Quand l'animal a saisi et qu'il exécute deux ou trois foulées de trot espagnol, passer au pas, rétablir la légèreté et reprendre le pas espagnol avant de redemander le trot espagnol.

* La main se déplace de moins en moins. Tâcher bientôt d'obtenir que la cadence se continue avec un peu d'extension pendant un pas ou deux en abaissant la main.

* Arrêter aussitôt pour récompenser. Être très peu exigeant, d'abord, se contenter de peu. Recommencer et essayer de se passer de la main. Reprendre le cheval dès qu'il s'abandonne. Si la vitesse augmente au moment où la main s'abaisse, rétablir avant tout l'équilibre, demi-arrêt au besoin pour empêcher le poids de passer en avant.

* Il faut arriver le plus tôt possible à se passer de toutes les aides, dès que le trot espagnol est bien énergique, bien régulier, et que l'équilibre persiste, c'est-à-dire que la légèreté demeure inaltérée.

Observations. — 1° Au début, en cherchant à déterminer le trot espagnol, il faut tâcher de ne pas augmenter beaucoup la vitesse, et de ne pas précipiter la cadence, en laissant traîner les membres postérieurs. Il est donc nécessaire que, tout en fermant les jambes d'une façon constante pour donner et maintenir l'impulsion, le cavalier fasse des mollets et alternativement, des appuis plus marqués, au moment où chaque membre antérieur va s'étendre. Le résultat est l'élévation des membres postérieurs. Faire très peu de foulées de suite dans les commandements; c'est l'élévation des membres qu'il faut exiger. Il faut, comme toujours, faire peu mais bien.

2° Lorsque le cheval commence à aller au trot espagnol, il tire sur la main, il lève à peine les extrémités postérieures et pas beaucoup celles de devant ; il va vite et le poids se porte en avant. Il faut alors ramener le poids sur les hanches en élevant les mains et en s'efforçant de ralentir tout en maintenant le trot espagnol avec les talons.

Cette allure est fort difficile à enseigner et, tant qu'elle ne se fait pas bien, le cavalier éprouve des déplacements désagréables et disgracieux. Quand la légèreté arrive, les heurts disparaissent, l'allure se fait et se supporte plus aisément, mais,



Fig. 13. — VIEUX JEU H (1910)
Passage de deux pistes.



Fig. 15. — VALLERINE (1916)
Passage étendu. La perfection exige lorsque le passage est porté à sa plus grande extension, que les ressorts tout en se tendant demeurent flexibles. (Général L'Hotté.)



Fig. 14. — MABROUR (1916)
Piaffer. Donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble.



Fig. 16. — VALLERINE (1926)
Piaffer. Et lorsqu'il descend jusqu'au piaffer, il faut que les jarrets... et que les genoux..., tout en se portant en avant comme si le cheval voulait gagner du terrain. (Général L'Hotté.)

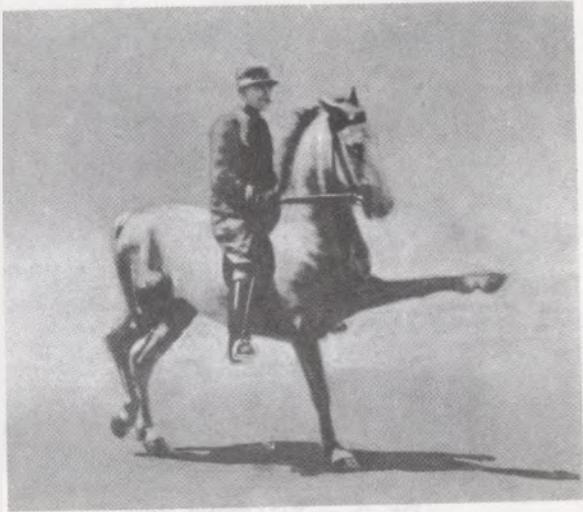


Fig. O. — MABROUK (1916)
Trot espagnol.



Fig. 18. — ROBERSART II (1014)
Trot à extension soutenue.



Fig. 19. -- MIMOUN (1920)
Une leçon de trot à extension soutenue.



Fig. 20. — HAMIA (1910)
Galop en arrière.



Fig. — VIEUX JEU II (1910)
Galop en *arrière*.



Fig. — ROBERSART II (1914)
Galo^o en *arrière*.

pour en arriver là, le cavalier doit bien se garder de se contenter d'à peu près et de se laisser emmener par le cheval appuyé.

* Dans le trot espagnol, le cheval est très assis et il se cadence très lentement, en jetant ses membres antérieurs en avant et très haut, quand l'allure est bien exécutée.

* Le trot espagnol est le plus puissant moyen de donner aux mouvements des épaules leur extrême développement.

* Trot à extension soutenue. — Le trot à extension soutenue est un trot vif, dans lequel le cheval tend, étend ses membres antérieurs horizontalement.

* On y parvient le plus facilement en passant d'abord du pas espagnol au trot espagnol qu'on allonge et qui bientôt, devient un trot franc, rapide même, mais dans lequel le cheval jette ses membres antérieurs en avant horizontalement et non très haut comme dans le trot espagnol.

* Cette allure est des plus brillantes; elle se demande par des soutiens de main, alternés avec des poussées de jambes.

Balancer des hanches, les épaules marchant droit. — Le balancer des hanches s'apprend, on le conçoit, en portant les hanches à droite et à gauche alternativement, sans déranger les épaules qui doivent continuer à marcher droit devant elles, sans être influencées par le mouvement des hanches. Il faut agir très discrètement au début. Le difficile est de donner le mouvement en avant; aussi, est-il bon de ne pas maintenir le cheval tout à fait en place en donnant la leçon. Si on le laisse avancer un peu en apprenant à ranger les hanches, il sera facile à porter en avant quand il aura appris à sauter d'un pied postérieur sur l'autre. Un cheval qui se met facilement au passage cherche à prendre cette allure dès qu'on lui demande le balancer des hanches. Il faut, pour l'en empêcher, agir bien nettement du talon, qui doit déplacer les hanches, et mollir du talon opposé.

A la F.E.I., on compte comme une grosse faute le balancement des hanches au passage tant qu'il ne semble pas produit intentionnellement par le cavalier, c'est-à-dire quand il n'est pas très accentué. Il ne faut donc pas que le cheval s'habitue à exécuter ce mouvement sans y être invité.

* Galop en arrière. — C'est plutôt un tour de force qu'une allure.

* Pour l'obtenir, il faut commencer par habituer le cheval à se rassembler facilement, à « se pelotonner » en se cadencant sur place « piaffer ».

* Puis, on le met à un galop ralenti, qu'on ralentit de plus en

plus de façon que le cheval galope de lui-même très, très ralenti. On arrive, ainsi, au galop sur place, mais il faut que ce galop soit bien vibrant, que le cheval, en boule, se cadence de lui-même. Alors, on essaie de marquer, très délicatement, un temps de reculer sur le mors, au moment où l'avant-main est en l'air, pour la faire retomber à un ou deux pouces en arrière du point sur lequel elle était au temps précédent.

* On active un peu le galop avec les jambes, et l'on fait ainsi des temps de reculer avec la main, suivis de légers coups de mollets pour entretenir le mouvement de bascule de l'allure. C'est long à apprendre, et l'on ne peut reculer que très peu à chaque foulée, bien entendu.

* Lorsqu'on est arrivé à avoir le galop sur place bien cadencé et vibrant, le cheval le faisant presque avec descente de main et de jambes, on obtient très facilement le galop en arrière.

Galop sur trois jambes. — Pour y arriver, mettre le cheval au galop ralenti. Arrêter, et, aussitôt faire lever le membre antérieur du côté sur lequel on galopait. Repartir au galop, arrêter, faire en même temps lever encore le membre antérieur et repartir au galop en tâchant de maintenir en l'air le membre levé. Le moindre résultat obtenu, arrêter, récompenser et recommencer.

Quand le cheval sait maintenir un membre levé au galop, on lui apprend à maintenir l'autre.

Le plus difficile est de conserver toujours le calme chez l'homme comme chez le cheval.

Passage de deux pistes. — C'est un travail difficile et très délicat. On y exerce le cheval par les moyens indiqués pour exécuter le travail sur les hanches, mais il faut beaucoup de tact et une grande modération dans les exigences.

Avant d'entreprendre ce travail, on doit avoir obtenu les appuyers d'une façon parfaite au pas et au trot. De plus, il faut souvent revenir à ces derniers appuyers, afin que le cheval ne prenne pas l'habitude de se mettre au passage sans que le cavalier le lui demande, lorsqu'il doit appuyer simplement au trot.

* *

Passer d'une allure à une autre. — On apprend à un cheval à passer d'une allure à l'autre en demandant celle qu'on veut donner, aussitôt qu'on a cessé celle à laquelle on marchait. Il faut être très criconspect dans ces sortes de jeux, car l'animal finit par devenir si impressionnable que le moindre effet involontaire le fait agir sans le désir du cavalier.



Fig. 23. — POINT TO POINT (Pau 1914.)



Fig. 24. — LE PASSAGE (Pau 1914.)



Fig. 25. — ROBERSART II
entrant dans un douar marocain (1915).

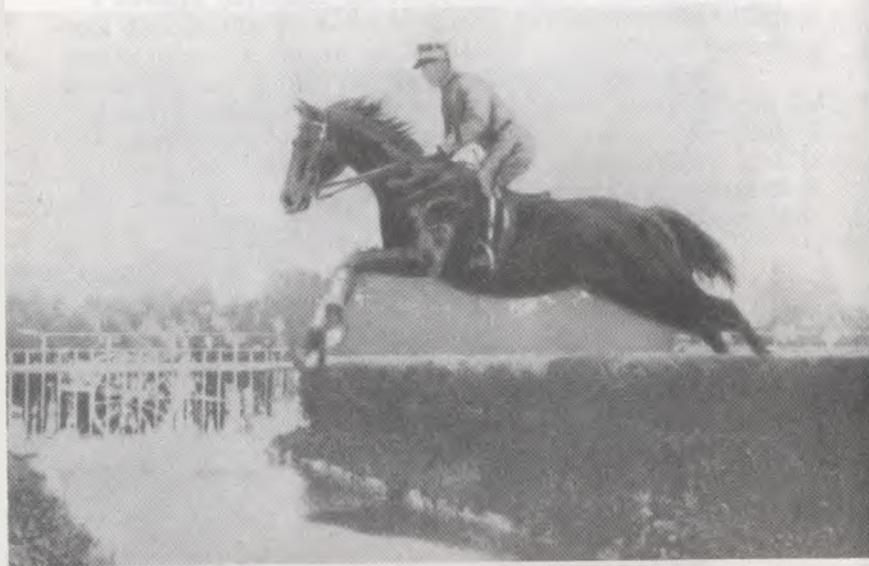


Fig. 26 — Lt-Colonel de Cedestrcem (Suède) sur LAJOS
Championnat international du cheval d'armes, (Nice 1923.)*



Fig. 27. — Le capitaine Le lieux (Hollande)
*montant PRETEN au concours hippique international
de La Haye de 1924.*



Fig. 28. — Le commandant Vallote sur NEPTUNE
gagnant la Poule du 7 août 1934 du Club Hippique du Touquet.



Fig. 29. — Le commandant Bizard sur LOCK AT ME. Pau
AuriaC, mat 1042.



.TnTTENEE (Irlandaise).

Il arrive souvent aussi que le cheval, pour se soustraire à des exigences qui lui déplaisent et ne pas exécuter ce qui lui est demandé, prend une autre allure. Ordinairement, il l'exécute beaucoup plus brillamment qu'il ne le fait quand on veut l'y faire marcher, mais il ne faut absolument pas le laisser faire. Si, en effet, le cavalier néglige cette désobéissance, il sera bientôt incapable d'obtenir l'allure qu'il recherchait d'abord.

L'extension des membres antérieurs et aussi le piaffer sur place où en avançant (passage) sont particulièrement employés par le cheval comme moyens de défense.

SOUVENIRS DE DRESSAGE

GRILLADE (No Mle 763)

Il y a plus de 60 ans, à peine arrivé au 23^e dragons, je suivais comme élève brigadier un cours dirigé par mon officier de peloton, le lieutenant R. DE BEAUVOIR DU BoscOS. Grillade était une grosse normande bai-cerise, pisseuse en diable et qui paraissait immontable tant ses bords étaient désordonnés; on ne pouvait songer à lui mettre la croupière, et les bissacs surtout l'exaspéraient, quand on la montait en paquetage. M. DE BEAUVOIR l'avait confiée au sous-officier, espérant que ce gradé pourrait mieux qu'un autre, en tirer parti. Mais elle l'empêchait de faire son service et jetait le trouble dans les rangs à tel point qu'il lui interdit de s'en servir. Poussé par je ne sais quelle idée, je lui demandai la jument ; il me regarda avec stupéfaction, comme pour se rendre compte de mon état mental, puis, il me dit : « C'est bon, je vous la donne, mais je « vous préviens que si elle fait du potin dans le rang, je vous « f. . . à la porte des élèves brigadiers? » Je me souviendrai toute ma vie de ces paroles qui m'avaient vivement ému, et ma frayeur devint terrible quand nous reçûmes l'ordre de monter à cheval en paquetage le lendemain matin, pour aller au service en campagne. Que se passa-t-il dans le cerveau de Grillade? Je n'en ai jamais rien su, toujours est-il, que malgré ses rugissements, les anciens réussirent à la seller (harnachement modèle 1861). Puis, elle, ruant entre ses bissacs et moi pas trop fier quoique ayant mon casque, mes épaulettes, ma carabine, mon bidon et les pans de ma tunique relevés, ils nous conduisirent au point de rassemblement du peloton modèle, dans la grande cour du quartier et me mirent à cheval. Quelques instants après, l'officier arriva et, m'apercevant il s'écria : « Mais... c'est Grillade? ». « Oui, mon Lieutenant « répondis-je », sans trop savoir ce qui allait se passer.

Par extraordinaire la jument eut pitié de moi et elle sortit du rang sans trop de difficultés quand ce fut mon tour de rompre.

Pendant les premiers jours nous ne fûmes pas continuellement d'accord Grillade et moi, mais nous fîmes rapidement connaissance, et, dans la suite, il n'y eut plus entre nous, même un semblant de malentendu. Je serais bien embarrassé d'indiquer les principes que j'ai employés pour adoucir ma première jument d'armes, mais, ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai nullement cherché à pousser Grillade sur son mors. J'ai fait, avec elle, les manoeuvres du camp de Châlons et je l'ai conservée jusqu'à ma nomination de brigadier le 7 octobre 1883.

FELTON (No Mle 587)

Il n'offrait pas de difficultés. C'était l'animal convenant à mon rôle de brigadier. rôle assez épineux dans ce temps-là.

CACHETTE (No iule 000)

Jument baie, maigre, osseuse, toujours inquiète et qui avait été vainement essayée, dès son arrivée au régiment, par plusieurs jeunes officiers, nouvellement sortis de Saumur. Le dernier fût M. Renson qui avait apporté de l'Ecole de cavalerie une grande réputation de cavalier. Leurs efforts successifs avaient poussé au paroxysme, la nervosité de cette malheureuse qui était devenue tout à fait rétive, et il était inutile d'essayer de la faire sortir seule du quartier. Elle se cabrait, faisait des lançades formidables, et, dans les premiers temps de son apprivoisement, elle me rendit fort pénibles mes fonctions de serre-file à l'école du régiment. Elle a été ma première monture de sous-officier; j'en étais très fier, et avec le calme, elle ne tarda pas à prendre un embonpoint convenable. Je suis certain que pour l'assagir je ne l'ai jamais poussée sur le mors. Aux manoeuvres de brigade, elle fit une acrobatie extraordinaire : j'étais à droite du peloton, à l'aile marchante de l'escadron en bataille au galop allongé; la poussière était aveuglante; on n'y voyait rien et elle entra dans une charrette reposant sur ses limons. En la traversant, elle la fit basculer, mais il n'y eût pas d'accident. Il lui avait pourtant bien fallu appuyer à droite précipitamment pour sauter dans la charrette; heureusement je ne l'avais pas contrariée, et ce fut pour moi une preuve qu'à l'extérieur il faut laisser le plus possible le cheval libre de prendre la détermination convenant à un événement fortuit.

CAPTIF

Beau cheval de 5 ans qui me fut confié en dressage pour le colonel Larchey, de Blois, qui allait passer général ; ce fut mon premier cheval de dressage officiel. Bai cerise, très bien conformé, il était le mieux mis de la reprise de dressage de l'escadron, partait bien au galop sur chaque pied, avait trois bonnes allures et le colonel fut très content quand je lui ai présenté.

J'ai revu le général Larchey une douzaine d'années plus tard à Alger où il commandait le 19^e corps d'armée.

CONSPIRATEUR

Alezan brûlé, très mince, ayant des allures remarquables, il était véritablement extraordinaire, et quand il courait, sans paraître toucher le sol, on eut dit un fantôme ou un cheval des contes de fées. Les officiers se piquant de vigueur, essayèrent sur lui leurs talents, mais tout fut inutile. Le cheval n'était pas méchant, mais il s'élançait en avant comme un fou, sans faire attention aux obstacles; il aurait sauté dans le feu ou dans l'eau, et, si son cavalier tentait de l'arrêter, il se cabrait fort dangereusement. Un jour le lieutenant de Chénerilles (très grand physiquement) me le faisant monter au manège, crut bien faire en le maintenant par le mors de bride sous prétexte de le placer ; et tandis qu'il marchait à reculons, il me prescrivait de pousser l'animal vers lui, sur le mors dont il tenait les branches; le résultat fut que Conspirateur se renversa huit fois contre le mur et, si ma bonne fortune n'eût pas effrayé l'officier qui pouvait être entraîné dans les chutes, il eût peut-être persisté à faire « goûter », disait-il, le mors à son élève; ce qui m'aurait sans doute envoyé, moi, à l'hôpital. Et si le lieutenant ne réussit pas à faire « goûter » le mors au cheval, j'avoue qu'il ne m'inspira pas davantage de goût pour son système de dressage. Le colonel FAVEROT DE KERBRECH entreprit alors l'éducation de l'animal et, après l'avoir lui-même travaillé à pied, il le fit monter par le lieutenant WAGNER qui sut être un instrument obéissant avec une précision et une délicatesse remarquables; il appliqua le principe « main sans jambes, jambes sans main » et, à la stupéfaction générale il vint à bout du cheval. Avec « l'effet d'ensemble sur l'éperon », ce que le colonel comparait à un rasoir entre les mains d'un singe, il vainquit la dangereuse défense du cabrer; ce fut une sorte de révolution chez les officiers et, sur ce, le colonel résolut de leur faire en personne un cours

d'équitation ; je regretterai toute ma vie de n'avoir pas pu y assister.

Néanmoins Conspirateur restait toqué, difficile à monter et son état de maigreur était inquiétant ; le vétérinaire l'attribuait à un champignon qu'il n'osait pas extirper. Le lieutenant DE CORBERON acheta alors le cheval qu'il fit opérer et qui prit immédiatement de l'embonpoint. Avec lui il obtint, par la suite de forts beaux succès au concours hippique du Palais de l'Industrie. Il ne faut pas confondre ce Conspirateur avec celui du capitaine CROUSSE qui, en 1904, sauta la barre à 2^m35 au Palais de l'Industrie à Paris.

Le lieutenant WAGNER, puis le lieutenant RENSON D'ALLOIS D'HERCULAIIS dont je n'oublierai jamais la sollicitude pour moi, m'initèrent au principe main sans jambes de la méthode du colonel FAVEROT DE KERBRECH, élève de BAUCHER, et je trouvai cette façon de faire tellement moins fatigante et plus facile à appliquer que celle qui m'avait été vaguement apprise d'abord par ce même lieutenant WAGNER, que je m'en départis seulement un moment, alors que, sortant de Saumur, et, confiant dans ma solidité en selle, j'étais porté par ma fougue à employer la vigueur au lieu de rechercher le calme et l'habileté.

Le lieutenant WAGNER me faisait monter ses chevaux de pur sang. Nous galopions dans les bois de Meaux et le long de la Marne. C'était ma grande joie mais, au manège il ne cessait de me répéter : « Les iambes, fermez les jambes. Poussez, mais poussez donc ! » et le cheval me paraissait toujours tenir son mors avec les dents. Ce système, très fatigant ne me plaisait pas du tout

CONSUL (N° Mle 939)

Magnifique cheval noir, véritablement difficile, dangereux, et que le lieutenant BLANCHET avait même rendu méchant. Cet officier me le changea contre un petit cheval qu'il emmena à Saumur, pour faire son cours de lieutenant d'instruction. Consul se cabrait, avec une brutalité surprenante; on était projeté en arrière comme par un choc violent du pommeau de la selle. Avec le principe que je venais d'apprendre, il devint si agréable, que mon camarade de chambre, le maréchal des logis F..., cavalier peu téméraire, le prit avec joie et le passa ensuite au lieutenant de GALLIFFET qui, malgré son nom, et bien qu'il excellât dans les différents exercices sportifs, n'aimait monter que des chevaux tout à fait doux et faciles. Pour venir au quartier l'ordonnance montait Consul au petit galop dans les rues de Sedan.

Grand cheval bai clair. Monture du maréchal-des-logis F... qui lui avait laissé prendre l'habitude de coller au rang et de se cabrer quand il voulait l'en détacher. De plus, ce cheval qui avait de bonnes allures, trottinait sans cesse. Pour avoir le plaisir de le redresser je consentis à l'échanger contre l'élégant Consul redevenu doux et confiant.

Je lui fis perdre l'envie de se cabrer comme je l'avais fait avec Consul qui, lui, faisait du cabrer une mauvaise défense, et Cahier devint un très bon cheval de gradé. Il fut pris par le brigadier fourrier.

La meilleure façon de corriger l'animal qui se cabre est de prendre la rêne droite de bride sous le majeur de la main droite, et, quand l'animal se dresse de donner, en se penchant en avant, de violentes saccades avec cette rêne dans le prolongement du montant de bride et des branches du mors, de manière que le choc se produise sur la tête.

La principale défense des chevaux entiers est le cabrer, et, en Afrique, j'ai eu très souvent l'occasion d'employer ce moyen de correction qui m'a toujours très bien réussi.

Au printemps 1886, le 23^e dragons donna un rallye. Le colonel de Montfort tint à en diriger lui-même le tracé et il me prit pour cela. Il était accompagné du capitaine HACHE, capitaine instructeur, mort fort douloureusement un peu plus tard, mais que nous admirions tous alors, sur sa belle et excellente jument baie brun Hélénita (courses).

Dans les jolis mamelons boisés de la frontière belge, près de Sugny, les prairies sont entourées de hautes haies d'arbustes fermées par de gros poteaux percés de trous dans lesquels glissent deux grosses barres blanches, l'une à 0 m. 50 de terre et l'autre à 1 m. 60 environ.

Nous étions arrêtés devant une de ces clôtures et, tout en parlant avec le capitaine, le colonel me fit signe d'enlever la barre supérieure. Je fermai les jambes, et sans prendre d'élan, Cahier que je montais, franchit la barre. « Hé bien HACHE! qu'en dites-vous? » fit le colonel.

Je sautai vivement à terre et pendant que je faisais glisser la barre le colonel me dit : « Ouel dommage que vous soyez si emporté ! On voudrait vous pistonner, mais vous êtes comme une soupe au lait. A la moindre des choses, hop ! vous voilà en l'air. » Et moi, je riais sous cape tout en ressautant sur mon cheval que je caressai avec joie, car j'en étais bien content.

Une des plus belles juments qui en 1885 aient jamais été versées aux dragons; elle était en venant de la remonte couverte de cicatrices de prises de longe, de blessures faites par la tête du licol, ou le mors de bridon en tirant au renard. Pour lui mettre un de ces deux effets, il fallait la prendre pour ainsi dire au lazzo. Elle ouvrait des yeux effarés; on l'enfermait dans un box improvisé avec des bat-flanc; enfin le vétérinaire la déclarait atteinte de « vertigo ». Mon officier, M. RENSON, me dit en partant en congé d'un mois : « Ne faites pas de bêtises; point n'est besoin de se faire tuer inutilement, et, à mon retour, nous verrons ce que nous pourrions en faire à la longe; n'y touchez pas avant ». Je ne crus pas mal faire en désobéissant ; avec beaucoup de patience, je réussis à apprivoiser assez Capucine pour pouvoir lui mettre une bride d'abord, puis une selle sanglée, ce qui fut plus difficile; je lui travaillai la bouche par des flexions puis je la montai, à grand' peine d'ailleurs, et lui appris à se porter en avant à la pression des jambes. Les premières leçons furent dures et dangereuses, car elle se jetait à la renverse ou se précipitait contre les murs. Je tâchais alors de rester en selle sans la tourmenter en rien, puis, quand elle se calmait, j'agissais sur la bouche en me gardant bien d'appuyer sur le mors. Et, lorsque mon lieutenant rentra de congé, je montais la jument partout, mais avec précaution bien entendu; elle était merveilleuse et je n'ai jamais eu le bonheur de posséder aussi bien qu'elle. Durant les deux ou trois mois que je l'ai gardée comme jument d'armes après son dressage, je ne l'ai certes pas « mise au boucon » mais elle était quand même fort agréable et facile à monter pour tout ce qui ne dépasse pas ce qu'on demande dans une reprise de régiment, quand, hélas ! M. BLANCHET qui m'avait déjà pris un cheval en échange de Consul, me demanda Capucine qu'il emmena au 18^e dragons où il venait de passer capitaine instructeur.

En arrivant à ce régiment, il mit Capucine au petit galop, afin de faire dignement son entrée sous les yeux des officiers réunis dans la salle du rapport, mais la jument contrariée, probablement, lui fit faire la culbute; il se trouva assis devant le colonel, et ce fut dans cette posture plutôt grotesque, qu'il se présenta à son nouveau chef. La guigne, semblait du reste le poursuivre, car, quelques temps après, étant aux grandes manoeuvres, il imagina un système de collier perfectionné, fait avec un câble et destiné à empêcher Capucine de tirer au renard : le lendemain matin en entrant dans l'écurie,

l'ordonnance la trouva étranglée ! Vraiment la magnifique jument méritait un meilleur sort, et, j'en voulais encore, je crois à M. BLANCHET, quand je le retrouvai deux ans plus tard à Lunéville ; il n'était pas plus fort qu'avant, quoique étant partisan enragé de l'équitation « perçante » dont j'ai parlé plus haut.

GUSTAVE LE BON a écrit dans son « équitation actuelle » : « Je ne connais pas de plus utile complément de l'éducation que le dressage du cheval... » Il aurait pu écrire « que la pratique de l'équitation ». En tout cas, Capucine a servi à me prouver qu'il ne faut jamais avoir peur de rien.

Le jour de Noël 1886, j'avais déjeuné avec les chefs et le chef ROMAIN et moi avions décidé d'aller à Bouillon malgré l'heure tardive et la neige glacée. Lui montait Faisan et je montais Capucine.

ROMAIN, récemment nommé chef, avait été mon camarade de chambre depuis notre arrivée à Sedan. Ancien enfant de troupe, il venait des spahis d'Ouargla et Touggourt. C'était une tête légèrement fêlée, sur mon conseil, il avait pris Faisan, animal terrible mais excellent et célèbre par les extravagances faites avec lui par le maréchal des logis COUTTE qui m'avait dressé quand j'étais élève brigadier.

On se souvenait, par exemple, que le 1^{er} janvier 1883, la neige couvrant le quartier de Meaux, on fut réveillé vers minuit par les sonneries du réveil puis de la charge. C'était le maréchal de logis COUTTE, qui muni de la trompette du corps de garde, avait sonné le réveil et qui, à poil sur son cheval Faisan, piquait des charges successives en sonnait tant qu'il pouvait sur la glace de la grande cour.

Nous nous étions attardés à Bouillon et il faisait nuit quand nous descendîmes la route perpendiculaire à Sedan où nous entrâmes au plus grand trot de nos chevaux.

Au moment où nous arrivions au quartier du 23^e à Torcy, un malheureux civil, chef de musique chargé de famille, marchait sur le trottoir avec précaution en s'appuyant au mur. Et, pourtant il glissa et hélas ! se cassa une jambe. Les dragons sortirent à son secours et cet accident nous peina beaucoup ; mais nous en conclûmes ROMAIN et moi : les Bédouins ont raison : « c'est la destinée qui tue, ni la témérité dans les dangers, ni l'extrême prudence ne signifient rien. »

Plus de cinquante ans après en me rappelant Capucine, M. RENSON m'écrivit : « Y avait-il un animal difficile, il « était votre lot, ainsi cette fameuse Capucine à l'oeil « méchant que je n'aimais pas. Elle venait d'un grand « domaine de l'Aisne, dont le propriétaire prétendait élever

« des chevaux à l'état sauvage. Comme sauvagerie, il avait « bien réussi avec cette bête féroce ». Moi je l'ai toujours regrettée. Elle marchait avec une majesté incomparable.

LA GAÏETÉ (N° M^{ie} 668)

Bai châtain, une encolure et des membres superbes, les postérieurs balzanes, elle avait une valeur exceptionnelle. Douée d'un fond à toute épreuve, elle fit merveille aux drags du château de Ferrières où elle acquit sa réputation. Elle était la reine des rallyes, mais ses succès la rendirent difficile à maintenir et elle prit une puissance, une raideur de mâchoire peu communes. Ce fut en la montant que le lieutenant DE VAUBERT partit comme une flèche du terrain de manoeuvre de Meaux où il venait de sauter la douve, traversa à six kilomètres plus loin, la ville pavée, et ne s'arrêta que dans le chœur de la cathédrale dont la porte était ouverte... heureusement !

Le colonel FAVEROT anoblit la jument et fit mettre la particule « la » devant son nom sur son livret.

Insupportable comme réactions, intenable dans le rang à cause de sa bouche et inmontable à la manoeuvre, elle était exécrée; aussi, afin de l'épargner en raison de son mérite, l'officier de peloton, M. RENSON D'HERCULAIIS dont j'ai déjà parlé, la prit-il comme deuxième monture ; mais il s'en dégoûta et la pauvre détestée, déjà âgée de 12 à 13 ans, allait être réformée lorsque j'obtins sa grâce, à condition que, si je ne parvenais pas à la tenir sur le terrain, elle ferait partie de la prochaine réforme. Retapée par les bons soins, La Gaïeté reprit ses jolies formes avec son entrain ; grâce au principe nouveau que j'employai plus ou moins bien, mais avec constance, ses allures détraquées et très pénibles pour le cavalier, surtout quand elle tirait sur la bride, redevinrent régulières ; sa bouche s'assouplit et elle fut, pour moi, une jument d'armes parfaite, dont les lèvres et les barres ne furent plus jamais ensanglantées que par le lieutenant RENSON D'HERCULAIIS qui la monta encore dans cinq ou six rallyes qu'elle gagna selon son habitude, et, comme bien l'on pense, à ma très grande joie. Je la laissai en partant pour Saumur; elle fut réformée peu après et achetée par M. CAMION LECOQ, de Sedan.

Cinquante trois ans plus tard, Mme CAMION vint habiter la villa des « Tilleuls » à côté de mon logement à Dax. Elle avait avec elle deux de ses petites-filles nommées M... et A.... RENSON D'HERCULAIIS.

Leur mère avait été prise en 1914 et emmenée comme otage à Holtzminden (Wesphalie) avec sa propre mère, Mme CAMION LECOQ. Cette dernière, excellente femme, emblème de la charité chrétienne, était rentrée à Sedan dans un état de santé affreux : complètement sourde, presque aveugle et percluse de rhumatismes.

Je retrouvai ainsi par correspondance mon ancien lieutenant qui me témoigna de suite une affection véritablement fraternelle. Dans une longue lettre sur la Gaieté, il me rappela la vigueur de cette jument, ses coups de reins brusques qui décrochaient les genoux et il écrivit : J'en ai abusé terriblement et je n'ai jamais ressenti chez elle un signe de fatigue « Il me rappela aussi, qu'à l'école de régiment, quand on manoeuvrait, sabre à la main, je prenais plaisir à relever mes étriers pour faire mon métier de serre-file sur « La Gaieté ». M. RENSON avait été capitaine au 22^e dragons à Sedan, puis le général FAVEROT, inspecteur général des remontes, lui avait donné la direction du dépôt de Suippes. Mais quand le général passa au cadre de réserve, le capitaine RENSON D'ALLOIS DHERCULAIS devenu sourd et peu admirateur du gouvernement de l'époque, quitta l'armée en 1905. Il est mort dans sa propriété de Saint-Amand-Montrond le 15 juillet 1940 à l'âge de 80 ans.

Ma reconnaissance pour lui est éternelle ; elle l'est du reste aussi envers plusieurs de mes anciens chefs.

MARJOLAINE

Jument bai brun dont le dressage me fût confié par le colonel DE T. DE LA J. Elle ne sortait en rien de l'ordinaire, mais son dressage ne m'en inquiétait pas moins, car il s'agissait de la rendre aussi agréable que possible et de lui donner une patience et un calme, à toute épreuve. Je la travaillais de mon mieux dans le manège de Sedan, lorsque le capitaine BENJAMIN m'accosta : « Lâchez vos rênes de filet me dit-il, « prenez une rêne de bride dans chaque main, comme au « travail en bridon; fixez les mains tout en mollissant des « doigts inférieurs ; travaillez la jument au petit trot, et, en « la poussant des jambes aussi fortement qu'il sera nécessaire, « forcez-la à placer sa tête et à mâcher son mors. Soignez le « départ, et, surtout le passage au pas ou à l'arrêt avant de « récompenser par le repos ». J'obéis et je réussis à souhait. Depuis j'ai souvent employé ce moyen quand j'étais impatient de vaincre des résistances de mâchoire, mais je l'ai toujours abandonné et j'en suis revenu à l'autre, que je trouvais beaucoup plus pratique.

En évoquant le souvenir lointain du capitaine BENJAMIN, je ne puis m'empêcher d'adresser à sa mémoire un témoignage de respectueuse admiration. Aussi courageux et intrépide à l'extérieur, que versé dans l'équitation transcendante, c'était le modèle du cavalier militaire ; et sa valeur de soldat, jointe à l'amour du devoir, en faisait un véritable officier français. Il est mort soudainement en descendant de sa magnifique alzane, que le hasard avait baptisée « Loyauté » comme pour la destiner à son vaillant maître, dont par le nom, elle exprimait si bien la vertu caractéristique.

GAIETÉ

Jument baie, 1^{re}61, que je tirai, à ma sortie de Saumur, d'une île de la Loire où elle avait, disait-on, été élevée à l'état sauvage. Si j'avais été convaincu de la solidité de mon assiette, elle se serait chargée de me désillusionner, car elle me fit faire la plus belle pirouette que j'aie faite dans ma vie. Encore enclin à certaines idées que mon ardeur acceptait facilement alors, j'obtins le résultat pitoyable que ma jument devint presque une bête féroce que je ne pouvais empêcher de se dresser contre les murs du manège de Gray, ville dans laquelle je passai le congé qui suivit mon départ de l'école. Ceci fut pour moi une excellente leçon, et les efforts que je dus déployer pour détruire les effets de mon inexpérience, me firent le plus grand bien. J'en revins à « main sans jambes et jambes sans main » et ce fut Gaieté le premier animal que je mis au passage, à grand' peine d'ailleurs, car je n'avais aucune idée des moyens à employer pour cela. Elle fut au 24^e dragons, puis au 11^e cuirassiers, ma première monture d'officier, et elle m'a plutôt fait honneur, car elle devint très agréable, et, quand elle revenait de courir un steeple ou un rallye, elle se montait, toujours en filet, aussi facilement à un concours hippique qu'à une des reprises de manège que nous commandait le colonel DELAFONT, lequel se l'appropriait dès que je quittai son régiment le 10 mars 1892.

Gaieté passagait brillamment et changeait de pied avec une grande aisance, sans exiger aucune force apparente des aides ; avec cela elle était remarquable à l'extérieur.

Je l'ai montée à Saint-Mihiel, par une pluie battante, avec DE VESIAN, SIMÉON et BASTIEN, à un cross de 1^{re} série de 7.800 mètres et très dur comme obstacles et difficultés de terrain : une descente en terre labourée, toute détrempe fut émouvante pour les spectateurs.

Au grand étonnement de mes camarades, j'ai effectué très

honorablement le parcours en simple selle de plat et sans faute ni de ma part ni de celle de la jument, qui, évidemment n'était pas comparable à ses concurrents tous les trois de pur sang. La journée d'un de mes derniers dimanches au régiment fut employée à me rendre à cheval à Rambervilliers (45 kilomètres de Lunéville) où Gaieté, grâce à son cran à un passage de route très dur, dans un long tournant à forte descente où

je rattrapai mes camarades un peu hésitants, fut l'heureuse gagnante d'un steeple de 1^{re} série assez rude, battant « Anadir » le pur sang qu'elle avait le plus à craindre.

Quelques mois avant, j'avais monté « Anadir », en prix couplé au concours hippique de Nancy parce qu'il tirait trop fort pour les autres camarades, même pour son propriétaire le lieutenant DUBOURG de ma promotion de Saumur, qui venait de l'acheter 17.000 francs, somme sérieuse à cette époque là.

RACHEL

A mon arrivée au 24^e dragons, mon attention fut attirée par une jument, noire, âgée de 6 ans et assez distinguée. « Oh! mon lieutenant, me dit le sous-officier, c'est Rachel, une carne que personne ne peut monter et voilà trois mois qu'elle n'est pas sortie de l'écurie sauf pour aller, en main, à l'abreuvoir où à la promenade. » C'était bien me forcer à l'enfourcher, ce que je fis volontiers; elle ne fut point comode ce jour-là, mais c'était tout simplement une pisseuse, et son dressage (ordinaire) qui fut assez facile, était complet quand je la laissai; je n'ai jamais essayé de la pousser sur le mors.

RATISBONNE

Grande jument baie que je pris dans les mêmes conditions que Rachel, quoiqu'elle ne fût pas de mon escadron. Elle présenta plus de difficultés que la première, parce qu'elle avait des réactions vraiment dures, et qu'elle avait été beaucoup plus montée par des sous-officiers hardis auxquels, malheureusement, on conseillait toujours, dans l'intervalle de ses quintes de « pousser sur le mors »; elle entra en fureur et finissait par avoir l'avantage sur son dresseur; elle tira si bien parti de ces mauvaises leçons, qu'elle réussit, elle aussi, à être exemptée de tout service. Elle devint une excellente jument qui fut prise par le marcéhal des logis OUÉRÉ et gagna coup sur coup ses trois prix de série.

OUÉRÉ, engagé volontaire au 24^e dragons en 1888, débuta

dans mon peloton. C'était un enfant. Je l'ai retrouvé au Maroc ; il commandait le cercle de Dar bel Hamri; puis il fut mis à la tête du 7^e goum mixte et envoyé au Tadla où il fit preuve de qualités militaires et administratives exceptionnelles. Hélas ! le malheureux était paralysé en 1917 quand il repartit pour la France. J'étais, moi, entièrement dans le plâtre à l'hôpital de Casablanca; je n'ai pas pu aller lui dire adieu.

RAMUS

A Rennes, en 1889, j'entendis parler de Ramus grand cheval noir difficile à monter et qui avait été vendu au Tattersall comme rétif incurable. Par curiosité, vu le prix modique qu'on m'en fit, je l'achetai et l'emmenai à Dinan. C'est sur lui que j'ai essayé pour la première fois le travail à la cravache et, grâce à lui, j'ai habitué Ramus à se porter en avant et à obéir aux jambes.

Trois mois après il était montable et pas trop mal dressé. Si bien même pour le public qu'un conseiller de préfecture de Vannes vint me le demander. Je ne me fis pas prier, mais j'avoue que je n'étais pas trop rassuré sur la bonne volonté future de Ramus. Néanmoins ce ne fut qu'un an après que le conseiller de préfecture m'écrivit : « Mon cheval' Ramus à l'air de redevenir rétif ».

MARNE

Grosse jument baie, près de terre et qu'on disait rétive parce qu'un lieutenant du 24^e dragons n'avait rien pu en faire et avait été obligé de la remettre dans le rang. Elle ne voulait plus approcher d'un talus et, par conséquent, on ne pouvait pas la monter à la chasse où nous n'avions guère à sauter que des talus, le 24^e avait une meute : maître d'équipage : Haentjens dit « le vieux pont ». Comme elle était de mon peloton je la pris et en un rien de temps, j'eus en elle un cheval de service tout à fait remarquable. Elle était tranquille, galopait comme on voulait, autant qu'on voulait et sautait sans hésiter sans se tracasser. An 1889, après une terrible épidémie de typhoïde qui avait momentanément dégarni le régiment, je fus détaché plusieurs mois avec 200 chevaux à Rennes où je fis la connaissance du jeune GRIVARD sortant de Saint-Cyr. Il fut plus tard nommé au régiment et je fus chargé de l'initier à nos habitudes.

Sur la route de Dinard, j'avais fait sauter Marne plusieurs fois. GRIVARD en était étonné et, comme je lui disais que ce

n'était pas difficile, il me répondit en me montrant un champ au-dessus de la route devant lequel le fossé était large : « Pourquoi ne pas sauter ça aussi? ». Je sautai dans le champ, puis, faisant demi-tour, je ressautai sur la route, ensuite dans le champ opposé au premier et je revins tranquillement près de lui, sans que la Marne ait semblé faire un effort. Il en fut stupéfait au point qu'il m'en parla encore quand je le retrouvai à Tlemcen en 1897.

La Marne qu'on traitait de rétive était une jument d'armes parfaite bien que pas très rapide; très forte, calme, passant et sautant partout.

HOULETTE

En 1889 au Concours hippique d'Angers, M. DE ROBIEN fit présenter une petite jument grise nommée Houlette et âgée de 4 ans. Elle sautait bien, malheureusement elle dérobait obstinément à la douve, obstacle qui, à cette époque-là, était toujours à la fin du parcours. Le dernier jour, M. DE ROBIEN tout à fait navré, me proposa en présence d'Albert DE CUVERVILLE de me céder Houlette pour 400 francs si je réussissais à lui faire franchir la douve.

Bien que n'ayant jamais monté Houlette, je remportai avec elle, un très beau succès, et, à notre stupéfaction à tous, elle fit à la douve un bond si prodigieux que plusieurs spectateurs se précipitèrent pour mesurer l'espace franchi des pieds de devant au départ aux mêmes pieds à l'arrivée. Il y avait plus de sept mètres, ce qui était tout à fait remarquable pour Houlette, simple petite bretonne assez commune. D'autre part, je n'étais certes pas plus fort que ceux qui l'avaient montée avant moi, seulement j'avais *réellement voulu* sauter. Or pour que le cheval n'hésite pas, il faut vouloir sauter et ne même pas penser à un refus. Et puis, je dois à la vérité d'affirmer que si, à Angers, la douve n'avait pas été le dernier obstacle, Houlette ne l'aurait pas franchie du premier coup avec moi. Les Bretons d'alors se cramponnaient à leurs rênes, comme de véritables Anglais, et la jument n'a sauté la douve, dernier obstacle, que parce que pendant les sauts précédents, elle avait pris confiance en ma main. Voilà tout. DE CUVERVILLE et moi avons dressé et musclé Houlette; elle m'a donné de grandes satisfactions dans les concours de Bretagne qui restaient encore pour cette année-là, puis, quand j'ai quitté le 24^e dragons à Dinan pour le 11^e cuirassiers à Lunéville, DE CUVERVILLE me l'a achetée 1.500 francs.

Il en a tiré un magnifique parti en 1890 dans les concours

de Bretagne et de Vendée ainsi qu'à Nice, puis dans l'Est et à Spa et Bruxelles, où elle rivalisa avec les sauteurs les plus remarquables tels que « Mademoiselle Nitouche » et « Miss Karadec » sa compagne d'écurie.

Avant de monter Houlette au concours d'Angers, j'avais monté « Luronne » petite jument bai brun, jument d'armes d'un de mes camarades le lieutenant FONTAINE et que j'avais achetée au régiment pour l'emmener aux épreuves civiles des différents concours hippiques de l'Ouest.

À la première barre, assez haute parce que Luronne était handicapée en raison de gains précédents, elle fit la culbute. J'étais encore bien en selle lorsqu'elle réussit à se relever et je repartis malgré les coups de sonnette répétés m'invitant à quitter la piste. Je fis, au milieu d'applaudissements frénétiques, un parcours tout à fait remarquable, mais, quand je mis pied à terre, je m'aperçus que mes effets étaient couverts d'éclaboussures de sang. J'examinai la jument, elle était couronnée des deux genoux et elle avait à la nuque, un trou à y mettre le poing. Elle fut réformée, bien entendu, et je la vendis à mon compagnon de cheval ordinaire, le lieutenant DUPLESSIS DE GRENEDAN qui venait de se marier et qui en fit, après guérison, une jument de voiture.

Il faut remarquer qu'il n'est pas toujours avantageux d'être très solide; ainsi à Savenay le 29 juin 1889, j'ai monté en steeple de 2^e série « Roxelane » grande jument bai châtain appartenant à notre président le lieutenant Haentjens, frère aîné de celui qui fut plus tard écuyer à Saumur et colonel chef de l'équipe française des concours hippiques internationaux. La piste, très étroite, était terriblement dure et poussiéreuse; bref, à un talus breton, « Roxelane » qui était en tête, fit une culbute complète. Je n'ai pas quitté ma selle et la jument et moi avons reçu sur nous les cinq chevaux qui nous suivaient et dont les cavaliers ont été jetés à terre plus ou moins loin. Seul le lieutenant ROUSSEAU qui était fort loin derrière, parvint à retenir son cheval avant la bousculade. Je l'ai retrouvé à Lunéville en 1891, il m'a dit n'avoir jamais pensé qu'un cheval put faire une chute telle que celle de « Roxelane » à Savenay. « Ouand je l'ai vue de loin m'a-t-il affirmé, elle était verticale, les jambes de derrière allongées en l'air comme un lapin suspendu à la devanture d'une boutique ».

Tombé le dimanche vers deux heures de l'après-midi, j'ai été assommé et je n'ai repris connaissance que le lundi soir de la semaine suivante. J'ai été porté mort au ministère de la guerre; mais qui sait si je ne me serais pas cassé davantage

si, au lieu (le rester en selle sous la jument, j'étais allé tomber en avant comme le pauvre petit camarade de Saumur, POINÇON DE LA BLANCHARDIÈRE, JAN DE LA HAMELINAYE, mort depuis, hélas ! et qui, dans notre chute, attrapa une entorse de la cheville qui mit plus de six mois à guérir. DE LA BLANCHARDIÈRE, refusé à Saint-Cyr pour défaut de périmètre thoracique, s'engagea et fut à Saumur le plus charmant des camarades de l'école de cavalerie en 1887-1888.

Ouoi qu'il en soit, si la solidité est quelquefois une cause d'accidents graves, je n'en ai pas moins acquis la certitude dans ma carrière assez dure, qu'elle rend souvent les plus grands services.

ROYAL -SPEED

Il venait du Tattersali comme Ramus. Comme lui il était rétif, ce qui n'était pas inquiétant, mais, malheureusement, il avait été fourbu. C'était un magnifique animal de pur sang anglais, bai clair, 5 ans, 1 m. 72 avec l'encolure la plus longue que j'aie jamais vue et des hanches en proportion. Ma jument Gaieté de 1 m. 61 seulement, semblait bien étriquée à côté de lui.

En arrivant à Lunéville, j'eus la chance de trouver une écurie spacieuse, bien aménagée et située juste à côté du parc de Stanislas, à un coin de la belle piste cavalière qui entoure l'immense terrain de manoeuvre s'étendant le long de la route de Manonvilliers et passe devant le quartier du II^e cuirassiers. C'était parfait, il n'était plus question de rétivité, seulement quoique ne travaillant que sur la piste, le cheval boitait toujours. Il avait bonne volonté puisqu'il sautait quand même les obstacles, néanmoins je résolu de m'en défaire coûte que coûte, quitte à lui loger une balle de révolver dans la tête. J'en parlai à Emile JOURDAN DU MAZOT, mon camarade de Saumur, et comme il cherchait à m'assagir, je lui en fis cadeau pour l'envoyer à Guériguy, dans son pays Nivernais. En dépit de ses objections nous allâmes retenir un wagon pour le cheval qui fut expédié le lendemain.

Six mois plus tard, au printemps, DU MAZOT partit en congé ; il monta Royal-speed aux chasses aux loups et le cheval fit si bon effet qu'il lui fut acheté 4.000 francs par un chasseur Morvandiau.

Le capitaine GALAND, notre ancien président du Ile, cavalier superbe qui mettait ses chevaux au passage, s'en rendit acquéreur après la saison des chasses, et nous nous attendions à voir quelque chose d'extraordinaire, le passage étant toujours considéré, bien ou mal fait, comme le crité-

rium du talent équestre, lorsque le capitaine jugea à propos de vendre le cheval à un Saint-Cyrien sorti de l'école dans la cavalerie. Nous n'en entendîmes plus parler.

SCHELL-FISCH

Jument de pur sang anglais ayant appartenu au capitaine de L... et que j'avais achetée à Nancy, à la réforme du 12^e dragons où elle était devenue si emballeuse qu'il avait fallu s'en défaire. J'employai d'abord pour la maintenir les mors les plus puissants, mais j'obtins un résultat si déplorable, que je me décidai à travailler sa bouche sans me servir des jambes. J'en fis en très peu de temps une monture d'amazone ou d'enfant, et, un officier d'artillerie qui l'acheta, ne lui fit perdre sa légèreté qu'en voulant la pousser sur le mors. Après quelques jours de ce dressage, la jument s'emballa en sortant du fort de Manonviller et l'amena droit à Lunéville (15 km.) où elle fit sur la piste le tour de l'immense terrain de manoeuvres et ne s'arrêta qu'au pavillon du square de Stanislas. Le lieutenant dût entrer à l'hôpital. Il avait eu le nez fin en appuyant la jument sur la main.

NEWTON

En 1890, j'avais racheté Gaieté pour la faire courir au civil et le lieutenant-colonel du II^e me pria de prendre Newton très bon demi-sang, bai, élégant très chaud et qu'il ne pouvait plus tenir tant il tirait à la main. Je n'ai à signaler cet excellent cheval que pour deux faits : 1^o J'ai gagné le champagne à CHEVALIER, lieutenant du II^e cuirassiers, qui m'avait défié de lui faire faire des changements de pied du tac au tac.

2^o En 1891 eut lieu un grand rallye auxquels prirent part les garnisons de Lunéville (II^e et 12^e cuirassiers, 9^e et 8^e dragons, 3 batteries d'artillerie volante), Nancy et Pont-à-Mousson. A quelques kilomètres de Lunéville, au bas d'une descente, se trouvait un ruisseau assez large et escarpé. Au moment où j'y arrivai, le cheval d'un cavalier qui était devant moi tomba, l'avant-main sur le bord opposé et le reste du corps dans le ruisseau. Newton obliqua un peu vers la gauche pour les éviter mais il tomba aussi l'avant-main sur le bord. A ce moment-là un vétérinaire du 12^e cuirassiers sauta sur nous et nous dégringolâmes tous ensemble. Newton se releva avec moi et partit au galop, mais il me fut impossible de reprendre mes étriers ; ils étaient, en effet, restés dans le ruisseau où on les retrouva le lendemain.



Fig. 31. — GAIETE (1888-1892)
24^e dragons. — IP cuirassiers.
Dinan. - Troyes. - Lunéville.

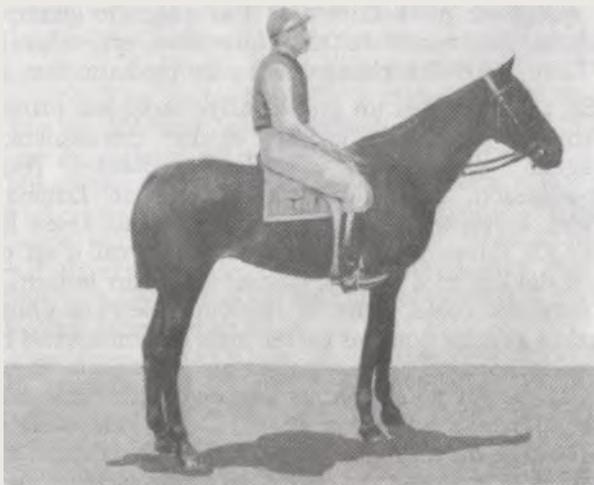


Fig. 32. — SCHELL FISCH (1891) Lunéville.

La partie se termina sur le champ de courses d'Hériménil par une arrivée de 500 mètres qui fut une véritable course dans laquelle Newton se classa galamment second, la tête à hauteur d'un officier étranger qui fut déclaré vainqueur.

COW-BOY

Barbe, 5 ans en 1893, bai châtain I m. 46, acheté aux Oulad ghalia (Ouarsenis). J'avais nommé ainsi ce petit animal parce que j'avais cru lui trouver une certaine ressemblance avec les brancos du Montana.

Sa photographie est de décembre 1893, et j'avais à ce moment là une selle d'emprunt. Tel qu'il apparaît, Cow-boy montre des jarrets très bas et forts comme ceux d'un percheron et, de fait, il a accompli avec moi un service des plus pénibles dans les montagnes de l'Ouarsenis, (l'ancien Ouarensenis, l'oeil du monde), je lui dois bien un petit souvenir.

bordj des Beni-Hindel, à 1.500 mètres d'altitude et à 60 kilomètres d'Orlansuille, se ravitaillait en partie au moyen d'un muletier qui se rendait journellement à Boucaïd, résidence d'une partie du personnel d'une société belge, propriétaire d'une mine de zinc exploitée jusqu'à 50 mètres du pic de l'Ouarsenis (1.800 mètres d'altitude). Le directeur était un ingénieur fort distingué, M. TAYLOR, qui habitait avec sa famille à Boucaïd où se trouvaient divers ateliers de charronnage, un maréchal-ferrant, une boucherie, une boulangerie, une épicerie, un cordonnier, etc.

Au milieu de janvier 1894, la neige tomba abondamment, la route disparut, les ravins se remplirent et le muletier refusa de se risquer vers Boucaïd.

Il n'y avait plus de vivres au bordj ; pas un kilogr. de farine ; mais l'administrateur P... et son premier adjoint B... eurent beau faire, ils ne purent trouver ni parmi les Mekhaznis (cavaliers de bureaux indigènes) dont les gourbis environnaient le bordj, ni parmi les indigènes de la région, un volontaire pour Boucaïd. Ni les promesses ni les menaces n'y firent et la situation devenait critique; l'administrateur ne savait plus à quel saint se vouer.

Quoique novice dans le pays, je m'offris tout naturellement ; je montai Cow-boy. Après deux heures de tâtonnements et d'efforts le brave petit cheval arriva à Boucaïd.

Il ne neigeait plus depuis la veille, il gelait et, après un peu de repos, il fut facile de rentrer en suivant les traces faites en venant.

Le lendemain matin, administrateur en tête, tous les



Fig. 33. — COW-BOY (1893-1895)
Barbe, 5 ans, Bai-chtitain, 1 m. 46.
Ouarsenis



Fig. 34. — EL METTIN (1895-1896)
Barbe, 5 ans. 1 ln 52. A/zan doré, liste en tête, balzane
haut chaussée postérieure gauche.
:-1.1qer" Sebdu

habitants français et indigènes des environs armés de pelles et de pioches, ouvrirent un chemin au muletier, en suivant les traces de Cow-boy qui fut béni par les « roumis » et admiré par les Arabes.

Voilà comment sur les rapports officiels, l'administration « secourut les populations indigènes de l'Ouarsenis bloquées par les neiges pendant l'hiver 1893-1894 ».

EL METTIN et EL GHEZAL

Au bordj de l'ancienne commune mixte d'Aïn Merane (département d'Alger) où j'étais détaché comme adjoint j'avais deux beaux chevaux El Mettin (le Solide), 1 m. 52, alzan doré fort et brutal et El Ghezal (la Gazelle) 1 m. 48, vif, ardent et léger comme une gazelle et que, par tâtonnement, j'avais réussi, je ne sais comment, à mettre au passage. Il devint un objet d'admiration tant chez les indigènes que chez les Européens et chez les officiers de zouaves de Sebdu au sud de Tlemcen où je fus envoyé en 1897.

A la suite d'un accident sérieux (quatre mois d'hôpital) j'ai dû me défaire de ces chevaux qui ont été remplacés par Meskine.

MESKINE

Grand cheval de 5 ans gris rouanne que j'achetai en 1897, étant à Sebdu au sud de Themcen, à un indigène des Oulad-en-Nar, au sud d'El Aricha. Il était en si mauvais état qu'il n'avait pas la force de porter ses oreilles qui tombaient de chaque côté comme des oreilles de cochon. L'arabe prétendait qu'il avait été réduit à cet état de misère par les chasses à l'autruche. Je l'appelai « Meskine » c'est-à-dire misérable, mais je ne pus le monter que trois mois plus tard après l'avoir retapé avec de l'alba (fenu grec), graine que les fiancées juives, surtout en Tunisie, mangent en boulettes pour s'engraisser. Cet animal était des Oulad Nama dont la race conservée par l'Agha des Oulad Mebkhout, sert à chasser l'autruche au nord-est de Figuig, près du lac salé « Sebkhha En-Nama » « Lac de l'Autruche ».

Chargé de la construction du village de Turenne non loin de l'ancienne smala de Sidi-Ahmed et près de la frontière marocaine, je passais souvent par le Tlemcen et j'eus la joie d'y retrouver GRIVARD (le Breton). Il me présenta aux officiers du 2^e chasseurs d'Afrique qui eurent la courtoisie d'organiser des galopades chaque fois que je pouvais m'attarder un peu. Un jour GRIVARD dit à table que je mettrais



Fig. 35. — MESFINE (1807)
Barbe, 5 ans, 1 m. 61, des Oulad-en_nar (Sud-Oranaisl, Sebdou-Blida-Sétif)



Fig. 36. — MECHBOUB (1904-1905)
*Barbe, 3 ans, isabelle. 1 m. 60.
 Itamiann_ligna_Larba.Duperré-.11askara-Mostaganem.)*

bientôt Meskine au passage et, à mon prochain voyage à Turenne, j'eus la satisfaction de le prêter à GRIVARD qui le fit travailler au galop et au passage dans la cour du quartier du 2^e chasseurs d'Afrique.

Tout à coup je fus désigné pour Boghari, pays de la chaleur et des beaux chevaux sur la route du Sud, Bouguesoul, Djelfa, Laghouat, Ghardaïa. En arrivant à Boghari j'appris qu'il y avait erreur et qu'un congé de deux mois avec solde m'était accordé en attendant. Heureusement j'avais laissé mon cheval à Blida, où je passai mon congé avec mes camarades de promotion COLSON et GÉRSEBACH de la remonte de Blida et D'ARCISAS (le chevalier) venant du 23^e dragons.

Je fus nommé à Châteaudun-du-Rummel, près de Constantine. La remonte de Blida ne pouvait prendre à ce moment-là que des chevaux de chasseurs d'Afrique et de spahis (1 m. 50-1 m. 36) et Meskine avait plus de m. 60, mais par bonheur, le général BURNÈS, ancien directeur des études à Saumur avait demandé au capitaine commandant le dépôt de remonte de Sétif de lui trouver un cheval. En me rendant à mon poste je me détournai donc jusqu'à Sétif pour présenter mon cheval : il avait de bonnes allures, était docile au montoir, était assez bien mis aux trois allures et il passait bien; il fut donc au général et fut acheté 600 francs séance tenante.

Je n'ai plus revu GRIVARD, mais la mémoire de ce charmant camarade au cœur généreux, de cet excellent ami, ne m'a jamais quitté.

Il a eu l'honneur immense d'être remarqué dans la « phalange de héros si belle, si noble, si sublime », (Mgr JALABERT, évêque de Dakar), inscrite au *Souvenir africain* et qui constitue « ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus empoignant » (Albert DE MUN, de l'Académie française).

Il a succédé au capitaine DE PLANHOL, capitaine en 2^e à l'escadron BONCHAMF du 11^e cuirassiers où j'étais lieutenant en 1891, et qui partit pour le Soudan en emportant la haute estime et l'affection de nous tous.

Le nom de ces deux officiers intrépides est inscrit à la cathédrale mausolée de Dakar qui a été consacrée le 2 février 1936 par son Eminence le cardinal Verdier, légat officiel de sa sainteté le Pape Pie XI et qui, sur son fronton, porte en lettres vertes :

« A ses morts glorieux, la France reconnaissante ».

SULTAN

A Châteaudun-du-Rummel j'achetai à un colon pour 250 francs, un énorme cheval bai brun de 5 ans, aux jarrets

couverts de feu que j'emmenai un an plus tard d'abord à El Madhère, près de Batna, au Haras de Saint-Georges à l'administrateur BÉDOUET, puis à Berroungia à 45 km. de Boghari, puis à Duperré (Ain Defla). En 1901, je faisais avec lui un stage au 5^e chasseurs d'Afrique à Alger et j'avais prouvé au vétérinaire qu'on pouvait mettre au passage un cheval perdu des jarrets, quand je fus envoyé précipitamment à Margueritte où, le 26 avril, la révolte des Righa avait commencé en égorgeant sept colons. Le pays pacifié, je me trouvais trois mois après à Hamman-Righa, siège de la commune dont dépend Margueritte, lorsqu'un piqueur vint me proposer 500 francs pour Sultan que son maître avait vu passer sur le terrain de manoeuvres de Mustapha (Alger). Je ne manquai pas l'occasion et je laissai partir l'animal. Malgré ses jarrets perdus, il m'avait rendu de réels services et m'avait montré que les gros chevaux circulent en montant aussi bien que les petits.

BAKHTA

(Hamman-Righa 1903 — Souvenirs équestres page 18)

Jument grise âgée de 13 ans et qui avait été abrutiée par des charretiers espagnols et arabes. Entre autres défauts invétérés, elle avait celui de porter toujours ses hanches à gauche. Or, malgré un travail continu à l'extérieur, qui m'empêcha de m'occuper comme je l'aurais voulu de son dressage, elle devint en huit mois et par l'application des principes indiqués par le général FAVEROT, une jument mise d'aplomb et droite. Le capitaine COMMUNAL, dont les talents d'écuyer étaient universellement connus, la monta en haute école et dit en mettant pied à terre : « Ta jument est mise au bouton ! ».

MECHBOUB (Hamman-Righa 1904)

Grand cheval isabelle à crins noirs, acheté à Affreville à 2 ans 1/2, hongre, très mou. Je l'ai emmené à un deuxième séjour dans la commune mixte de Duperré, puis à Larba, puis à Mascara où il fut très apprécié au 6^e chasseurs d'Afrique où je fis un stage en octobre 1905.

Sa photographie prise au moment où je n'avais dressé que Bahhta en étudiant la méthode du général FAVEROT, montre combien je faisais d'efforts à ce moment là pour ne pas obtenir grand' chose. D'autre part elle présente un cheval qui paraît grimper à une échelle, alors qu'il devait être assis sur le jarret gauche.

L'avant-veille de mon départ pour la commune de l'Ouad Marsa (Constantine) où je fus nommé en 1906, j'emmenai Mechboub une après-midi à Mostaganem à 85 kilomètres de Mascara par une forte descente de 14 kilomètres sur Perregaux, et je le vendis à la remonte afin de n'avoir pas à payer les frais énormes de son transport à l'Ouad-Marsa.

Pendant la colonne de la Moulouya (Maroc) en 1907-1908, il fut la monture d'un adjudant d'artillerie et il acquit la réputation d'être le cheval le meilleur, le mieux dressé et le plus agréable de la batterie.

MESSAOUD

Bai marron, 4 ans, 1 m. 60, acheté à un commerçant juif de Bougie, qui l'avait rendu complètement rétif, puis l'avait confié à des indigènes pour le « dompter » disait-il, ce qui l'avait achevé. Outre qu'il pointait, il avait comme défense le reculer qu'il exécutait avec une rapidité incroyable en tournant sur lui-même ; il ruait à la botte et se collait contre les murs et les arbres. Je n'ai pas eu un instant l'idée de l'appuyer sur le mors, et je crois avoir agi sagement, car je suis certain que le général DE SERROUX qui l'a possédé n'a jamais eu à combattre chez le cheval la moindre velléité de rétiver. Son piaffer n'était pas magnifique, mais il n'allait pas mal au pas espagnol ; ses changements de pied au galop étaient très aisés, et il passait d'une façon remarquable du galop au reculer et inversement, sans que son cavalier parût se servir de ses aides.

En arrivant au Maroc en 1913, j'appris par les officiers d'un régiment de chasseurs d'Afrique que le lieutenant X... avait, lui aussi, un cheval nommé « Schiller » qui passait, piaffait et marchait au pas espagnol. « Mais me dirent-ils, il ne l'a pas du tout dressé d'après ton système ».

En voyant « Schiller », j'ai eu la surprise de reconnaître en lui le cheval Messaoud que j'avais vendu à la remonte à Souk-et-tenin, commune mixte de l'Ouad Marsa. Je n'ai jamais soufflé mot de cela à personne.

MIMOUN (caïd)

Noir, 1 m. 57, appartenait à un caïd de la medjana, Chiban Mohamed qui devint Bachagha et qui, faute d'oser le monter, le laissait au repos complet, ou le confiait à ses domestiques. Trotinant toujours, se traversant, secouant la tête en tous sens, il était si ridiculement détraqué et me déplut tellement

quand je l'essayai, que sans la crainte des qu'en-dira-t-on, je ne l'aurais plus monté. Trois mois après, en rentrant chez son maître, il était parfaitement calme et ne songeait plus à ambler, ni à traquenarder. Pendant trois ans il a conservé ses allures régulières, et, à aucun prix le caïd n'eut consenti à s'en défaire. Le passage de Minoun n'était pas très haut, mais il restait longtemps au soutien et sa cadence était fort belle ; quand les indigènes l'ont vu pour la première fois marcher au pas espagnol, ils l'ont cru ensorcelé. Or, rien de sorcier n'avait amené sa transformation, j'avais employé seulement les jambes sans la main et la main sans les jambes.

En 1908, je crois, le 3^e chasseurs d'Afrique traversa le nord de la commune mixte de La 1^{re} Medjana et le colonel ANDRIEUX, le commandant DU JONCHAY et les autres officiers du régiment ne furent pas peu surpris en voyant Mimoun exécuter ce qu'aucun cheval de caïd n'a jamais fait. En harnachement arabe de grand appareil, monté par le caïd en fin haïk de soie et burnous rouge frangé d'or ; il allait à un passage calme, bien soutenu entremêlé de foulées de pas espagnol très élevé et des plus énergiques.

En passant à Boni, à l'entrée de la commune mixte d'Akbou, je montrai au colonel la montagne sur laquelle se trouve le tombeau de Mohammed el Mocrani, seigneur de la Medjana commandeur de la Légion d'honneur qui, par protestation contre le décret Crémieux (qui, le 24 octobre 1870, naturalisa les Juifs et en fit des Français), organisa et dirigea la grande insurrection de Kabylie.

Le colonel fit escalader la colline par son régiment. Les officiers mirent pied à terre autour du tombeau et saluèrent pendant que les trompettes sonnaient les quatre appels. Puis, toujours au son des trompettes, on redescendit par le sentier en zigzag et cette cérémonie, d'un très bel effet, impressionna pour longtemps les indigènes.

SADOUN

En 1907, Barbe par Elkaïn et Zohra gris pommelée, i m. 50, 4 ans, remarquablement fort. Il ne pouvait marcher sans porter les hanches à droite ; il pointait pour rétiver et faisait des sauts de mouton très désagréables, mais le plus mauvais était qu'il rouait son encolure en baissant la tête et ne se livrait point. En suivant les enseignements du général FAVEROT, j'en ai fait un cheval droit et allant. Il a appartenu en 1908 au capitaine P... du 3^e chasseurs d'Afrique, qui, certainement, n'a jamais remarqué chez lui,

ni hésitation à marcher, ni tendance à rétiver ou à affaïsser son encolure en la relâchant. Il m'a fort embarrassé en apprenant à piaffer, car j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de mettre ses pieds de devant l'un sur l'autre en se cadencant.

En 1914, me trouvant dans une carrière de la résidence, à Rabat, j'ai vu passer devant moi Sâdoun monté par un officier accompagné du lieutenant GARINEAU. Le cheval était devenu énorme. J'ai demandé la permission de le monter. J'ai demandé aussi s'il passait toujours. L'officier m'a répondu : « C'est le meilleur cheval de Boudjad, mais, là-bas, nous ne nous occupons pas de haute école ». J'ai monté Sâdoun et à notre stupéfaction, il a immédiatement très bien piaté et passé. Je ne l'avais pas monté depuis sept ans !

HAMIA

Gris rouannée, I m. 62. Elle m'a été amenée en main par un indigène du Hodna, elle était très douce, mais, montée, c'était une bête effrayante : toujours de travers, ne pensant qu'à échapper à la main, elle arrachait les bras en secouant et tournant la tête dans tous les sens, se précipitait en avant par d'énormes lançades, et refusait énergiquement de tourner, surtout à droite. A l'écurie, elle restait souvent immobile, les yeux sans expression, la tête dans la mangeoire et gardant entre ses dents, de la paille qu'elle ne mâchait point. Elle ne bougeait pas quand on la montait, mais dès qu'on la mettait en marche elle semblait perdre la tête. Bien que par prudence, j'aie avec elle, dérogé à mon habitude de ne monter qu'en filet ; quand elle réussissait à me gagner à la main, elle m'emballait à fond, et, sans l'amour-propre, je n'aurais certainement pas continué à la monter dans le pays accidenté de la Medjana. Je n'ai pas une fois éprouvé l'envie de la pousser sur le mors, et j'ai au contraire appliqué de mon mieux les moyens indiqués par le général FAVEROT DE KERBRECH ; j'avoue que m'y étant mal pris, j'ai failli me faire tuer en appliquant « l'effet d'ensemble sur l'éperon ».

Le général FAVEROT dit qu'avant de demander le rassembler il faut que la connaissance de l'éperon soit parfaite avec l'élévation maxima de l'encolure, la légèreté et le ramener complet. Si j'avais exigé tout cela d'Hamia je n'aurais jamais pu songer au piaffer, ni même au passage. Quand, en effet, je voulais la ralentir, elle partait brusquement en avant et force m'a été de la laisser passer, et, quand j'ai réussi à l'avoir presque sur place j'ai obtenu l'allure

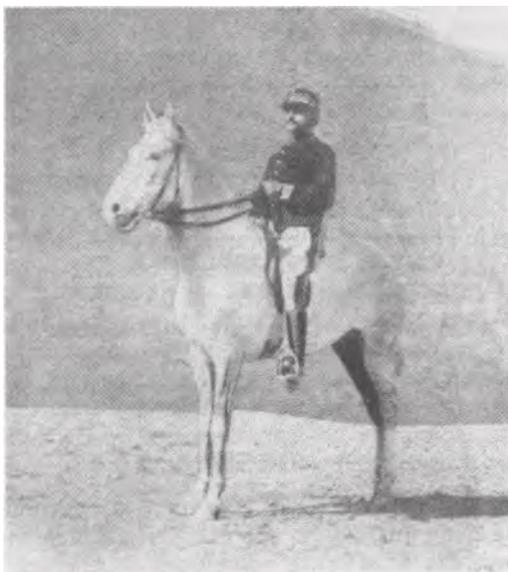


Fig 17. — SADOON (1907)
Barbe, 4 ans, 1 in. au. La Sledjana.



Fig. 38. — SADOON
Etude du piaffer : main pour demander la légèreté.
Puis *ainur* ,

que montre la figure n° 7 dans laquelle les genoux se fermaient au lieu de s'ouvrir. Je n'ai pu avoir un peu d'élévation et d'ouverture des genoux qu'après lui avoir appris l'extension des membres antérieurs et le pas espagnol.

VIEUX JEU II

Pur sang anglais, noir, 1 ni. 62, né en 1902 par Olmutz et Verderelle, gagnant de 12.450 francs de courses en Algérie (1905, 1906, 1907). Rétif, méchant et dangereux. (monorchide) en 1910, il devint une excellente monture d'extérieur. Pendant un stage au t^{er} chasseurs d'Afrique, je l'avais monté à l'école d'escadron; il s'était policé et le capitaine MASCAREL, me l'échangea pour Robersart. Il est mort à Fez en 1913. (Souvenirs équestres, page 34.)

ASSAD (Le plus heureux)

Cheval du Djebel Amour, venant d'un marabout de Gêriville. Magnifique modèle du Sud-Oranais, puissant comme un percheron, il appartenait à un caïd. Il avait pris l'habitude de se cabrer pour effrayer son cavalier. Me trouvant au quartier des chasseurs d'Afrique avec le capitaine BomiEux commandant l'escadron du 5^s chasseurs d'Afrique détaché à Orléansville, un officier dit dédaigneusement devant nous en parlant d'un cheval qu'on trouvait rétif

C'est un barbichon », il n'y a qu'à bourrer dedans

Croyez-vous, fis-je, que tous les barbes permettent qu'on bourre dedans? Demain je vous en amènerai un à cette heure-ci à peu près : vous le monterez s'il vous plaît et s'il ne va pas où vous voudrez, je crois que vous n'aurez pas longtemps envie de bourrer dedans. »

Le lendemain je présentai Assad aux officiers du 5^e aux trois allures dans la cour du quartier; ils en furent émerveillés et deux d'entre eux vinrent avec moi sur la route d'Alger. Il avait neigé et la chaussée était glissante ; j'étais au milieu et ces messieurs à droite et à gauche sur les bas-côtés. Je pris le trot, puis un grand trot digne de Vincennes, et les officiers furent stupéfaits, car leurs chevaux de pur sang étaient à plein galop, tandis que mon barbe trottait superbement et sans faire une glissade.

Je ne sais ce qu'il en est maintenant des chevaux d'Algérie, mais à ce moment-là, en 1910, il y avait encore de beaux et excellents barbes, chez certains chefs indigènes; seulement, on ne les présentait pas à l'armée. Elle ne les connaissait pas.

C'étaient des chevaux très intelligents à cause de leur élevage en famille très vigoureux et d'autant plus faciles à dresser ou à rendre rétifs qu'ils comprenaient mieux les impressions qu'ils faisaient ressentir à ceux qui les montaient.

ROBERSART II

Anglo-barbe né en 1905 à Bourkika, département d'Alger, par Robersart p. s. an. et Baronne barbe, non tracée, i m. 63, bai cerise. (Extérieur et haute école, page 77.)

IRIS

Demi-sang anglo-arabe né en 1910 par Loto, anglo-arabe et Bécasse, demi-sang par Jarnac, i m. 50, hongre, bai cerise.

Je l'avais acheté à un colon qui le trouvait trop nerveux, et l'avait placé chez un marchand indigène. (Extérieur et haute école, page 83.) Le vétérinaire du comité de remonte qui l'examina en fit le signalement suivant sur une note écrite de sa main et que je copie : « Cheval mal conformé comme « porteur; plus apte à la voiture, légère fenêtre A. D. s'explique par un pied A. D. plus petit et qui doit *suffire* à « faire refuser le cheval. Impropre au service de l'armée. Prix « commercial 300 francs. »

NETHOU II

Anglo-arabe par Vélasquez et Neyères, né en 1910 à Gayan (Hautes-Pyrénées), gris pommelé, I m. 58, gagnant de 2.000 francs dans les courses du Sud-Ouest. Envoyé comme étalon aux haras marocains, il arriva à Casablanca le 19 janvier 1916.

Le général HENRYS alors commandant en chef au Maroc, le prit à son rang et m'en confia le dressage. (Extérieur et haute école, page 88.)

En envoyant les étalons de pur sang anglais au Maroc, le général DE LA GARENNE avait particulièrement signalé « Le splendide Nethou ».

MIMOUN

Hongre, 4 ans, I m. 52 en 1919. Alezan brûlé. Liste mélangée trois balzanes dont une antérieure gauche.

Ce cheval qui avait un assez bon dessus, quoique trop long une belle poitrine et une encolure très courte, avait aussi, les jarrets jardés et très empâtés quand je l'ai acheté à

Settat. Son arrière-main était mince, ses fesses étaient étroites et, au lieu d'être fait comme un coin, conformation préconisée par les Anglais, il était large du poitrail et son corps allait en s'amincissant jusqu'à l'arrière-main qui était comme une lame.

Je l'ai fait castrer, parce que son encolure menaçait de devenir énorme. D'ailleurs l'épaisseur extraordinaire de la partie supérieure de l'encolure, et c'est surtout à cheval qu'on s'en aperçoit, est une des caractéristiques du cheval marocain.

Dans mes vingt-huit ans de vie en pays arabe, je n'ai pas rencontré de cheval aussi peureux que Mimoun. Lorsqu'il m'a été amené il a fallu lui couvrir la tête avec un burnous pour lui faire passer, en main, et avec grand renfort de matraques, une petite dépression de terrain formant caniveau. Il avait peur du palmier nain, des plantes et même des chevaux, mulets ou ânes qu'il rencontrait dans les champs. En un mot il avait peur de tout sauf des chameaux.

Voici comment je l'ai défini en écrivant à M. MONOD au commencement de son dressage :

« Cheval d'une mollesse incroyable et avec cela très impressionnable par le moindre bruit ou par la vue d'un objet dont aucun animal ne s'effraierait. Un cheval ou un âne qui pâture loin de lui, tout le terrifie et il est probable que je ne parviendrai pas à le rendre franc. A l'extérieur il est désagréable à cause des tête-à-queue et des bonds qu'il fait quand il est effrayé par la vue d'un objet ou par le bruit, et, cependant, je n'ai jamais eu un animal manquant d'entrain (impulsion) autant que lui. Ainsi quand je mets pied à terre, il baisse la tête à hauteur des genoux, ferme les yeux et il m'est quasi impossible de le faire bouger; il faudrait un fouet de charretier. J'habitue tous mes chevaux à se porter en avant sur la cravache touchant le poitrail, mais j'y ai renoncé avec Mimoun tant il était insensible.

Quand il n'est pas monté, si un grand coup de bâton est assez fort, il lui fait faire un bond en avant, mais il s'arrête net en retombant à terre sans aucune élasticité. Il résiste même à la force d'inertie de sa masse; on dirait un limonier s'acculant dans l'avaloir pour retenir une charrette.

Monté, il agit de même à l'épéron, et lorsqu'il est en mouvement l'action meurt dès que la poussée des jambes cesse ; c'est déconcertant.

J'ai cru d'abord à une nonchalance malade ; je suis maintenant tiré d'inquiétude à ce sujet, mais je n'en suis pas moins découragé. Je le suis surtout parce que je n'arrive

absolument pas à mettre cet animal-là au trot, allure à laquelle il semble véritablement inapte.

Selon moi le problème consiste à muscler et à élargir la croupe de Mimoun sans fatiguer ses jarrets, à lui donner du trot, à lever sa nuque et à ramener sa tête sans abaisser son encolure trop courte. C'est Nethou II moins la chose la plus importante, le sang. Il n'a pas de muscles aux épaules et la selle se porte constamment sur l'encolure.

Je crains beaucoup pour les jarrets de ce cheval, car le terrain de Settat est très dangereux pour les articulations des chevaux. Il est ondulé et ne comporte aucune plaine; il est couvert de cailloux et ses routes, sans bas-côtés, sont parsemées « de têtes de chat ». Enfin, ce qui est terrible, c'est que la terre, dès qu'elle est humectée par l'eau de pluie ou par la rosée toujours abondante quand il fait beau temps, botte, s'agglomère, sous les pieds des chevaux et leur cause presque à chaque pas de fatigantes entorses des boulets postérieurs et des jarrets.

Le calme de mes chevaux, Robersart II, Iris, Mabrouk, pourtant si nerveux, a étonné tous ceux qui les ont vu travailler. Je l'ai obtenu par l'effet d'ensemble sur l'éperon.

Si par le « rassembler » et les « petites attaques » j'arrive à donner à Mimoun un peu du brillant et du cachet de mes anciens chevaux, j'aurai montré encore l'excellence de la méthode du général FAVEROT DE KERBRECH, dans laquelle il est écrit : « L'effet d'ensemble calme, éteint et règle. Le rassembler anime, réveille, surexcite l'activité, donne la vie et le brillant. »

En tous cas, je suis perplexe, car les chevaux qui me vont le mieux sont les animaux nerveux, particulièrement les juments, exemples mes excellentes juments Bakhta et Hamia dont vous avez entendu parler en Algérie. C'est à cause de ce cheval que je me suis abstenu de citer vos appréciations sur mes autres élèves. Rien de ce qui concerne les sciences hippiques ne vous est étranger, néanmoins les écuyers imbus de théorie ne vous ont probablement pas souvent présenté de chevaux mal conformés pour la selle et faibles de moyens, auxquels ils avaient donné des allures naturelles que ces chevaux ne possédaient pas primitivement. Encore bien moins ont-ils pu vous montrer au travail de haute école, de jeunes animaux manquant de sang et dont les jarrets tarés ne permettaient pas de prévoir qu'il était possible de les employer à l'exécution de ce que l'on est convenu d'appeler des « difficultés équestres ».

Quoi qu'il en ait été, comme marocain, Mimoun était

en 1922 un grand cheval (1 m. 59) à actions énergiques dans son travail de haute école, et dont la conformation n'était plus du tout celle qu'il présentait avant son dressage. Les muscles très prononcés de ses épaules, maintenaient la selle en place et les jarrets étaient nets de toute apparence de synovie.

J'ai conservé l'appréciation que M. MO-NOD m'a donnée sur la méthode ayant guidé son dressage lorsque je le lui ai présenté devant un comité de distribution de primes à l'élevage. Je la copie ici avec la lettre que je lui avais remise avant la présentation.

Settat, le 6 mai 1920.

« Le cheval c'est comme un violon, il faut avant tout savoir l'accorder, puis une fois accordé, savoir en jouer juste. »

(Rousselet).

« Mon Colonel,

« L'honneur que vous me faites en venant voir travailler mon cheval Mimoun me remplit de joie, parce que l'avis de votre autorité souveraine en matière hippique, sanctionnera d'une façon définitive et favorable, je l'espère, les idées que j'ai émises sur le dressage du cheval de selle, en haute école comme au travail à l'extérieur

La question est bien simple.

On prétend, généralement, que pour la réussite du travail de haute école, une des conditions essentielles est de savoir choisir son sujet, ce qui demande une certaine connaissance du cheval. « Ce sujet doit être, autant que possible, ogival, longiligne, c'est-à-dire, à étendue de contraction, avec l'articulation plutôt haute, un dessus bien musclé, mais le dos courbe » (1).

Certains écuyers veulent, au contraire, que le cheval destiné à la haute école, soit haut du devant et bâti en coq. Mais tous exigent que le modèle qu'ils préconisent « ait de l'impulsion, qu'il soit bien suspendu et qu'il s'équilibre déjà bien de lui-même, par ses propres moyens ».

Je ne suis pas si exigeant; selon moi, le cavalier n'a pas à rechercher pour le cheval une conformation spéciale, il doit seulement s'appliquer à se faire comprendre avec calme et ne pas demander par la force un travail de précision à un cheval énervé. Il faut que l'animal reste frais pour les leçons difficiles;

(1) M. Eloi Josselme, France hippique du 31 Janvier 1913.

quelles soient pour lui un jeu entremêlé de repos et de récompenses.

Le pur sang est infiniment supérieur à tous les autres chevaux et la meilleure conformation est celle du cheval qui a de grands moyens pour l'extérieur : l'encolure longue, le dos et le rein courts, la croupe haute et les articulations basses. Néanmoins, je crois qu'un animal dépourvu des qualités nécessaires à un bon cheval d'extérieur peut faire un cheval d'école honorable. J'ajoute que, par la haute école, on arrive à donner à cet animal des allures naturelles, qu'aucun autre travail ne saurait engendrer sans inconvénients, sans fatigue, et c'est avec juste raison que M. Eloi JOSSELME, que je viens de citer, a écrit dans la France hippique du 31 janvier 1913 : « La haute école ne peut nuire aux services multiples qu'un cheval est appelé à rendre, au contraire qui peut le plus peut le moins. Elle l'ennoblit, l'équilibre et le perfectionne dans toutes ses aptitudes, car, par cette judicieuse gymnastique de tout l'appareil locomoteur et l'assouplissement de toutes ses régions, on obtient l'accroissement de la force musculaire et, consécutivement, une adresse « surprenante dans l'équitation courante ».

Mimoun, gros marocain manquant de sang, opposait et oppose encore la force d'inertie à tout ce qui tend à mouvoir sa masse.

Il contraste donc absolument, comme tempérament, comme énergie, comme force et aussi comme densité musculaire et osseuse, avec les chevaux que vous m'avez vu monter, et il m'a ancré pour jamais dans la conviction que tous les chevaux sont susceptibles de devenir, à la selle, souples et brillants autant qu'ils le sont en liberté lorsqu'ils n'ont pas été ruinés à notre service.

Robersart II avait énormément d'encolure et un très beau garrot, mais sa croupe basse n'était pas en rapport avec son avant-main.

Iris avait la croupe plus haute que le garrot, le rein très long et mal attaché, l'encolure et l'épaule courte et la tête forte.

Mabrouk était régulièrement conformé. Ces trois sujets étaient nerveux à l'extrême.

Mimoun a la tête mal attachée, l'encolure courte et de mauvais jarrets. Comme je viens de le dire, il manque de sang, de nervosité et de tout ce qui fait le bon cheval de selle, ce qui ne l'empêche pas d'être un serviteur robuste, ayant bon estomac, de bons pieds et un tempérament rustique.

J'ai employé les mêmes principes pour dresser ces quatre

chevaux et je vous demande, mon Colonel, votre opinion sincère sur les résultats du dressage et sur la méthode qui les a obtenus, méthode que tout le monde peut appliquer.

Mimoun est maintenant transformé, sa croupe s'est élargie (piaffer) ses épaules se dégagent (extension des membres antérieurs) le travail a amélioré ses jarrets et il trotte régulièrement. J'ai en outre cherché à lui enseigner des mouvements établissant aux yeux des connaisseurs que, malgré son manque de cœur (action) et sa conformation défectueuse pour la selle, il a acquis de bonnes allures d'extérieur et qu'il livre toutes ses forces à son cavalier, de manière que celui-ci en dispose comme il l'entend pour le faire marcher comme l'animal en liberté, soit avec l'encolure droite et horizontale ou plus élevée, aux allures ordinaires, soit avec l'encolure haute et la tête au ramener dans les allures de manège. Il me semble que j'ai réussi, par le rassembler, à faire ressortir son encolure.

Son travail particulier se compose :

a) D'allures et de mouvements naturels (passage, changements de pied au galop);

b) D'exercices contraires aux lois de la nature (piaffer, pas espagnol et extension des membres antérieurs, appuyers, pirouettes renversées et changements de pied du tac au tac au galop, trot en arrière) ;

c) De beaucoup d'exercices contraires aux lois de la mécanique (appuyers au galop à faux, pirouettes renversées au galop à faux, changements de pied au galop en appuyant sans changer de direction, etc.). En voici à peu près le détail :

1° PAS. - Il cadence le pas et il le ralentit en en allongeant l'étendue ; il le précipite en raccourcissant son étendue et il passe de l'une de ces allures à l'autre à la volonté du cavalier. Je n'ai pas entendu dire que quelqu'un ait jamais songé à cela; toujours est-il que, d'après moi, cette marche de fantaisie est peut-être, en dépit de sa simplicité apparente, celle qui prouve le plus la véritable possession du cheval par le cavalier.

2° PIAFFER. - Appuyer vers la gauche, puis vers la droite et inversement en restant toujours perpendiculaire à un côté.

3° PASSAGE. - Pirouettes et pirouettes renversées. Passage de deux pistes — contre-changements de main en tenant les hanches.

4° TROT EN RECOLANT.

5° PAS ESPAGNOL. — Une seule jambe s'étendant. Les deux jambes s'étendant alternativement. Nombre déterminé de foulées de pas espagnol une seule jambe ou les deux jambes s'étendant. Mélange, à volonté, de ces différentes allures et de pas ordinaire. Extension des membres antérieurs avec lancement d'un vigoureux coup de sabot en avant (gymnastique de l'épaule).

6° TRAVAIL AU GALOP :

- a) Galop de deux pistes;
- b) Voltes, demi-voltes et contre-changements de main répétés de deux pistes;
- c) Mêmes mouvements au galop à faux;
- d) Contre-changements de main de deux pistes en changeant de pied, de façon à appuyer toujours à faux;
- e) Contre-changements de main de deux pistes sans changer de pied;
- f) Mêmes mouvements en restant toujours perpendiculaire à un côté et sans avancer;
- g) Etant au galop, Mimoun arrête, met un membre antérieur au soutien, pirouette sur le pied maintenu au sol, étend le membre au soutien à l'indication du cavalier et dès que ce membre touche à terre, il repart au galop sur l'autre pied. Même mouvement au sens inverse.
L'obtention alternative du soutien d'une jambe ou de son extension au gré du cavalier, indique la maîtrise complète par celui-ci de la volonté du cheval.
- h) Sur la ligne droite : Appuyer les hanches en dedans, puis en dehors sans changer de pied.
- i) Appuyer en changeant de pied sans changer de direction.
- j) Sur le cercle : Appuyer les hanches en dedans sur le pied du dedans. Prendre la direction inverse sans changer de pied, afin d'appuyer la croupe en dedans en galopant sur le pied du dehors. Appuyer les hanches en dehors sur le pied du dehors, puis appuyer les hanches en dehors sur le pied du dedans.
Ces différents appuyers se font dans un ordre quelconque.
- k) Pirouettes ordinaires.
1) Pirouettes ordinaires à faux (les hanches allant du côté opposé à celui du pied sur lequel le cheval galope).

m) Pirouettes renversées.

n) Pirouettes renversées à faux (les hanches allant du côté opposé à celui sur lequel le cheval galope).

7° Transition, moelleuse et sans à-coups, du piaffer au passage le plus étendu, puis au trot en arrière. Retour au piaffer, camper.

8° Commencement de trot à extension soutenue.

g° TROT RÉGULIER ET ÉTENDU. — C'est l'allure que je suis le plus heureux d'avoir obtenue parce qu'elle est une allure naturelle à laquelle Mimoun paraissait inapte.

Ces divers exercices s'exécutent toujours dans un ordre différent du précédent.

E. BEUDANT.

Casablanca, DD mai 1920. «

Mon cher Beudant,

Mon opinion sincère, 1° sur les résultats du dressage de Mimoun; 2° sur la méthode qui les a obtenus, la voici :

« D'un cheval commun, mou, bréviligne, pauvre de muscles, à jarrets compromis, vous avez su faire et nous présenter, monté, un cheval souple et brillant, répondant avec légèreté à vos demandes, faisant preuve, notamment dans le pas espagnol, l'extension des membres antérieurs, le passage, d'une vigueur et d'une énergie qui m'ont surpris. Tout le travail en haute école; les appuyers, les pirouettes, les changements de pied du tac au tac, le travail à faux, ont été exécutés sans efforts apparents sur des indications du cavalier à peine perçues.

La gymnastique du travail a développé considérablement chez Mimoun, les muscles des épaules et des cuisses; elle a allégé le port de la tête et a permis le ramener aussi léger et aussi facile qu'avec l'attache fine d'une tête de pur sang.

Les jarrets osseux et empâtés avant le dressage se sont desséchés et ont conservé tout leur jeu qui est même devenu plus libre.

La méthode qui obtient de pareils résultats, qui améliore la conformation du cheval, qui l'amène à la fin du dressage plus net de membres qu'au départ, qui laisse l'impression que le travail se fait sans efforts, en liberté, en légèreté, ne peut-être que la méthode de choix, la méthode unique. (M. MONOD

avait bien connu Mimoun au commencement de son dressage, car c'est lui qui l'avait hébergé à Casablanca et l'avait fait castrer.)

Vous avez su accorder votre violon, en jouer juste et même brillamment. C'est là seulement le fait d'un artiste et avec des instruments comme Mimoun, seuls des virtuoses de l'équitation pourront prétendre à un dressage aussi parfait. »

Th. IVloNoD,

*Vétérinaire principal,
Directeur du service des Troupes,
Chef du service de l'élevage au Maroc.*

(« Extérieur et Haute École » page 90).

VALLERINE

Née le 10 avril 1921 à Guiche (Basses-Pyrénées) par Narval, demi-sang anglo-arabe, et Pendeloque, demi-sang anglo-arabe, i m. 57 alezan doré, raie de mulet, en tête par une fine liste mélangée commençant en pointe, incurvée à droite, terminée en pointe à mi-chanfrein, ladre entre les naseaux et dans le naseau droit; principe de balzane antérieure gauche (Voir « Souvenirs équestres », page 36.)

Au commencement de janvier 1937, j'avais envoyé des photos de Vallerine en action aux officiers hollandais pour lesquels elle avait été dressée et, le 7 janvier suivant, ils m'ont écrit : « Nous avons pu comparer les photographies avec ce que nous avons vu à Dax. C'est avec le plus grand « intérêt que nous les avons étudiées. Permettez-nous de « vous en féliciter parce qu'elles sont et resteront pour nous « les preuves de vos idées, de vos principes sur l'équitation « et de votre équitation si fine, si admirable qui ne veut pas « que le cheval soit sur la main au commencement de son « dressage et qu'il ne rentre que peu à peu dans la main.

« Ce qui nous frappait à Dax, tout particulièrement c'était « le calme de la jument, ce qu'on voit rarement quand un « cheval a été monté assez longtemps, en vue d'un travail « d'école.

« La bonne humeur, le calme et l'obéissance, voilà trois « choses précieuses qui sont réunies en Vallerine... Vous « comprenez que nous avons beaucoup discuté et pensé sur « ces principes selon lesquels vous montez à cheval.

« Ces principes sortent pour ainsi dire de votre idée origi« nale : *le cheval en liberté.*

« Nous voulions connaître et voir un écuyer qui mettrait « en pratique les derniers enseignements de Bancher ; c'est

« votre personne qui nous a permis d'atteindre ce but, car

« vous nous avez montré, à *cheval*, ce que vous avez atteint « et cela en gardant votre cheval aussi net qu'un poulain à « tout égard. Nous vous en sommes très reconnaissants. »

Le 27 juin 1927, le capitaine BERNARD m'a écrit à propos de Vallerine : « Son trot est ample, régulier, souple ainsi que « son galop et cela me rend un grand service parce que je « ne me fatigue pour ainsi dire pas avec elle, tandis qu'avec « les autres chevaux durs et âgés, *j'étais mort de fatigue le soir* ».

Les autres chevaux étaient pourtant des chevaux de selle, de promenade et de manège, dressés par des écuyers professionnels... Oui, mais ils n'obéissaient pas au *poids des rênes* et au *frôlement du pantalon!*

Et ce même 27 juin 1927, M. PONTHEU m'écrivit : « Je « pense à vous chaque fois que je rencontre Vallerine dehors « montée par le capitaine BERNARD. Cette jument est vraiment « ravissante et votre camarade et ami a bien de la chance « d'avoir une aussi charmante monture. J'aurais beaucoup « désiré qu'il la présentât à la soirée de gala de « l'Etrier », « mais je n'ai pas pu l'y décider.

« Ah ! Monsieur BEUDANT si vous aviez été à Paris. »

DAOUDA

En juin 1931, je reçus la visite du lieutenant EMILIO DE ROTONDO, des hussards de Pavie à Madrid. En commençant, un congé de deux mois, il avait vu Mimoun et Vallerine à Paris; il avait lu « Extérieur et Haute Ecole », et il voulait s'initier à la méthode du général FAVEROT.

Il logeait à l'hôtel de Londres à Saint-Sébastien d'où, pendant quelque temps, il vint me voir chaque jour pour traduire en espagnol « Extérieur et Haute Ecole » et « Dressage du cheval de selle » dont il fit « La douma d'el caballo de sella ».

Puis il acheta pour 10.000 francs à un maréchal de Peyrehorade, une pouliche de deux ans qu'il envoya à Madrid et j'eus la surprise de recevoir, avec une lettre de remerciements, une superbe et élégante jument alezan brûlé qu'il me pria d'accepter à titre de souvenir reconnaissant.

C'était « Daouda » de pur sang arabe, âgée de 6 ans et de i m. 61 au moins, bien proportionnée, belle encolure, elle semblait être de pur sang anglais et n'avait physiquement plus rien du pur sang arabe des Bédouins du Nedj. Elle avait paraît-il été montée en amazone à Pau et près de Mont-de-Marsan ; il l'avait payée 6.000 francs.

Grâce à l'obligeance d'un voisin propriétaire de nombreux attelages de grosses mules, je pus loger Daouda dans un vaste box habité ordinairement par un de ces attelages.

Le lendemain, un samedi, EMILIO DE ROTONDO arriva vers huit heures et je lui montrai la mise en pratique du dressage à pied à la cravache, facile à comprendre du reste, bien que notre élève n'en eut aucune notion.

Il revint le lundi et il fut tellement stupéfait en voyant la jument appuyer, exécuter des demi-pirouettes ordinaires et reversées et obéir sans hésitation à la cravache qu'il me la prit des mains afin de s'en servir lui-même pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Mais ce fut bien autre chose encore et il faillit me dit-il, perdre la tête, en voyant Daouda se rassembler, et ébaucher le piaffer sous la cravache tenue au-dessus de la croupe et s'immobiliser à son contact.

Il partit sans vouloir reprendre la jument.

Comme bien l'on pense, je fis tous mes efforts pour la conserver, mais je ne pouvais pas élever les bras sans difficultés, ni faire un pas sans l'aide de mes cannes. Au prix de réelles souffrances, je parvenais à me faire mettre en selle, mais une fois là, je ne pouvais absolument pas bouger, et dans ces conditions, il eut été insensé de m'obstiner à continuer à essayer de la dresser. J'y renonçai donc la mort dans l'âme, car jamais je n'avais eu d'élève si belle, si intelligente, si aimable. Je l'expédiai à Tarbes où le président du comité de remonte la jugeant fort bien, l'acheta 6.000 francs.

J'envoyai immédiatement cette somme à EMILIO DE ROTONDO en lui expliquant que j'aurais pris avec joie la jument pour la lui rendre une fois dressée, tandis qu'il m'était impossible d'accepter une somme d'argent pour lui avoir fait traduire mes livres en espagnol et avoir eu le plaisir de lui montrer sommairement l'application des procédés de dressage à la cravache enseignés par la méthode du général FAVEROT.

Hélas ! bientôt commença l'épilogue navrant de l'histoire d'EMILIO DE ROTONDO des hussards de Pavie. Il fut d'abord interné à la villa Cisneros. Puis, comme civil, il vint me voir en 1934 et 1935, avec sa jeune et jolie femme, fille d'un riche propriétaire foncier d'Algésiras.

Il avait hérité de sa grand'mère morte à 104 ans; il avait un enfant et tout semblait lui sourire; seulement dans le « beau pays des Espagnes », c'était l'épouvante, la dévastation, l'enfer rouge et je n'ai plus entendu parler de lui ni de sa femme ROSINA Russo DE ROTONDO.

APPRÉCIATIONS

NAGEUR

Marocain, entier, alezan, 6 ans, assez grande taille, haut sur jambes, longue encolure de fer, épaules chevillées, hanches étroites. Elevait la tête au-dessus de l'horizontale; tête mal attachée et fortement chargée en ganache, contractait la mâchoire avec une force invincible, et n'était pas maniable sans martingale fixe.

Fut donné en dressage au capitaine BEUDANT, et quand il fut représenté, trente jours après, aux officiers soussignés, il galopait, calme et léger, exécutant des changements de pied sur le cercle et la ligne droite, travaillait de deux pistes au pas et au trot sans jamais perdre sa légèreté.

Ce qui parut surtout merveilleux fut un passage calme, régulier, brillant, sur la ligne droite et sur le huit de chiffres, sans que la légèreté soit altérée un instant.

Or, au début de la période de dressage, Nageur avait fait une route pénible de cinq jours, sur sol détrempe, à travers des marais, au milieu desquels aucun travail d'assouplissement n'était possible. Plus tard, de fortes pluies avaient empêché quatre fois la leçon quotidienne.

Le dressage se fit en vingt-et-un jours et exclusivement à l'extérieur, faute de manège ou de carrière.

Je me permets, en dehors des considérations physiques énoncées ci-dessus, d'adresser au capitaine BEUDANT l'expression de ma très vive admiration pour le résultat admirable obtenu en si peu de temps avec un cheval que je considérais comme presque impossible à « mettre ».

Je me considère de ce fait, un peu comme le meilleur juge à l'occasion, possédant ce cheval depuis deux ans.

Signé : BOURÉE.

J'approuve entièrement la juste appréciation de M. le lieutenant BOURÉE, la conformation de ce cheval indiquait l'impossibilité absolue de le dresser. Or, le capitaine BEUDANT, a réussi d'une façon admirable, en véritable écuyer.

Signé : Capitaine DUTERTRE.

Assistant à la présentation du cheval Nageur par le capitaine BEUDANT, je fus étonné des résultats obtenus. Je ne puis qu'ajouter mon témoignage à celui du lieutenant BOU-RÉE. Je connaissais Nageur de réputation et je savais par ouï dire les difficultés que son dressage présentait.

Le capitaine BEUDANT, en véritable maître, les a toutes surmontées et nous a montré un Nageur transformé et qui, de plus, est dressé en haute école, d'une allure coulante et non heurtée, prouvant par le fait même, le fini de son dressage. Une fois de plus je fus émerveillé.

Rabat, le 17 mars 1914.

Signé : Capitaine DEJEAN.

CUPERLY

Hongre, pur sang, par Lauzun et Catarina, 9 ans, 1 m. 65.

Ce cheval était quinqué, irascible et difficile à monter quand je confiai son dressage au capitaine BEUDANT, le 3 octobre 1913.

Une des difficultés principales de cet animal nerveux et irritable et dont la bouche était braquée, fut l'idée fixe de rentrer rapidement à l'écurie, dès que son cavalier essayait de lui demander autre chose qu'un travail exclusivement d'extérieur, auquel il se livrait d'ailleurs souvent beaucoup trop généreusement.

Au cours de son dressage, il avait été longtemps indisponible pour cause de blessure, cependant quand je le montai le 9 février 1914, au milieu de la cavalcade escortant le Sultan pour la fête du Mouloud, je trouvai en lui un animal léger et calme qui passait brillamment et sans se laisser irriter par la foule des chevaux caracolant à ses côtés.

Faute de toute carrière ou de manège, le dressage avait été fait uniquement à l'extérieur.

Je dois ajouter que peu après avoir acheté ce cheval au commandant MAUBOURGUET du T^{er} Chasseurs d'Afrique, j'appris que le commandant avait refusé de vendre ce cheval aux officiers de son régiment, le trouvant trop dangereux et craignant d'être une cause indirecte d'accident.

Le mérite du capitaine BEUDANT n'en est que plus grand.

Fait à Rabat, le 7 mars 1914.

Signé : P. DEJEAN,
Capitaine commandant au 3^e spahis.

ROBERSART II

Extérieur et haute école

Les écuyers du brillant cadre noir, les écuyers civils et tous les hommes de cheval, apprendront certainement avec plaisir quelques détails sur Robersart II. Il réalise en effet, en tout point, l'animal défini dans « le cheval d'amateur », que la « France hippique » a annoncé de la façon la plus élogieuse dans son bulletin du 30 juin 1913.

Fils de Robersart p. s. an. du dépôt de remonte de Blada, et d'une jument barbe, né à Bourkika le 5 avril 1905, bai cerise, taille 1 m. 63, ce cheval hongre, élégant en haute école est plein d'entrain et de perçant à l'extérieur.

Le 9 novembre dernier à Kénitra, après avoir remarquablement sauté des obstacles de concours hippique et circulé presque toute la journée à l'organisation d'une fête indigène hippique, il eut l'honneur d'exécuter une reprise de haute école devant le général LYAUTEY, Haut Commissaire de la République Française, et des plus grands personnages de la Résidence de France au Maroc. Puis, monté à 70 kilogr. il prit part à un cross country de 4.500 mètres, couru à un train de steeple, et rendu pénible par la traversée de plusieurs dunes de sable. Or, après avoir réparé une erreur de parcours commise par lui seul, il arriva au poteau avec une avance de 60 longueurs (exactement 172 mètres) sur ses 11 concurrents, comme lui, demi-sang algériens.

Ces jours-ci, présenté à sa Majesté de l'Empire Chérifien, il accomplit un travail *sans égal*. Sans perdre un instant sa légèreté, Robersart qui semblait absolument libre, alterna sans arrêt ni allure intermédiaire, piaffer, passage, passage de deux pistes, demi-tours sur les épaules, et sur les hanches au passage, trop et galop en reculant, changements de pied au galop et au temps, pas espagnol, trot espagnol et trot à extension soutenue. Les allures comme les changements d'airs, s'effectuaient sans qu'il soit possible d'apercevoir chez le cavalier un mouvement du corps, des mains ou des jambes, ou une contraction du visage indiquant un effort.

Je compris alors pourquoi les arabes attribuent à la magie le travail de Robersart II.

Kenitra, le 14 février 1914.

Signé : Capitaine DUTERTRE
du 1^{er} chasseurs d'Afrique.

ATTESTATION

Le capitaine BEUDANT nous a présenté dimanche, 14 mars courant, son cheval Robersart II, et lui a fait exécuter, sur des indications imperceptibles, les différents mouvements et les airs de haute école suivants :

Galop

Du galop au reculer et du reculer au galop,
Demi-voltes à faux et très serrées,

Sur chaque pied et la croupe au mur sans changer de pied,
Contre-changements de main sans changer de pied,

Changements de pied au galop, séparés par un nombre déterminé de foulées de galop,

Galop en arrière sur chaque pied,

Changements de pied au galop en arrière,

Du galop en arrière au passage,

Trot en arrière avec balancer des hanches,

Marchant de deux pistes, arrêt avec extension instantanée d'un membre antérieur,

^f Contre -

changements de main Demi-
pirouettes

Aux deux mains Demi - pirouettes renver-
sées

Appuyer sur le cercle

Au passage va-
riant de cadence,
d'élévation, d'é-
tendue.

Aux deux mains :

Demi-pirouettes renversées avec extension d'un membre antérieur,

Pas espagnol, un seul membre s'étendant,

Marche au pas espagnol, entremêlée de foulées de pas ordinaire,

Pas espagnol de deux pistes,

Demi-pirouettes avec extension alternative et rapide de l'un et l'autre membre antérieur, le membre se levant lançant un violent coup de sabot en avant,

Des changements de pied au galop et au temps, au passage et inversement,

Du passage au trot espagnol et inversement,

Du passage au trot à extension soutenue et inversement,

Piaffer avec balancer des hanches, continué en appuyant à droite et à gauche et perpendiculairement aux pistes.

La présentation de Robersart II, dans son travail de haute école, a été un véritable régal pour les assistants qui ont

admiré et applaudi, à plusieurs reprises, la souplesse, la légèreté, la précision, la justesse et la bonne humeur avec lesquelles Robersart II a exécuté son travail remarquable de haute école, particulièrement dans les demi-pirouettes avec extension alternative et rapide de chaque membre antérieur ainsi que dans les airs de passage, de trot espagnol, et de trot à extension soutenue.

Pour tout dire, en un mot, cheval et cavalier ont exécuté une reprise caractérisée par une combinaison d'allures naturelles et artificielles compliquées, justes et légères, donnant à l'oeil l'impression d'un travail fait avec une bonne grâce parfaite.

Rabat, le 15 mars 1915.

Signé :

Lt GARINEAU,

Lt KOZLOWSKI,

DE BEAUCOUDRAY.

Colonel PIQUEMAL.

Lt SAVIGNONI,

Inspecteur des Eaux et Forêts.

C'est une des plus belles séances de haute école à laquelle j'ai assisté dans ma vie. Cheval d'une souplesse extraordinaire, d'un vibrant et en même temps d'un calme parfaits. Dans les mouvements, l'arrière-main, très engagée, a eu un brillant répondant bien à celui de l'avant-main, ce qui prouve le parfait équilibre de Robersart.

Quant au capitaine BEUDANT qui a exécuté toute la reprise sans étriers, sa position a été admirable. Bien placé, bien assis, les mains basses, les jambes tombant naturellement, pas un geste, pas un mouvement du cavalier ne trahissait sa volonté, communiquée au cheval d'une manière imperceptible pour les spectateurs.

Rabat, le 16 mars 1915.

Le capitaine RASTOIN,

Chef du service des remontes et haras marocains.

Signé : Lt MONNERET.

Signé : RASTOIN.

SOUVENIRS D'UN GRAND ÉCUYER

Pendant les six derniers mois de mon séjour à Rabat, j'eus la bonne fortune de travailler avec l'écuyer le plus complet que je connaisse. Les qualités de *dresseur*, de *professeur* et de *cavalier* d'extérieur du capitaine BEUDANT en font le plus grand écuyer de l'époque, malheureusement trop méconnu, parce que trop modeste.

Le capitaine BEUDANT dresse n'importe quel cheval, par les aides naturelles, dans un laps de temps relativement très

court. Je lui ai vu entreprendre le dressage et la mise en haute école, de chevaux bien différents les uns des autres, et par leur origine et par leurs défauts.

Un marocain très mou, chargé de ganaches, que son propriétaire ne pouvait arriver à rendre léger.

Un anglo barbe très près du sang, très chaud, immontable dans le rang.

Un demi-sang, ancien cheval de boucher, amené au Maroc, par un capitaine de territoriale qui ne l'avait jamais monté. Ce cheval qui avait la bouche absolument perdue, emmenait tous ceux qui le montaient. Je fus de ceux-là.

Non seulement ces chevaux devinrent légers à la main et aux jambes, coulants à travers tous les terrains, mais encore ils exécutaient un travail de manège avec airs de haute école, qu'auraient envié bien des chevaux de manège de l'Ecole de Cavalerie.

Le capitaine BEUDANT monte quatre ou cinq chevaux par jour et par tous les temps.

Son système de dressage basé sur le rassembler, consiste à détruire toutes les résistances du cheval par des assouplissements appropriés. Quand l'animal arrive ainsi au rassembler, il livre toutes ses forces, ne fait rien par routine, et il suffit alors de savoir s'en servir.

Le capitaine BEUDANT est le propriétaire du cheval Rober-sart II anglo-barbe, acheté en 1912 au capitaine 'MASCARET., du 1^{er} Chasseurs d'Afrique. Ce cheval très difficile au montoir, très chaud, luttant sans cesse contre la main et les jambes, insupportable et même dangereux à l'extérieur, est devenu non seulement un cheval remarquable de haute école, mais un excellent cheval d'extérieur passant très coulant les obstacles les plus variés.

Je ne crois pas qu'il ait existé un cheval dont le degré de perfection dans le dressage, ait été poussé aussi loin. Rober-sart II semble prendre ses ébats en toute liberté, et passer à sa guise, d'une allure à l'autre, alors que chacun de ses mouvements est seulement le résultat de la volonté expresse du cavalier.

Mais, ce qui est merveilleux, c'est le trot à extension soutenue. A cette allure, le cheval ne paraît plus toucher le sol, et l'un ou l'autre de ses membres antérieurs, se présente toujours dans sa plus grande extension. Pour produire une telle détente, les muscles des cuisses se contractent à l'extrême et les jarrets déploient une activité qui surprend. J'ai vu Rober-sart II exécuter toute une reprise de haute école qu'aucun autre cheval de Saumur ou d'ailleurs n'a exécuté

jusqu'à ce jour, et sauter ensuite dans un galop coulant, tous les obstacles du terrain de l'Aguedal, et il y en avait de sérieux !

Mon Capitaine,

Avant de quitter définitivement le Maroc pour aller au front, je tiens à vous remercier de tout ce que vous m'avez appris, et de tout ce que vous m'avez montré de beau en équitation savante. Votre cheval Rober-sart II, en particulier, m'a émerveillé ; je souhaite ardemment le voir un jour à Paris, à l'Etrier, ou à Saumur à l'Ecole de Cavalerie, étonner par son travail, les plus brillants écuyers.

J'ai détaché de mes notes de route, les quelques lignes qui précèdent et qui vous concernent.

Peut-être les trouverez-vous incomplètes et surannées, surtout en ce qui concerne le travail de Rober-sart, qui chaque jour apprend davantage et plus beau.

Veillez agréer, mon Capitaine, l'expression de mon profond respect et de mon entier dévouement.

Rabat, le 1^{er} août 1915. Signé :

Lt CARINEAU.

Au Capitaine BEUDANT, Chef du Service des Rensei-gnements de Rabat-Banlieue.

Rabat

Cher Capitaine et cher Maître,

C'est bien chaleureusement et en toute franchise que je vous félicite. Il ne m'a pas été souvent permis dans ma longue carrière d'homme de cheval d'assister à une reprise de Haute Ecole aussi parfaite que celle que vous avez fait exécuter, Vendredi il. mai, à votre algérien Rober-sart II.

Je n'aurais jamais pensé qu'il fut possible d'atteindre en Haute Ecole un si haut degré de perfection surtout avec un cheval monté en simple filet de course.

Rober-sart II a montré dans tous les mouvements une souplesse peu commune et un équilibre remarquable ; son cavalier, bien placé et bien assis, lui a fait exécuter toutes les figures de « Haute Ecole » que la science du cheval peut obtenir, avec un calme et une maîtrise de lui-même dignes de tous éloges.

Encore une fois, merci mon cher Capitaine, pour les agréables mais trop courts instants que vous avez si aimablement procurés au vieil écuyer.

Bien cordialement à vous,

Rabat, 15 mai 1915.

Signé : Baron DE VEAUX,

qu'il ne faut pas confondre avec le Baron de Vaux auteur de « Les Hommes de cheval ».

Comme sous-maître de manège de l'Ecole de Cavalerie de Saumur, celui-la avait fait la guerre de 1870-1871. Devenu écuyer civil, il avait été écuyer du Bey de Tunis et, en 1915, il était au haras de Témara à 12 kilomètres de Rabat.

Comme suite à ma lettre du 15 mai, je m'empresse de réparer une omission que vous voudrez bien excuser et qui est entièrement due à mon admiration pour le travail de « Haute Ecole » que vous avez fait exécuter à votre cheval Robersart.

C'est avec grâce et régularité que Vigilant a donné son passage.

En quelques jours vous avez mis au piaffer et au passage le cheval Laert, sans employer d'assouplissements et sans vous servir de moyens autres qu'un simple bridon de course. Laert, P.S.A. âgé et préparé pour militari, était pourtant braqué sur son mors et ignorant des exercices dits de manège.

Quant à Kenitri, Voltigeur et Hassant, je suis heureux de constater que vous avez réussi à, obtenir de ces trois chevaux, que vous montiez pour la première fois et en bridon un passage qui sans être élevé, n'en était pas moins caractérisé et d'une cadence parfaite.

Il ne m'a jamais été donné dans ma longue carrière d'écuyer, de constater un pareil résultat. Il est d'autant plus surprenant qu'il a été obtenu avec des sujets dont la conformation ne permettait pas d'en supposer la réussite.

Croyez-moi, mon cher Capitaine, bien affectueusement à vous.

Signé : Baron DE VEAUX.

Haras de Témara, le 4 juin 1915.

Rabat, le 28 mai 1915. Au

Capitaine Beudant à Rabat.

Mon cher Beudant,

Laissez-moi vous exprimer mon admiration reconnaissante pour la magistrale leçon de Haute Equitation que vous m'avez fait l'honneur de me donner.

Malgré votre grande réputation d'homme de cheval, je vous avoue que je ne vous aurais jamais cru capable de mettre en une séance mon cheval « Coran II » au passage.

Cela s'est pourtant fait devant moi, sans assouplissements préalables, après quelques minutes de pas et de trot. Merveilleux !

Encore une fois, merci, et cordialement à vous. Signé :

Capitaine CIAMBELLI

*de l'Etat-major des troupes
d'occupation au Maroc.*

Casablanca, le 15 Août 1915

Mon bien cher Ami,

Je t'adresse sous ce pli les documents que tu as bien voulu me communiquer ; j'y joins quelques photographies prises au cours de la savante séance à laquelle tu nous a fait assister.

Permetts-moi de t'apporter aussi le tribut de mon admiration.

Il y a 27 ans, alors qu'au 24^e dragons, j'avais l'honneur de t'avoir pour instructeur, nous tous, les sous-officiers, tes élèves *tous les sous-officiers du régiment*, avons été frappés de ton amour pour le cheval, de la finesse et de la justesse de tes aides ainsi que de ta solidité remarquable qui t'avait valu, parmi nous, le surnom « d'indécolable ».

Aujourd'hui, après une longue période de temps pendant laquelle je t'avais perdu de vue, je te retrouve passé maître en équitation, et, dût ta modestie en souffrir, j'ose dire le « maître des maîtres ! »

D'autres plus autorisés que moi, ont décrit en termes chaleureux et justes le fini de ton travail ; comparés aux leurs, mes éloges n'auraient donc qu'une infinie valeur.

Mais permets à ton ancien élève de te demander dans l'intérêt de tous ceux qui s'occupent encore du cheval, de

mettre de côté un peu de ta trop grande modestie, de te prodiguer pour qu'on puisse profiter un peu de la science et, en ce faisant, je te promets une réputation mondiale.

Reçois mon cher Ami, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

Signé : DESFEUX.
Capitaine, commandant la remonte mobile.

Mazagan, le 3 novembre 1915.

Mon cher Beudant,

Je vous adresse sous ce pli les documents que vous m'avez communiqués et je suis heureux d'ajouter mes biens sincères félicitations à celles de mes nombreux camarades qui ont eu la bonne fortune de vous voir travailler vos chevaux. La séance à laquelle vous m'avez fait assister l'autre jour à la Remonte a été pour moi un véritable régal.

Je vous avais déjà vu monter Robersart à Kénitra, à Rabat et aux courses de Mazagan où vous avez bien voulu le présenter aux Chefs indigènes ; — mais je n'avais jamais eu l'occasion de vous voir lui demander toute une reprise aussi complète. J'ai été émerveillé des résultats que vous avez obtenus avec ce cheval, qui autrefois avait la réputation d'être très chaud, de se défendre contre la main et les jambes et dont personne n'avait pu rien tirer avant vous. Actuellement le dressage de Robersart a atteint la perfection. Il exécute en *simple filet* avec une souplesse et un calme parfait, les airs de Haute Ecole les plus difficiles : passage, demi-tour sur les épaules et les hanches au passage, trot et galop en reculant, changements de pieds au galop et au temps, changements de pied au galop en arrière, etc... J'avoue n'avoir vu jamais travail plus parfait ni plus complet. J'ai été aussi vivement frappé des résultats que vous avez obtenus avec Mabrouck.

Je connaissais bien ce cheval pour l'avoir monté bien des fois à Rabat J'avais donc pu me rendre compte de son extrême nervosité, du décousu de ses allures. Vous me l'avez présenté *en filet et sans étriers*, absolument calme, cadencé et attentif. Son dressage est déjà très avancé et je ne doute pas que vous n'arriviez à en faire un second Robersart.

Encore toutes mes félicitations, mon cher Beudant, merci de m'avoir permis d'assister à cette belle reprise et croyez à mes sentiments les meilleurs.

Signé : CHARLES-ROUX.



Fig. 39. — HAMIA (1909)

(Ouarsenis.)



Fig. 40. — HAMIA (Orléanville 1910)

Trot à extension soutenue.

Meknès, le 4 novembre 1915

Mon cher Camarade,

J'ai attendu pour répondre à votre dernière lettre et vous remercier de la note sur Robersart que le général Henrys à qui je l'avais donnée me l'a rendue. Je tenais en effet à vous donner son appréciation.

Il me l'a exprimée hier dans des termes on ne peut plus flatteurs pour vous. Il se plaît à reconnaître qu'il n'a jamais rencontré dans sa carrière, d'écuyer qui ait atteint votre maîtrise. « J'ai vu travailler tous les grands écuyers de ma génération entre autres le général l'Hotte, m'a-t-il dit, aucun ne m'a laissé l'impression de perfection idéale de Beudant. » Et il a ajouté : « Je regrette de ne pouvoir le faire venir près de moi. »

Signé : Capitaine CIAMBELLI,
*de l'Etat-major des troupes d'
occupation du Maroc.*

Mazagan, le 7 mai 1916.

ROBERSART II et MABROUK

Ces deux chevaux sont présentés bridés avec une simple ganse dans la bouche. Ils semblent travailler à leur guise et sans mouvements apparents de la part du cavalier, à tel point, que l'oeil le plus vigilant ne peut discerner le jeu des aides qui sont employées.

Robersart II surmonte des difficultés qui n'ont jamais été envisagées. Ainsi, parmi les changements d'allure variés de toute façon et de nombreux airs de haute école, il exécute au galop :

1° Sur le cercle, appuyer des hanches en dedans étant sur le pied du dehors et les hanches en dehors étant sur le pied du dedans;

2° Des pirouettes complètes sur le pied du dedans.

3° Des pirouettes complètes sur le pied du dehors.

4° Des pirouettes renversées complètes sur le pied du dedans.

5° Des pirouettes renversées complètes sur le pied du dehors.

6° Des contre-changements de main répétés au galop en arrière.

7° Au trot espagnol : volte, demi-volte, appuyer, contre-changement de main.

8° Au trot en arrière : contre-changements de main avec balancer des hanches.

9° Au trot en arrière : reculer précipité avec balancer des hanches.

Mabrouk travaille au galop juste et à faux et il ne change de pied qu'à la volonté du cavalier :

1° En exécutant au passage une reprise comprenant la marche de deux pistes, il varie la cadence et l'étendue de l'allure à la volonté du cavalier.

2° Il parcourt la gamme du général l'Hotte. (La perfection a écrit cet écuyer, le premier de son époque, permet d'aller par gradations insensibles, du passage sur place, du piaffer, au passage le plus étendu, le plus énergique, puis de revenir au piaffer toujours en coulant et en parcourant toute la gamme ascendante et descendante, sans que jamais se produisent de modifications brusques dans la nature des mouvements).

3° Il marche au pas espagnol, en variant la rapidité et l'étendue de l'allure à la volonté du cavalier.

4° Il galope sur trois jambes, la jambe levée se maintenant complètement étendue.

En résumé ces deux chevaux, jadis intraitables, possèdent maintenant au plus haut degré, les qualités du cheval de selle. A l'extérieur ils sont dociles, francs, réguliers dans leurs allures et agréables à monter. En haute école, bien que maniés avec « *une simple ganse* » dans la bouche et « *sans nécessiter de mouvements perceptibles des aides* », ils sont aussi brillants que le comporte leur ensemble.

Je suis complètement émerveillé par le travail que vient de me présenter le capitaine BEUDANT. Je ne pouvais supposer que de pareils résultats puissent être obtenus, surtout avec nos chevaux de l'Afrique du Nord.

Le capitaine BEUDANT a poussé à l'extrême, la science de l'équitation et il rendrait un service signalé en préparant pour les cavaliers, une méthode où les jeunes officiers pourraient puiser des renseignements précieux.

Signé : Capitaine MONDAIN
du 3^e spahis.

Robersart II et Mabrouk que le capitaine BEUDANT vient de monter devant le capitaine MONDAIN et moi, possèdent bien en effet les qualités mentionnées ci-dessus pour le cheval de selle et il est impossible de décrire la finesse de ces deux chevaux. Il y a quelques jours le capitaine BEUDANT m'avait parlé de faire exécuter à Robersart II, le rangement des hanches dans la pirouette renversée au galop sur le pied du dehors, mais je doutais fort qu'il y réussisse, car le mouvement a toujours été considéré comme étant impossible. Aujourd'hui Robersart II l'a exécuté avec aisance. Il a aussi bien réussi le balancer des hanches dans le trot en arrière en appuyant.

Signé :
le maréchal-des-logis-chef CHÉDANEAU.

Rabat, le 22 juillet 1916.

Mon cher Beudant,

Je suis heureux de vous dire le plaisir que j'ai eu à voir travailler Robersart dont la souplesse, le calme et le brillant des mouvements font l'admiration de tous ceux qui ont l'avantage de vous voir travailler, et je puis attester qu'à Mazagan, le 10 ou 11 juillet courant, je vous ai vu exécuter les mouvements suivants :

1° Au galop ; cercle complet sur le pied du dehors en appuyant les hanches en dedans.

2° Cercle complet sur le pied du dedans en appuyant les hanches en dehors.

3° Pirouette complète sur le pied du dehors (pied gauche, la tête allant vers la droite).

4° Pirouette renversée complète sur le pied du dehors également (pied gauche, les hanches allant vers la droite).
Ces mouvements exécutés sur chaque pied.

5° Galop en arrière, plusieurs changements de pied suivis, sans transition de trot en arrière, terminé par du trot espagnol.

Cordialement vôtre
Signé : Commandant RASTOIN.

Mazagan, le 21 septembre 1917.

Iris. Hongre. Bai i m. 51, né le 8 juin 1910 à Cardeillac *Haute-Garonne* par Loto, pur sang anglo-arabe et Bécasse par Jarnac demi-sang.

Le Capitaine Beudant, avant d'aller à Paris, faire soigner sa lésion à la hanche non guérie, en revenant de l'hôpital de Casablanca où il a séjourné près de sept mois dont 92 jours immobile dans un appareil, nous a aujourd'hui présenté le cheval Iris. Le Capitaine Beudant trop souffrant pour chausser des bottes, a monté Iris en espadrilles et sans cravache.

Le travail exécuté a été le suivant :

Au galop *sur chaque pied* : 1° Travail juste et à faux sur la ligne droite et sur le cercle. Du galop au reculer et du reculer au galop. Travail de deux pistes. Pirouettes. Changements de pied à volonté.

2° Galop en arrière.

3° Appuyer au galop en reculant.

4° Galop sur trois jambes.

5° Piaffer.

6° Passage.

7° Trot en arrière.

Au passage : toute une reprise de deux pistes et comprenant des pirouettes et des pirouettes renversées, travail sur le cercle. Centre changements de main répétés.

8° Trot espagnol.

9° Trot à extension soutenue.

10° Pas espagnol. Pas espagnol, un seul membre s'étendant. Foulées en nombre déterminé de pas espagnol et de pas ordinaire avec extension des deux membres ou d'un seul.

Pendant cette séance de haute équitation mon cœur de cavalier s'est gonflé d'admiration pour le grand écuyer qu'est le Capitaine Beudant.

Péniblement il était monté sur son cheval, une fois en selle il m'a demandé la permission de faire quelques tours pour « s'échauffer les articulations un peu raides », puis il a pris sa position de grand écuyer et fit exécuter à Iris tout le travail relaté plus haut. Ce ne fut pas un travail de cirque, de routine croyez-le bien. Iris fait ce qu'on lui demande, quand on veut et juste ce qu'on veut, combinant avec la grâce

la plus parfaite les allures naturelles et artificielles. J'ai admiré avec quelle souplesse, quelle légèreté et quelle bonne humeur. Iris pourtant au repos depuis de longs mois, obéissait à son cavalier qu'il venait de retrouver et, pourtant, chez le Capitaine, on ne remarquait aucun geste, aucun mouvement trahissant la demande. Mains et jambes immobiles, le Capitaine provoqua mon admiration.

Quant à Iris il est tout simplement délicieux, vif plein de sang, il fut d'un calme parfait.

Le Capitaine Beudant me permettra de lui adresser tous mes éloges de cavalier pour lui et son cheval si parfaitement dressé et fini.

Signé : PETIT,

Lieutenant de spahis détaché aux haras.

Peu après avoir changé de maître, mes chevaux Rober-sart II et Iris se firent applaudir sur le turf à Casablanca, Rober-sart II en arrivant premier et Iris en se plaçant troisième dans une course d'obstacles, et le commandant DES-FEUX, alors capitaine commandant la remonte mobile, m'écrivit : « Tes chevaux étaient si parfaitement dressés que leur nouvel acquéreur, qui est loin d'être un cavalier fini, tant s'en faut, est arrivé avec les quelques indications que je lui a données, à faire exécuter à Rober-sart et à Iris quelques airs de haute école. Le succès était tel que l'étonnement du propriétaire tenait de l'ahurissement. »

Aux courses, Rober-sart est arrivé premier. La lutte entre lui et son principal adversaire, Vélocity, a été des plus belles. A chaque obstacle Rober-sart faisait un bond si puissant qu'il gagnait plusieurs longueurs, mais Vélocity rattrapait sa distance sur le plat. Iris est arrivé, troisième. »

La même année, Iris a remporté cinq victoires sur les cinq courses qu'il a courues en plat et il s'est placé second en steeple. Pendant deux ans, malgré les surcharges, il n'a pas cessé d'être vainqueur.

Quant à Rober-sart II, le beau succès qu'il a remporté à Casablanca, grâce à sa franchise à l'obstacle, fut pour lui le chant du cygne. Il était trop généreux pour les mains ignorantes qui avaient essayé de tirer vanité de ses qualités.

Après avoir été longtemps malmené, Rober-sart II fut vendu pour la somme de 7.000 francs au cirque Nava. Là tout le monde l'aimait à cause de sa bonne humeur et de sa gaminerie. On l'a pleuré comme un membre de la famille

quand il est mort à Guelma où il travaillait encore en haute école en 1930. Il avait alors 25 ans.

Avant qu'Iris n'ait été vendu, le colonel-vétérinaire M. MONOD, le capitaine DESFEUX commandant la remonte mobile à Casablanca et son lieutenant M. BARATHON ont constaté qu'Iris exécutait facilement :

1^o Des changements de pied du tac au tac au galop sur le cercle aussi bien que sur la ligne droite.

2^o Que, sur chaque pied, il galopait sur trois jambes et passait du galop ordinaire au galop en arrière et inversement, la jambe levée restant complètement étendue.

ÉPILOGUE



Tels sont résumés très succinctement mes principaux souvenirs équestres de France et de l'Afrique du Nord. Ils m'ont fait écrire beaucoup plus que je ne l'aurais voulu et c'est fâcheux, car ils n'intéressent que moi. L'histoire de Grillade, de Consul et de Capucine aurait suffi amplement pour vous faire connaître ma façon de voir.

A l'extérieur on tend à la perfection par la pratique. En haute école on peut essayer de l'approcher par l'observation, le travail et le talent. Mais le talent du cavalier de même que le dressage du cheval, est indéfiniment perfectible et la perfection ne réside pas dans la multiplicité ou la bizarrerie des allures artificielles, qui peuvent être variées de bien des manières suivant la fantaisie du cavalier. Elle se trouve dans la pureté des mouvements.

« Cette pureté repose sur la mise en jeu par le cavalier et sur l'emploi que fait le cheval, des seules forces utiles au mouvement envisagé. »

« Pour l'obtenir avec cette perfection, il faut donc faire disparaître toutes les contractions qui lui sont contraires, « inutiles, c'est-à-dire toutes les résistances. C'est dans la perfection que peut atteindre l'emploi des forces du cheval « que se trouve l'expression de la suprême légèreté (Général « L'HOTTE) ».

Et la suprême légèreté, c'est l'équilibre parfait.

La théorie du dressage est peu compliquée. La base de tout est l'impulsion, mais l'impulsion est inutilisable seule, il faut la légèreté qui s'obtient en accordant la légèreté à la main avec la légèreté aux jambes.

J'attire votre attention sur le chapitre « fixer », rendre fin aux aides. Le principe en est : l'action de l'épéron est *toujours*, de porter le cheval en avant, sur la main.

Dans le fixer, en remplaçant l'action des jambes par l'épéron, le général FAVEROT en revient tout simplement

au « pincer de l'épéron » que PLUVINEL expliqua ainsi à son royal élève Louis XIII : « Sire, pincer son cheval lorsqu'il « manie est presser tout doucement les deux éperons où l'un « d'iceux contre son ventre, non de coup mais serrant délicatement, ou fort selon le besoin à tous les temps... »

« Mais où il ne répondrait pas assez rigoureusement aux aides de la jambe, il faudrait en demeurer là si le cheval « ne souffrait le milieu d'entre le coup d'épéron et l'aide de la « jambe qui est le pincer que je viens de dire et que fort peu « de gens pratiquent volontiers par faute de savoir ».

Et le comte D'AURE a écrit dans son cours d'équitation de 1853 : « La Guérinière fit faire à l'art français un progrès « incontestable. Pratiquant un travail qui tendait beaucoup

• à assouplir les hanches et les épaules, il conservait à la bouche une légèreté extrême, et ne considérait, un cheval « ajusté que lorsque, fidèle à l'action des jambes, à l'attaque « ou au pincer de l'épéron, il se dirigeait et se maintenait « placé du devant par la simple pesanteur des rênes ».

Comparez s'il vous plaît, cette exigence de la Guérinière, le « Père de l'équitation française » avec « la demi-tension des rênes et le frôlement du pantalon » du général FAVEROT, et vous verrez que les deux principes n'en font qu'un et sont précisés par cette règle du général L'HOTTE. « La véritable « légèreté consiste pour le cavalier, à avoir le cheval léger « aux jambes autant qu'à la main, c'est-à-dire à l'avoir toujours coulant et comme insaisissable dans les talons, à « moins toutefois que la main ne s'oppose au mouvement en « avant (Général L'HOTTE, officier de cavalerie, page III) ».

Et c'est parce que le général L'HOTTE savait obtenir cette légèreté qu'on a pu écrire de lui : « Ce qui frappait particulièrement, c'était l'immobilité du cavalier. Pas un mouvement « n'était apparent et le cheval semblait se livrer de lui-même « à ces mouvements variés pour lesquels aucune initiative « ne lui était cependant jamais permise (baron de VAUX, « les hommes de cheval, ROTHSCHILD 1888) ».

En entrant au cadre de réserve, le général L'HOTTE avait emmené avec lui trois chevaux : Glorieux, Domfront et Insensé. Il les montait tous les jours dans une sorte de petit manège, qu'il avait fait établir derrière sa maison. Parfois il invitait des amis, des officiers de la garnison à assister à son travail. Bien des hommes de cheval ont sollicité cette faveur et ont fait de Paris, de Saumur, de l'étranger même, le pèlerinage de Lunéville pour voir le vieil écuyer exécuter avec ses chevaux le travail le plus brillant et le plus savant en obtenant d'eux cette suprême légèreté qui avait été son

but constant et sans que le spectateur le plus attentif pût apercevoir un seul mouvement de ses aides (Un officier de cavalerie, appendice page 395).

Le vicomte D'ABJAC âgé de plus de quatre-vingts ans ayant entendu dire qu'en équitation « tout était connu » riposta : « Eh bien ! tous les jours encore, moi, j'apprends quelque « chose de nouveau ».

Et, à soixante quinze ans, le général L'HOTTE écrivait : « Malgré mes soixante ans de pratique, j'apprends encore « chaque jour quelque chose et je ne descends pas de cheval « sans avoir une observation nouvelle à consigner ».

J'ai cité PLUVINEL parce qu' « au xri^e siècle l'art équestre « prit en Italie une forme nouvelle, et que les écoles ita« Tiennes propagèrent leur lumière sur toute l'Europe; les « plus renommées étaient celles de Naples et de Ferrare où « brillaient Frédéric GRISON, CÉSAR FIASCHI et PIGNATELLI. »

« La réputation de PIGNATELLI, le plus célèbre de tous, « s'étendit dans toute l'Europe. C'est près de ce grand maître « que LA BROUE pendant cinq ans, PLUVINEL pendant six « ans, allèrent s'initier aux secrets de l'art nouveau et puiser « les principes qu'ils répandirent ensuite en France (Général « L' HOTTE, un officier de cavalerie, page 271) ».

Cela semble plus que bizarre de notre temps parce que jadis on cherchait à étudier l'art, tandis qu'aujourd'hui on désire surtout monter des chevaux faisant croire au public que leur cavalier est un maître. En outre certains professionnels, même de grande réputation, font ce qu'ils appellent de l'équitation commerciale, qui consiste à apprendre au cheval à obéir aux aides employées plus ou moins brutalement, sans légèreté, et à exécuter au plus tôt, toujours sans souci de la légèreté, des gestes brillants permettant de les vendre le plus rapidement possible à des amateurs désireux de paraître écuyers.

L'énergie du geste a quelquefois une cause étrangère au talent et elle est même souvent plus grande quand le mouvement est employé comme défense que par obéissance.

Ce qu'il faut, c'est la perfection du geste, c'est-à-dire le geste demandé et exécuté en légèreté.

Je le répète, un travail ordinaire avec légèreté à une allure quelconque est de l'équitation savante, tandis que le trot espagnol vibrant d'un cheval braqué sur son mors, et dressé par un truc quelconque, n'a, tout éclatant qu'il soit, que peu de rapport avec l'art.

LA GUÉRINIÈRE voulait le cheval léger par « la diligence

des hanches, dans la balance des talons avec la pesanteur des rênes ».

Le général FAVEROT employait « La demi-tension des rênes et le frôlement du pantalon » pour obtenir le rassembler « qui anime, réveille, surexcite l'activité, donne la vie et le brillant et permet d'asseoir le cheval, de diminuer sa base de sustentation et de donner de la hauteur aux différentes allures ».

Ne perdez jamais de vue que la base de l'équitation savante est le rassembler, qui, en se rythmant, devient le piaffer.

C'est donc par le piaffer (rassembler) qu'il faut commencer le dressage du cheval mais, ordinairement, on n'étudie le rassembler qu'en entrant dans l'équitation de fantaisie, et à ce sujet, laissez-moi, s'il vous plaît, vous donner un conseil formel en terminant.

N'oubliez pas :

* 1^o qu'en dressage, on veut toujours aller trop vite.

* 2^o que pour arriver promptement il faut aller très lentement, mais assurer chacun de ses pas.

A la page 5 d'Extérieur et haute école, j'ai mis : « En 1776 « DU PATY DE CLAM, ancien mousquetaire, s'est écrié dans « son discours à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et « Arts de Bordeaux : « Mais, il ne faut pas espérer que l'on « puisse donner ce tact, ce discernement délicat qui appar« tient à la pratique. Cet art contient une infinité d'industries « singulières, inconnues à ceux qui ne l'exercent pas souvent, « peu observées par ceux qui l'exercent et négligées par les « savants les plus universels, merveilleuses et ravissantes dès « qu'elles sont vues par des yeux éclairés. La carrière est « immense et les auteurs classiques, s'il y en avait, ne seraient « pas suffisants, pour rendre écuyer ».

Ce tact, ce discernement délicat indispensable dont il est question ne s'acquiert que par un travail soutenu et de longues observations. Cependant, il faut moins que jamais se décourager et les amateurs actuels ont la plus heureuse des chances, car ils peuvent se guider sur « Piaffer et passage » du général DECARPENTRY (Oberthur, Rennes).

Étudiez consciencieusement, si vous m'en croyez, les enseignements de ce précieux traité de haute équitation. C'est un savant ouvrage contenant, en plus des indications doctrinales nécessaires, les observations sévères faites par un écuyer d'une compétence unique, sur les péripéties d'un dressage au piaffer et au passage, entrepris par un virtuose de l'équitation sur un cheval de pur sang anglais déjà parfaitement mis.

Cette critique de l'étude du piaffer vaut plus que la pratique de toute une vie d'écuyer. Et, si vous vous appliquez à bien la comprendre, ce qui est facile, elle remplacera pour vous des années de la pratique la plus attentive faite sans son secours.

Interrogez vos amis les écuyers de l'école d'équitation de Fontainebleau, ce nouveau Muséum de ce que l'art équestre peut produire de plus beau et, qui, aux premiers jours de la paix, prendra la tête de la « Fédération équestre internationale ».

Ces messieurs vous répondront que la passion du « noble art » (je ne dis pas le désir d'être admiré) est un gage de réussite pour qui veut travailler, mais ils vous répéteront cette maxime de Rousselet « En équitation pratiquée les progrès sont lents, et encore faut-il faire preuve d'une grande sagacité ».

« Aucun artiste, d'ailleurs, n'a été remarquable dans son art s'il n'en avait pas la passion et le génie ».

Peut-être, ajouteront-ils aussi que, seule Jeanne d'Arc, la Lorraine, devint instantanément le cavalier et le grand capitaine qui sauva la France... Seulement, chez elle, l'art comme le patriotisme et le génie, était divin.

Dax, le 4 août 1943.

E. BEUDANT.



Fig. 41. — Grand Salon des Artistes Français 1928

Jeanne d'Arc Victorieuse, de Ch. BERNARD.

(Pour le destrier, voir fig. 14.)

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Dressage du cheval de selle.....	
Souvenirs de dressage.....	68
Appréciations	
Épilogue	I24

Dressage du cheval de selle



A M. LE GÉNÉRAL, De DIVISION PiQuEmAL

ANCIEN COMMANDANT DE L'ARTILLERIE DU MAROC,
ANCIEN COMMANDANT SUPÉRIEUR
DES TROUPES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Mon Général,

Le memento que j'ai eu l'honneur de soumettre à votre examen a été rédigé pour des camarades désirant un formulaire, un vade-mecum aisé à consulter dans l'application du petit livre Extérieur et Haute-École que j'ai publié en 1923.

Il complète ce manuel tout en le résumant et c'est l'abrégé à peu près exact, je crois, du « Dressage méthodique du cheval de selle d'après les enseignements de Bancher, recueillis par un de ses élèves ».

Il indique pas à pas et sans commentaires, les moyens les plus faciles de tendre vers la perfection en équitation usuelle, puis en équitation savante et de fantaisie.

En appendice j'ai ajouté quelques notes personnelles notamment sur le passage, la fixité de main et l'emploi

du bridon. *La conclusion est le principe absolu du cheval libre que d'Aure et Baucher ont posé en ternies différents, mais de signification identique : « placer le cheval et le laisser faire de lui-même au lieu de vouloir l'y contraindre » (d'Aure); « qu'il croie qu'il est son maître et c'est alors qu'il est notre esclave » (Baucher).*

Vous m'engagez vivement à le faire paraître et vous m'assurez pour lui un accueil d'autant plus favorable que le traité de l'illustre écuyer, le général Faverot de Kerbrech, est maintenant presque introuvable.

J'agis mal, mon Général, en me déroband à vos encouragements, car je n'ai pas le droit d'oublier la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée au Maroc.

Je saisis donc avec joie l'occasion inattendue qui m'est offerte, et je vous demande la permission de vous dédier ces quelques pages comme un hommage de respectueuse gratitude.

Veillez les accepter, je vous prie, mon Général, en souvenir de nos conversations déjà bien lointaines sur l'art équestre, et agréer, s'il vous plaît, l'expression de mon entier dévouement.

E. B.

AVANT-PROPOS

Avant de songer à l'équitation de fantaisie il faut d'abord chercher à bien mettre le cheval.

Le cheval « mis » est un clavier bien accordé sur lequel l'artiste joue plus ou moins harmonieusement suivant son talent.

Le véritable but de la haute équitation est la possession complète des forces du cheval; c'est la suprême légèreté, la perfection rêvée qui réside dans la pureté des mouvements, dans la mise en jeu par le cavalier et par le cheval des seules forces utiles au mouvement envisagé.

On peut arriver à cette perfection par le dressage.

Abréviations

C. M. = Cheval mis.

R. = Remarque.

BASES DU DRESSAGE

I. OBSERVER, R], FLÉCHIR. — Observer le cheval libre, réfléchir et tâcher de bien faire soi-même au lieu d'accuser toujours la mauvaise volonté du cheval ou ses tares.

IL AGIR LE MOINS POSSIBLE ET LAISSER LE CHEVAL AGIR LE PLUS POSSIBLE. — Agir soi-même le moins possible et laisser le •plus possible le cheval agir de lui-même, parce que, d'instinct, il sait mieux que son cavalier obéir aux lois de l'équilibre.

III. EFFETS ET CAUSE. — En dressage le grand écueil est la manie de s'en prendre aux *effets* au lieu de rechercher leurs *causes* pour les modifier ou les supprimer suivant le cas ou pour les exploiter.

IV. — LANGAGE DES AIDES. — Les aides sont la main et les jambes du cavalier. Les défenses et les fautes proviennent le plus souvent du cavalier qui ne sachant pas parler correctement le langage des aides, ne se fait pas bien comprendre ou dit même le contraire de ce qu'il veut exprimer.

sur la position. Le passage du mouvement à l'inaction est l'effet de la position sur l'action.

Équilibre. — Juste combinaison des forces et du poids du cheval, déterminant la position ou la régularité et la permanence dans le mouvement. Plus le déplacement du poids est facile dans tous les sens et plus l'équilibre est parfait. De simples indications suffisent alors au cavalier pour modifier à son gré l'équilibre.

L'équilibre doit s'obtenir sans altérer le mouvement et, d'autre part, le mouvement tout en s'opérant ne doit porter aucune atteinte à l'équilibre (Baucher).

Acculement. — Il existe toutes les fois que les forces du cheval se *trouvent en arrière* des jambes du cavalier. Au reculer bien fait le cheval n'est pas en arrière des jambes puisque la *moindre* action de ces aides le reporte immédiatement en avant.

IV. DÉCOMPOSER LA FORCE ET LE MOUVEMENT. — Toutes les fois que dans le dressage l'équilibre se perd, que des résistances sérieuses se produisent, il faut décomposer la force et le mouvement. Pour cela, le cavalier laisse son cheval dans l'inaction jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli, jusqu'à ce que le mouvement qui a provoqué la défense « ne résonne plus dans son organisme ». Quand le calme est revenu, le cavalier redonne l'action et la position qui doivent produire

le mouvement précédemment cherché ou l'allure interrompue.

Bien entendu, il s'agit d'un animal qui ne comprend pas et qui se raidit, se braque, et non pas d'un animal rétif qui s'obstine à ne pas passer par un chemin, par exemple; mais là encore, il faut du calme avant tout, et du tact.

V. LE CHEVAL DROIT. - Avoir le cheval droit d'épaules et de hanches est la plus grande difficulté de l'équitation. Pour redresser un cheval il faut agir sur l'avant-main et non pas sur les hanches, parce que les hanches de travers sont ordinairement l'effet de la mauvaise répartition du poids sur les épaules; l'appui de la rêne droite sur l'encolure dans la direction de la hanche gauche amène le bout du nez vers la droite et rejette vers la gauche, en l'élevant, l'encolure arrondie en arc. L'épaule droite est allégée, le poids de l'encolure est porté vers la gauche, l'avant-main tombe à *gauche* et la croupe s'infléchit vers la *droite*.

VI. LE TACT. - C'est le génie de l'équitation, le sentiment du cheval. C'est l'à-propos qui indique au cavalier la façon et le moment d'agir, l'intensité et la durée de son action.

VII. DESCENTE DE MAIN ET DE JAMBES. Le cavalier peut faire une descente de main et de jambes

quand son élève est devenu assez fort pour se passer des rênes qui soutiennent et dirigent sa tête et des jambes qui le poussent en avant. C'est donc cesser de faire sentir la main et les jambes au cheval, le laisser complètement libre tant qu'il garde la position qu'on lui a donnée et la même allure. Cela a pour but d'amener le cheval à continuer de *lui-même* et sans changement *aucun*, l'allure ou le mouvement qu'il a commencé.

VIII. LÉGÈRETÉ : I° A LA MAIN. — Absence de résistance aux effets du mors de bride ou du mors de filet. La simple *demi-tension* de l'une ou des deux rênes doit provoquer la mobilité de la mâchoire inférieure *sans que la tête bouge*, sans que l'ouverture de la bouche soit sensiblement apparente et la langue de l'animal doit faire sauter l'un des mors sur l'autre, ce qui produit par moment un bruit argentin. Cette mobilité moelleuse doit persister pendant un certain temps et non cesser brusquement.

2° Aux JAMBES (des hanches). — Le cheval doit être aussi léger aux jambes qu'à la main, c'est-à-dire être toujours coulant et comme insaisissable dans les talons. Pour cela, quand l'approche des mollets ne produit pas l'effet qu'on désire, on fait aussitôt sentir les éperons, mais sans les fixer au poil.

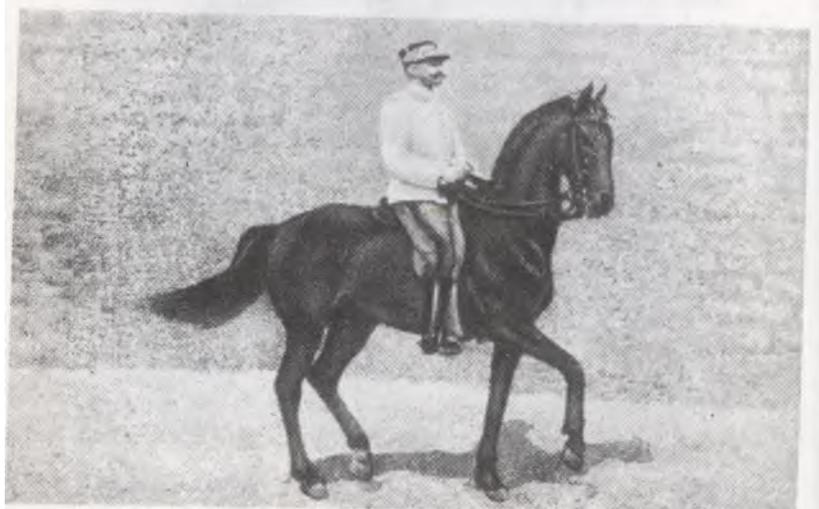
IX. PETITES ATTAQUES. — Si le cheval est trop



Nelhou I
anglo-arabe, né en intro par *Vélasquez*, p. sa., et *Neyères*, a.-ar.
in 58 — gris pommelé rouanne
AU PASSAGE



L'AS D'EXTÉRIEUR



AU PASSAGE

1, l'élévation maximum de l'encolure, combinée avec le ramener outré, donne la vraie position de ménage (page 57).

Vieux Jeu II

p. s. a., né en 1902 par *Olmütz* et *Verden:ne*, t nt 62 noir.

/ 7 —

froid aux jambes, il faut employer les petites attaques, c'est-à-dire faire sentir les éperons. Dans les petites attaques, l'éperon touche vivement, comme le coup de lancette faisant une saignée. Le simple contact de la botte ou du pantalon doit suffire pour produire ou augmenter le mouvement ou pour déplacer les hanches. La finesse des hanches signifie la parfaite obéissance des hanches, et non pas la crainte des jambes du cavalier ou une sensibilité excessive et inquiète. Un cheval bien mis n'appréhende ni la main, ni les jambes, ni l'éperon; ce n'est pas un animal difficile à monter, et que le moindre effet des aides affole.

X. DES MÉTHODES. — Elles tendent toutes vers le même but : la légèreté, et dans celles généralement employées d'Aure, Bancher lui-même vers la fin de sa carrière, rillis, etc., la légèreté est obtenue en poussant le cheval avec les jambes sur la main, armée d'un mors, qui reste fixe. Le difficile n'est pas de fixer la main en fermant les jambes. C'est de sentir l'instant précis auquel la force, la raideur des doigts doit disparaître tout en maintenant la fixité. Ce moment est celui auquel le cheval commence à lâcher sa mâchoire inférieure sans s'encapuchonner, sans baisser la tête contre son poitrail, afin d'échapper au supplice causé par les jambes et le mors. Cette

DRESSAGE

2

méthode cherche la mise en main par les jambes agissant sur l'arrière-main et elle obtient cette mise en main d'une façon parfaite à mesure que le cheval *cède* et s'assouplit.

C'est en somme pousser en retenant « tirez dessus, tapez dedans » et le cheval n'est naturellement pas disposé à obéir à des forces opposées l'une à l'autre, agissant en sens contraire.

En outre, dans ce système, les jambes corrigent, sans s'en apercevoir, les fautes commises par la main, et celle-ci corrige les fautes commises par les jambes. L'animal se trouve alors contrarié, désorienté d'autant plus que le cavalier arrive à faire un abus intempestif des aides et provoque ainsi la rétivité ou, au moins, des résistances qu'il lui faut combattre ensuite.

Main sans jambes, jambes sans main. — Au contraire la méthode du général Faverot de Kerbrech, d'après Bancher, a comme principe « main sans jambes et jambes sans main » et elle l'applique pour mettre le cheval en confiance et tant qu'il n'y a pas lieu *dans le maniement du cheval dressé, d'unir les effets des aides inférieures à ceux des aides supérieures*, l'essentiel est de ne pas opposer les aides supérieures aux aides inférieures.

L'animal comprend mieux puisqu'il n'est poussé

que dans un sens à la fois; il est moins gêné, moins contraint, son impatience est moins excitée et ses défenses moins provoquées. Enfin, la méthode du général Faverot rejette les effets diagonaux qui donnent toujours au cheval l'habitude de se placer de travers aux différentes allures.

PRÉPARER

La légèreté (de bouche) doit s'obtenir par la demi-tension des rênes agissant graduellement et lentement. La main se *fixe* sans jamais se rapprocher du corps, les doigts exerçant une *pression lente* qui doit faire céder la mâchoire. Si cette force lente n'arrive pas à décontracter, on a recours aux : *vibrations* (résistance de force), *frémissement* imprimé à l'un des mors ou à une rêne;

Demi-arrêts (résistance de poids), action par laquelle la main passe rapidement et sans cesser le contact avec la bouche, d'une force insuffisante à une force beaucoup plus grande, de bas en haut.

I. FLEXIONS DE **MACHOIRE** (à pied). — Pour toutes les flexions : élever la tête du cheval le plus possible.

1^o Se placer à gauche de la sous-gorge: rêne droite de bride dans la main droite à 16 centimètres, rêne gauche de bride dans la main gauche à 10 centimètres. Élever la tête le plus possible et rapprocher légèrement et progressivement la main droite de son corps en éloignant la gauche. Si nécessaire, vibrations ou

- 21 -

demi-arrêts suivant le cas, sur la rêne gauche; même chose en se plaçant à droite du cheval.

2^o Se placer à gauche, les deux rênes de filet à 16 centimètres du mors — rêne gauche dans la main droite, rêne droite dans la main gauche. Croiser les rênes sous la barbe.

Se placer ensuite à droite (il en sera ainsi pour toutes les flexions).

3^o Une rêne de filet et celle de bride du même côté. Rêne gauche de filet dans la main gauche, rêne gauche de bride dans la main droite — écarter la mâchoire en portant la main gauche en avant du cheval et la main droite vers l'épaule, vibrations et demi-arrêts, s'il y a lieu, sur le filet seul.

4^o *Flexion directe* : se placer devant le cheval une rêne de filet dans chaque main; élever la tête le plus possible, demi-tension égale et continue des rênes de bas en haut et d'avant en arrière, le mors n'agissant que sur la commissure des lèvres. Répéter avec les rênes de bride (barres).

5^o Flexions serai-latérales de mâchoire et d'encolure. Les rênes passées par-dessus l'encolure (rêne droite dans la main droite sur l'épaule gauche au-dessous du garrot. Rêne gauche dans la main gauche à 0,30 du mors). On demande d'abord la légèreté sur le filet de manière à obtenir par une pression sur un côté de la commissure des lèvres, une cession latérale

reté, empêcher par la cravache derrière la sangle, les hanches de dévier à gauche.

Puis, par la main gauche seule. enfin, par une pression de main sur la rêne droite.

VII. PAS DE CÔTÉ. - Les épaules doivent précéder les hanches. R. : le cheval ne doit pas avancer — élever la tête comme toujours — légèreté, déterminer l'avant-main dans le sens du mouvement et faire suivre la croupe par la cravache par petits coups à une seconde d'intervalle. Puis en montrant la cravache. — linfin par les rênes séparées seules ou par la main seule. Les pieds du côté opposé à celui vers lequel on va, doivent croiser *en avant* les autres pieds.

VIII. LE RASSEMBLER. - C'est la base du dressage du cheval de selle. Il consiste à provoquer, sans avancer d'une façon sensible, le fonctionnement, la mise en jeu des ressorts de l'organisme, à obtenir *l'action* sur place, ou, si l'on est en marche, à l'augmenter sans produire un accroissement de vitesse appréciable. Il permet d'asseoir le cheval et de donner de la hauteur aux différentes allures.

Habituer le cheval à la chambrière. — Sur la piste à main gauche, tenir la chambrière basse dans la main droite et les rênes près du mors dans la main gauche. Élever la chambrière. Si le cheval bouge, arrêter le bras dans la position où il se trouve jusqu'à ce que le

cheval soit immobilisé par des demi-arrêts. L'immobilité obtenue, rassurer par « Oh! » émis d'une voix caressante. Arriver progressivement à placer franchement la lanière sur le cheval, le fouet tombant du côté hors montoir, le bout du manche appuyé sur la partie gauche du dos. Si, à ce moment, l'animal s'inquiète, on l'immobilise avec la main gauche tout en laissant la chambrière sur le poil. Dès que le calme est revenu, on la glisse d'avant en arrière de façon que l'extrémité du manche arrive un peu plus loin que la hanche gauche, puis on l'abaisse jusqu'à toucher le sol de manière que toute la lanière passe doucement sur la croupe.

On agite la mèche doucement près de terre et on immobilise le cheval, s'il s'inquiète. Quand le calme se montre on agite plus vivement le fouet. On doit arriver à le faire claquer aux oreilles du cheval tranquillisé et rassuré.

Faire de même de l'autre main.

Commencement de rassembler. — Le cheval restant calme et immobile sous la chambrière, chercher la légèreté, puis agiter la chambrière près de la hanche gauche en s'aidant d'appels de langue et en touchant au besoin la croupe avec le manche par petits coups. Dès qu'il y a mobilisation des membres, envelopper le cheval par la chambrière et *arrêter par ce moyen avant que le cheval ne s'immobilise de lui-même.*

Habituer le cheval à la cravache placée sur le rein. — Élever la cravache, si le cheval bouge arrêter le bras dans la position où il se trouve, jusqu'à ce que le cheval soit immobilisé par des demi-arrêts. L'immobilité obtenue, rassurer par « Oh ! » d'une voix Caresante. Arriver à poser la cravache sur le rein du cheval. Si, à ce moment, il s'inquiète, on l'immobilise par les rênes avec la main gauche tout en laissant la cravache sur le rein. Quand le calme est revenu, on agite la cravache au-dessus du rein et on tâche d'obtenir encore le calme. Dès qu'on l'obtient, on place la cravache diagonalement sur le rein de l'animal, on l'arrête et on le laisse au repos. Plus tard la cravache ainsi placée immobilisera instantanément le cheval quelle que soit son excitation.

Rassembler sur les pistes, puis au milieu du manège, par la cravache. — Comme toujours partir de la légèreté. Agiter la cravache au-dessus de la croupe en s'aidant d'appels de langue pour obtenir la mobilité des membres. Ne toucher que si les menaces de frapper et les appels de langue sont impuissants. Dès qu'on obtient un peu de mobilité, à peine un commencement, sans avancer, placer la cravache sur le rein pour arrêter avant que le cheval ne s'arrête de lui-même. Recommencer, exiger un peu plus. Dès qu'on a un peu de mobilité, le cheval restant parfaitement droit et sur place, on arrête par la cravache (plus tard par la

main seule), on décontracte et on laisse au repos. S'écarter le plus tôt possible des pistes, si l'on est assez adroit.

R. — Si l'animal rue, on le corrige par la main (petites saccades), jamais par la cravache.

R. — Attention que le poids ne soit pas sur l'avant-main. Élever l'encolure.

R. — Si le cheval n'est pas parfaitement droit, redresser, *décontracter* et recommencer.

R. — Ne pas laisser les membres postérieurs engagés sous la masse, lorsque l'action cesse.

R. — Souvent un des bipèdes diagonaux ou un des membres de ce bipède, surtout le postérieur, se pose un peu plus en arrière que l'autre; alors, ne pas rester tout à fait en place et tâcher, par des effets de main et de cravache, d'avoir les deux pieds sur la même ligne par bipède latéral. Si le bipède diagonal gauche se pose plus en arrière que l'autre, porter la croupe un peu à gauche, afin de donner plus d'activité au membre postérieur droit qu'à son voisin. Il est indispensable de corriger ce défaut dès le début (incorrigible ensuite).

IX. PIAPPER. - Rassembler rythmé. — Si les membres antérieurs ne s'élèvent pas autant que les membres postérieurs, toucher le poitrail avec la cravache. Si les membres postérieurs ne s'élèvent pas assez, frapper la croupe par de petits coups secs.

X. PASSAGE. - Avancer insensiblement étant au piaffer, Io à 15 centimètres à chaque temps.

XI. TROT EN ARRIÈRE. - Reculer d'un pouce ou deux à chaque temps de piaffer. Ces deux airs sont d'autant plus beaux que le cheval gagne moins de terrain en avant ou en arrière, et que le soutien de chaque bipède diagonal est plus élevé et plus prolongé, la légèreté *demeurant intacte*.

XII. EXTENSION DES MEMBRES ANTÉRIEURS. — Se placer devant le cheval sur la piste à main gauche ou contre un mur ou un obstacle empêchant les hanches de se porter à droite. Demander la légèreté par une des rênes gauches, toucher de la cravache par petits coups répétés à une seconde d'intervalle, l'avant-bras du membre antérieur gauche jusqu'à ce que le cheval l'ait légèrement soulevé. Récompenser *dès* que le pied se détache du sol. — Tâcher — c'est très important — que le membre *restant plié*, le genou s'élève *très, très* haut sans haussement marqué de l'épaule. Si l'extension se fait avant, l'horizontalité ne s'obtient pour ainsi dire jamais à l'arrêt.

En exigeant chaque jour un progrès, même inappréciable, on arrive à l'extension *complète* et horizontale de chaque membre. R. : un résultat obtenu pour un membre, le demander pour l'autre membre. Agir de la rêne avant de toucher de la

ver à employer la rêne seule — replacer le cheval bien droit et d'aplomb par la cravache qui cesse de toucher l'avant-bras dès que l'immobilité du corps ou des membres postérieurs ou le calme disparaissent.

XIII. PAS ESPAGNOL. - Légèreté — faire élever un membre antérieur. — Pendant l'extension *horizontale*, toucher le poitrail avec la cravache pour provoquer un pas en avant. Arrêter. Légèreté. Se servir de moins en moins de la cravache et de plus en plus des rênes. L'allure doit être aussi lente que le cavalier le désire.

R. — On veut toujours aller trop vite. Ne pas avancer avant d'avoir obtenu l'horizontalité.

XIV. TRAVAIL A CHEVAL. - La position normale du cavalier à cheval est indiquée par l'ordonnance de la cavalerie. Le général L'Hotte l'a définie : « La belle assiette à la française se caractérise par l'engagement des fesses sous soi uni à la descente des cuisses. »

XV. MONTOIR. - Mettre le caveçon au besoin — employer un aide — il flatte le cheval — pendant toute la leçon si l'animal bouge, l'aide s'arrête dans la position dans laquelle il se trouve. Tenir le cheval par les montants de la bride, ou par les deux anneaux du filet selon le cas. L'aide prend les crins, il les tire, il fait claquer l'étrivière sur la selle, chausse l'étrier

gauche, se dresse doucement sur l'étrier, redescend, recommence, étend la jambe droite sur la croupe, la ramène à côté de la gauche, recommence, se met en selle,- recommence, chausse l'étrier droit. Répéter plusieurs fois des deux côtés.

XVI. METTRE PIED A TERRE. - Comme il vient d'être expliqué. Le cheval doit être absolument immobile pendant ces deux exercices : il faut toujours l'exiger jusqu'à ce qu'il en prenne l'habitude et reste immobile quelle que soit son excitation.

XVII. — Pour aller vite, répéter, si possible, avec l'aide qui emploie les jambes *avant l'emploi* de la cravache par le cavalier, tout le travail enseigné à pied.

XVIII. EN PLACE. - Sans aide : demander la légèreté sur les deux rênes de filet en élevant beaucoup la tête du cheval et son encolure. Lâcher le filet, légèreté sur les deux rênes de brides. Lâcher la bride, légèreté sur chaque rêne du filet, sur chaque rêne de bride.

En place au milieu du manège. — Légèreté par demi-tension des rênes. Résistance de poids : demi-arrêt. Résistance de force : vibration. R : ne pas abandonner la bouche du cheval. — De pied ferme, la résistance peut se vaincre en déplaçant la croupe par la jambe

du même côté. La faire tourner *lentement* d'une façon continue jusqu'à décontraction. R. : Tenir les poignets hauts pour élever le plus possible l'encolure.

XIX. MARCHER. - Décomposer : légèreté, baisser la main, fermer les jambes, un pas obtenu relâcher les jambes, arrêter par la main seule.

Légèreté, nouveau pas. *La main seule* doit faire céder la mâchoire. Les jambes fixent au besoin le cheval qu'on arrête et l'empêchent de reculer.

XX. RECULER. — Légèreté. — Élever la main sans faire agir les jambes. Forcer le mouvement jusqu'à l'exécution *d'un pas*. Laisser le cheval en place, légèreté, forcer encore le mouvement, arrêter, décontracter, le poids des rênes doit suffire.

XXI. PIROUETTES ORDINAIRES ET RENVERSÉES. — Pas à pas en rétablissant à chaque instant la légèreté. Dans la pirouette ordinaire, la rêne d'appui doit contenir les hanches et remplacer le plus possible la jambe du dehors. S'il y a acculement, jambe du dedans sans main. Dans la pirouette renversée, la jambe du dehors doit agir seule, sans être aidée des rênes. Si le cheval se porte en avant, demi-arrêt principalement sur la rêne du dedans.

Cheval mis. — Demi-pression de la main dans le sens de (vers) l'encolure sur la rêne du dedans pour la pirouette renversée. Pour la pirouette ordinaire, demi-

pression sur la rêne du dedans aussi, mais dans le sens de la direction que l'avant-main doit suivre. Le cheval doit continuer de lui-même une pirouette indiquée.

XXII. TRAVAIL AU PAS. — Le cheval droit — sur les pistes — légèreté, marcher en décomposant; s'il y a résistance, arrêter, recommencer le mouvement par les jambes en baissant la main. R. : Le point essentiel est de ne pas opposer la main aux jambes. R.: Si une résistance se manifeste sur une rêne isolée, il *vaut mieux* donner le demi-arrêt ou la vibration *sur l'autre rêne* du mors — ou bien employer au besoin la pression de la jambe du même côté.

R. — *La force qui combat les contractions ne doit jamais prendre sur celle qui entretient le mouvement.*

C. M. *De l'arrêt au pas.* La main immobile, demi-pression des doigts indiquant demi-arrêt de bas en haut.

XXIII. CHEVAL DROIT. — La demi-tension de la rêne droite dans la direction de la hanche gauche amène le bout du nez vers la droite et rejette vers la gauche l'encolure arrondie en arc. L'épaule droite est allégée, le poids de l'encolure est reporté vers la gauche, l'avant-main tombe à gauche et la croupe s'infléchit vers la droite. La demi-tension de la rêne gauche doit produire l'effet inverse *parfaitement symétrique*.



Vieux jeu II ARRÊTÉ

Démonstration.

Les jambes sont intentionnellement Min du cheval. Néanmoins, malgré le vilain caractère de l'animal, la mâchoire cède à la demi-tension des rênes.



Robersart II
a. barbe, né en 1905 à Boiirkika (Algérie)
par *Robersart*, p. s. a., et *Baronne*, barbe, 1 in 63, bai cerise,
entrant dans un douar marocain (1913).
Cet algérien à l'air de jouer.

En rendant les deux inclinaisons également faciles à droite et à gauche on parvient à redresser le cheval.

XXIV. DESCENTE DE MAIN. — De temps en temps arrêter, ajuster les rênes, l'animal étant léger, ouvrir la main gauche et baisser la main droite qui tient le bout des rênes près de leur extrémité, jusqu'à l'encolure. Dès que le cheval quitte sa position de tête, le reprendre. C'est là la descente de main. raire de même au pas.

Reculer comme il a été indiqué, dès que la légèreté est bonne, repartir au pas, reculer, repartir, reculer encore, repartir...

XXV. TOURNER SUR DE PETITS CERCLES PAR LES RÊNES ISOLÉES. — Si on rencontre une résistance, la faire disparaître. Dans les commencements on demande les tourners la tête haute et plus ou moins horizontale. On les prépare en demandant de pied ferme l'inclinaison du poids de l'encolure vers la droite et vers la gauche par la rêne d'appui. Le point important n'est pas une inclinaison très marquée, c'est la mobilité de la mâchoire. *Tourner sur de petits cercles par la rêne du dedans.* Elle doit provoquer la décontraction de la mâchoire.

XXVI. SERPENTINE. — Surtout par la rêne du dehors. — Tourner très court en arrivant à la piste et marcher ensuite très droit.

XXVII. PAS DE CÔTÉ. - *Légèreté* — d'abord la jambe du côté vers lequel on veut marcher — rêne d'appui — plus tard rêne directe seule — un pas ou deux — arrêter dans la position oblique — légèreté — recommencer.

XXVIII. CHANGEMENT DE MAIN DE DEUX PISTES.

— Commencer par un ou deux pas en arrivant au mur opposé. Les deux jambes doivent être employées en même temps et seulement pour pousser. Petit à petit on arrive à ne plus s'en servir et à utiliser seulement les rênes, les poignets à gauche pour appuyer à droite et inversement pour appuyer à gauche. C. M. pression sur la rêne du dedans (directe) dans le sens de (vers) l'encolure.

XXIX. PAS DE CÔTÉ LA TÊTE PUIS LA CROUPE AU MUR. - 1° Dès que la mâchoire se raidit, arrêter dans la position oblique et décontracter. R. la rêne directe doit remplacer le plus possible la jambe du dehors; 2° En passant de la tête au mur à la croupe au mur et inversement, empêcher le cheval d'avancer avant que la nouvelle position soit prise; 3° Les jambes ne doivent donner que *l'action* et la main la *position*. C. M. demi-pression sur la rêne directe. R. les aides ne doivent agir que par indications.

XXX. PETITS CONTRE-CHANGEMENTS DE MAIN DE DEUX PISTES. — Deux pas en dedans. Marcher droit

deux pas — deux pas en dehors — marcher droit deux pas, et ainsi de suite.

XXXI. VOLTES ET DEMI-VOLTES. - Ordinaires puis renversées de deux pistes. Un pas, décomposer et rétablir la légèreté en arrêtant à chaque pas dans les commencements; demander deux pas, puis trois...

R. — Dans les demi-voltes, que le cheval n'avance pas à la fin du mouvement, qu'il arrive parallèlement à la piste et qu'on l'y arrête sans qu'il ait gagné de terrain en avant.

XXXII. RECULER PROLONGÉ SUR LES PISTES. — Légèreté — que le cheval ne modifie pas son allure.

XXXIII. Fouie — Tourners successifs dans le manège dans tous les sens sans jamais marcher parallèlement aux pistes, en avant par la main seule ou par les jambes seules et en reculant, c'est toujours par les jambes seules, les rênes sur le cou.

XXXIV. RÉPÉTER AU PETIT TROT TOUT LE TRAVAIL EXÉCUTÉ AU PAS. - Légèreté, en décomposant au besoin. Descente de main.

XXXV. Partir de pied ferme au petit trot. Arrêter. Reculer. Repartir au petit trot. Reculer. Repartir au petit trot.

RAMENER

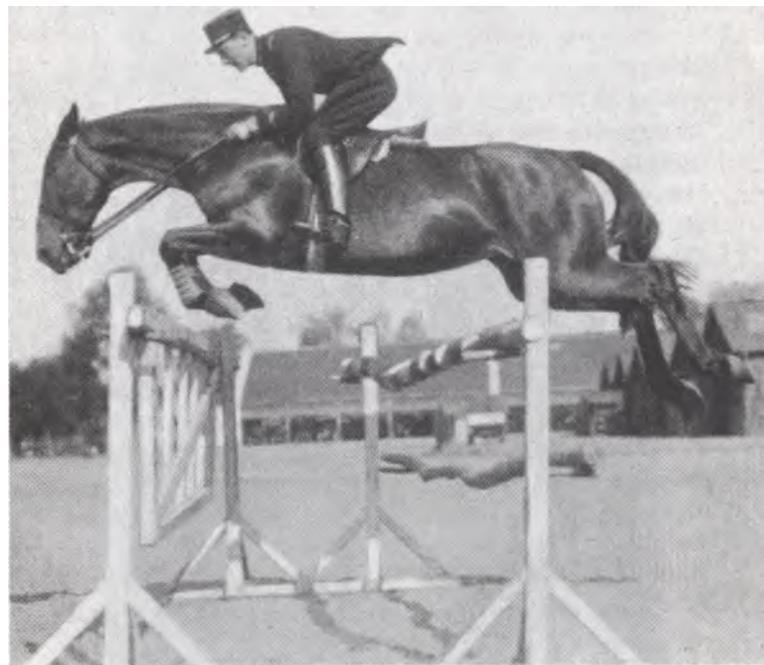
I. POUR L'OBTENIR. — Légèreté, la tête très élevée — la mâchoire doit céder, la tête très haute, même horizontale — Répéter au petit trot tout le travail exécuté au pas. Le cheval étant bien léger au pas, le mettre au petit trot par les jambes, la main s'abaissant. Puis sentir la bouche. Si la légèreté a disparu, arrêter, décontracter; puis reprendre le pas et ensuite le trot.

Dès que l'équilibre est compromis arrêter et décontracter par la main seule.

(Différence avec la méthode qui veut que les jambes poussent contre le mors sur lequel les résistances doivent se briser par contrainte.)

R. — Quand on demande un nouveau mouvement de deux pistes commencer au pas puis prendre le trot une foulée ou deux dans la position oblique — reprendre le pas en restant de deux pistes et ainsi de suite. — Descentes de main même dans les pas de côté.

Partir de pied ferme au petit trot et arrêter en marchant au trot. — Passer du petit trot au reculer et



*Haute Volta, jument de la Seine-Intérieure,
montée par le lieutenant Le PAN mort pour la France*



Robersar! II
au passage ft Mazagan en 1915

inversement : arrêter par un effet de main énergique mais moelleux — reculer aussitôt le mouvement en avant enrayé,

II. POUR ÉLEVER L'ENCOLURE. — C'est sur le poids que l'on agit, mais *il faut qu'en le reportant en arrière la force qui donne le mouvement ne soit aucunement diminuée*. Par contre, il faut qu'en donnant l'action, la force qui pousse *n'entraîne dans le sens du mouvement que la petite quantité de poids nécessaire au mouvement*. C'est-à-dire que les translations de poids doivent demeurer également faciles en tous sens après comme avant le mouvement obtenu.

Dans tout ce travail les mains très élevées si c'est nécessaire et rester très longtemps sur le travail en place.

On arrive ensuite au ramener.

Ne pas chercher la position de tête. C'est la *mobilité de la mâchoire qui doit rapprocher la tête de la verticale* — la légèreté est la cause et la position est l'effet. — Main seule — en place, puis, quand le ramener en place est bon, le demander au pas et enfin au petit trot : effets de rênes isolées — et entrecroisées (rêne gauche de filet, rêne droite de bride et inversement).

Le ramener complet n'est pas indispensable à l'équilibre.



III. EFFET D'ENSEMBLE SUR L'ÉPERON. - Habituer le cheval à l'éperon.

a) appui des mollets après bonne légèreté sur les rênes de filet — augmenter lentement la pression des mollets tout en empêchant le cheval de se porter en avant, s'il y a immobilité et calme tout rendre — si l'animal s'inquiète, continuer la pression des mollets sans l'augmenter et agir de la main par demi-arrêts jusqu'au calme — desserrer alors les jambes au plus vite et flatter le cheval;



b) Appui des talons nus. — Quand le cheval supporte une grande pression des mollets en place, appuyer les talons nus;

c) appui des éperons recouverts;

d) appui des éperons découverts;

e) se porter en avant sur l'éperon — au pas — en baissant la main. *C'est de la plus haute importance,*

f) appui des éperons au pas;

g) passer du pas au trot sur l'éperon;

h) appui des éperons au trot. *Le cheval connaît alors l'éperon.*

IV. ARRÊTER TOUT DÉSORDRE PAR L'EFFET D'ENSEMBLE SUR L'ÉPERON. - L'essentiel est de ne pas lâcher la tête, il vaut donc mieux, en général, se servir des rênes de bride. Les mollets se ferment avec force et aussitôt après leur étreinte énergique, on arrive à



l'appui *bien franc* des éperons. La main continue son opposition jusqu'à ce que la pression vigoureuse, graduée et simultanée des jambes et des éperons poussant la masse sur le mors qui fait barrière, ait produit l'immobilité ou rétabli la régularité de l'allure si l'on est en mouvement.

La légèreté obtenue, relâcher les doigts, puis les éperons et enfin les jambes.

V. FOUAILLEMENTS DE QUEUE. — Éviter de les favoriser, ils viennent d'une mauvaise contraction des muscles de la croupe. Chaque fois qu'on approche les jambes on les laisse collées aux flancs jusqu'à ce que tout mouvement de queue ait cessé.

ASSEMBLER

Le cheval étant léger à la main et aux jambes (page 16), il faut assembler *leurs effets*.



I. DÉPARTS AU GALOP. - 1° Placer et agir des jambes comme pour mettre au trot. — Dès qu'on a apparence de légèreté, récompenser en passant au pas.

2° Étant au pas, le cheval léger, donner l'action en faisant primer la jambe du dedans. Aussitôt l'action commencée, porter la main vers le dehors pour donner la position qui, elle, engendre le mouvement.

C. M. — Demi-pression sur la rêne du côté du pied demandé; départ par la rêne seule.

R. — Si quand on donne la position on *sent* que le départ *sera faux*, empêcher le mouvement de s'achever, reprendre le pas et recommencer à placer. L'allure doit être réglée — changer souvent de main — départs à faux.

II. REDRESSER LE CHEVAL. - Dès qu'il se traverse arrêter, rendre léger et repartir. Plus tard : si la croupe est à droite (galop à droite) lorsque la mâchoire est liante, appuyer légèrement la rêne gauche sur l'enco

lure pour rejeter le poids de l'encolure à droite et attirer les hanches à gauche. Pas de jambes (différence essentielle avec le mal qu'on se donne ordinairement par d'autres procédés). Pour redresser le cheval, pour rétablir la légèreté, ne pas altérer l'allure.

Descentes de main fréquentes, reculer souvent. — Petits cercles.

III. GALOP DE DEUX PISTES. - Placer le cheval dans la, position oblique (par les rênes), enlever le cheval par des demi-arrêts; au besoin les deux jambes pour donner l'action, mais s'en servir de moins en moins; cadencer l'allure. Arrêter souvent dans la position oblique — décontracter — repartir. Le meilleur est de placer le cheval perpendiculairement à la piste et *par la main seule* — s'obtient très facilement.

IV. CHANGEMENT DE MAIN DIAGONAL, VOLTES ET DEMI-VOLTES DE DEUX PISTES. — Commencer au pas — faire une foulée de galop en terminant puis deux, puis trois et passer au pas.

V. PIROUETTES AU GALOP. - Petites demi-voltes commencées au pas et finies au galop. Que le cheval n'avance pas — éviter l'acculement qui se produit presque toujours dans ce mouvement, en demandant souvent la pirouette pas à pas et en portant les forces en avant par le talon du dedans.

R. — Dans les départs au galop et le galop de deux pistes par la main seule, si le cheval ralentit, rendre la main, pousser par les jambes et recommencer par les rênes. Si le galop est lourd, rêne du côté vers lequel on va pour enlever et dégager, décharger l'épaule à chaque foulée. — Si l'arrière-main est en retard, rêne opposée.

VI. DÉPART AU GALOP PAR LES JAMBES SEULES. — Départ à droite — jambe gauche un peu en arrière et jambe droite plus en avant agissant au besoin par petits coups. Si le cheval prend le trot lâcher les jambes, demi-arrêt, reprendre le pas et recommencer.

C. M. rênes sur l'encolure — demi-pression des jambes, celle de dehors agissant plus en arrière.

R. — Quand le départ est appris, passer du pas ou de l'arrêt au trot par pression égale des deux jambes et intercaler souvent les départs au galop avec les départs au trot.

VII. DÉPART AU GALOP PAR LA RÊNE ET LA JAMBE DU CÔTÉ OPPOSÉ AU PIED DEMANDÉ. - Légèreté, cercle à droite — appui de la rêne gauche et de la jambe gauche en passant au besoin par le petit trot. Sur la ligne droite : 1° baisser la main vers la gauche en la rapprochant du corps; 2° reporter cette main vers la droite en l'élevant et en poussant l'encolure (c'est le rouler des jockeys). Le cheval léger et droit,

passer au reculer et du reculer au galop. C'est très pratique surtout avec un cheval qui a la mauvaise habitude de se traverser et de galoper de travers. Se passer des jambes.

VIII. GRAND TROT. - Allure réglée — allonger progressivement. Si le grand trot ne se dessine pas franchement, ou si la légèreté se perd, arrêter court, décontracter et repartir. Descentes de main.

IX. GALOP ALLONGÉ. - Prendre des vitesses de plus en plus grandes, mais chaque fois bien réglées et uniformes. La mobilité de la mâchoire diminue quand le train augmente.

X. ARRÊTER COURT EN MARCHANT AU GALOP DE CHARGE. - Faire sentir la main très fortement s'il le faut. Agir par demi-arrêts et rendre subitement.

XI. CHANGEMENT DE PIED. - Le cheval galopant à droite, porter la main à droite, donner la position du départ à gauche et laisser faire le cheval, si ralentissement, pousser par les jambes; pendant l'action des jambes plus de main et ne pas demander le changement de pied.

L'action paraissant suffisante, redonner la position (par la main), si l'action meurt, abandonner la position, pousser en avant sans main, puis redonner la position. Le mouvement doit venir tout seul quand

on a l'action et la position. Si l'allure augmente, arrêter court, décontracter, puis recommencer, ne jamais renverser. — Si l'impulsion manque, les jambes doivent agir d'abord, surtout celle du côté du pied demandé.

XII. CHANGEMENT DE PIED PAR LA MAIN SEULE. — Allure bien réglée, légèreté, demi-arrêts, répétés s'il le faut, sur la rêne du pied demandé, en portant la main du côté opposé. Si les demi-arrêts prennent sur l'impulsion les remplacer par des vibrations, pas de jambes. — Si l'action meurt, si le cheval ralentit, cesser les effets de main, pousser dans les jambes et recommencer.

XIII. CHANGEMENT DE PIED PAR LES JAMBES SEULES. — Indiquer le mouvement par la jambe du côté opposé au pied demandé ; en même temps rendre la main et provoquer le changement de pied par la jambe du côté du pied demandé; si le cheval augmente l'allure, arrêter, décontracter et recommencer. — On doit arriver à laisser les rênes sur l'encolure et à obtenir des changements de pied bien réguliers, avec calme.

XIV. CHANGEMENTS DE PIED RÉPÉTÉS. — Il faut que le cheval sache exécuter un changement de pied parfait de chaque côté. Les faire d'abord à grande



Vallerine au passage étendu
Dax, 1926



Vieux Jeu H
au trot en arrière

distance l'un de l'autre, puis les rapprocher. Deux d'abord et passer au pas. Quand le cheval fait bien tous les quatre pas un changement de pied, passer au pas — recommencer — arriver ainsi à changer toutes les deux foulées. Beaucoup de calme et d'impulsion — ne pas craindre d'entretenir l'action en maintenant les jambes *également* près. Demander les changements de pieds par la main seule.

Demander à chaque temps; deux changements obtenus passer au pas. Le lendemain demander un changement de pied au temps sur chaque pied de suite, puis, quand on les obtient convenablement, passer au pas et en demander quatre, c'est-à-dire, deux changements de pieds au temps. Le lendemain recommencer et si les changements au temps se font avec calme, le cheval est habitué et on peut sans crainte exiger davantage petit à petit, on arrive ensuite à exécuter toute une reprise à cette allure.

XV. SAUTS D'OBSTACLES. — Commencer par développer à la longe et en liberté les aptitudes naturelles du cheval et confirmer sa franchise. Aller très progressivement. Le cheval ne peut bien sauter que s'il est musclé et a de la force. Avant d'aborder les gros obstacles, muscler le cheval par le travail : sauter beaucoup au pas et au petit trot, des obstacles peu élevés.

Surveiller sa tenue; elle influe énormément sur la franchise du cheval et sur la puissance du saut. — Conserver le plus possible l'indépendance de chaque partie du corps.

Deux positions :

1° *en selle*. Position du cavalier bien assis, les fesses le plus en avant possible, mais sans réflexe sui le corps, sans que le poids soit porté en arrière. C'est la vraie, la naturelle. Elle permet de se servir de ses bras (sabre, lance, revolver, etc...) de se pencher en tous sens suivant le besoin (combat, chasse).

Mais elle exige le relâchement du rein et de l'assiette conjointement avec la forte étreinte des cuisses, des genoux et des jambes qui enlacent étroitement le cheval.

Le cavalier ainsi lié à sa monture conserve toute sa puissance de conduite. C'est la seule position permettant de contraindre un cheval à se jeter sur n'importe quel-obstacle qui l'effraie ou qu'il ne veut pas franchir. Surtout, ne jamais porter le corps en arrière avant le saut.

2° *debout*, position dite de course : le corps baissé en avant et s'étayant fortement sur les cuisses, les genoux, les jambes et les étriers. Donne une grande solidité, soulage l'arrière-main du cheval et permet une fixité qui préserve de tout à-coup.

Cette position est incontestablement la plus favorable à la vitesse et à la puissance du saut.

Le cavalier doit, en sautant, conserver la position debout ou en selle qu'il avait avant d'aborder l'obstacle.

Mais, toujours et *en tout cas le principal est le moral*. Si le cavalier hésite involontairement, s'il n'a pas la ferme volonté de sauter, le cheval ne saute pas bien.

HAUTE ÉCOLE ÉQUITATION DE FANTAISIE



Recommandation importante : Ne pas perdre de vue que la pratique inconsidérée de la haute école ruine le cheval et amène sa rétivité. Mais, au contraire, sa pratique rationnelle augmente l'impulsion, développe considérablement les moyens du cheval sans fatiguer ses articulations, perfectionne son dressage et le rend facile et agréable à monter.

I. RASSEMBLER. — Se mettre sur la piste — placer le cheval bien droit à l'arrêt — légèreté — petits coups de mollet alternés des deux jambes en retenant doucement de la main. Dès qu'il y a un peu de mobilité des extrémités, rendre, caresser et laisser le cheval au repos. Recommencer. — Redemander la légèreté pendant l'immobilité. — Marcher un pas ou deux après chaque temps de rassembler. Recommencer souvent à chaque main. — Redresser le cheval dès qu'il se traverse. — Réprimer immédiatement les sauts de pie s'ils se produisent. Dès qu'il y a mobilité, calme et légèreté, rendre, caresser. Ne jamais demander le rassembler avant que la légèreté soit parfaite des



Robersart II
au trot à extension soutenue

L'élévation maximum de l'encolure, combinée avec le ramener outré donne la vraie position qui, dès lors, ne se perd plus, même dans les mouvements les plus difficiles.

Général FAVEROT DE KERBRECH.

hanches comme de la bouche. Arrêter souvent par un effet d'ensemble. R. Alors les jambes du cheval ne doivent pas rester engagées sous la masse.

II. PIAFFER. — C'est la base de la haute école et de l'équitation de fantaisie. C'est le rassembler rythmé. Demander le rassembler; la cadence vient seule quand le cheval se calme, il faut seulement la ralentir en même temps qu'on donne plus d'élévation aux extrémités. Main pour demander la légèreté, puis jambes seules, puis main seule pour recevoir l'action produite par les jambes qui se desserrent aussitôt. Je dis l'action c'est-à-dire ce qui produit le mouvement, je ne dis pas l'appui, le poids qui pèse sur le mors. Main, jambes, main et ainsi de suite. Tâcher le plus vite possible que le piaffer se fasse seul. — Arriver à abandonner les rênes tout à fait. Si le cheval se traverse, le redresser par un balancement de main de droite à gauche et de gauche à droite. Si un pied postérieur reste en arrière, jambe opposée. Si un pied antérieur se pose en avant, demi-arrêt de son côté. R.—Avancer un peu si les pieds ne se posent pas à la même hauteur par bipède latéral. C. M. demi-pression de la main de bas en haut le cheval étant à l'arrêt. — Descente de main et de jambes.

III. PASSAGE. — Piaffer en avançant — quand le cheval piaffe très bien sur place, avancer, descente

DRESSAGE



Vieux Jeu II
au galop en arrière

de main et de jambes. Le passage est d'autant plus beau qu'il est plus haut, que le cheval avance moins et que les membres restent plus longtemps au soutien — il faut de plus que les membres de devant soient arrondis. — C. M. demi-pression sur les rênes dans le sens de la hauteur et, en même temps, peser sur l'assiette. — Tout rendre et *fixer la main*; la main et les jambes agissant à peine, pour donner la cadence et la vitesse désirées. Relâchement subit des rênes pour arrêter; plus moelleux pour passer au pas. — R. cesser le passage par un effet d'ensemble sur l'épéron; y habituer le cheval, car ce sera le seul moyen de l'empêcher de passer quand il s'excitera au milieu d'autres chevaux.

Peu de cavaliers sont capables d'empêcher le passage, parce que rares sont ceux qui habituent le cheval, comme je l'indique.

IV. TROT EN ARRIÈRE. - C'est le reculer en piaffant. Agir très délicatement de la main — jambes pour donner l'action aux jarrets. C. M., demi-pression sur les rênes pour indiquer le mouvement, puis plus de main — jambes près pour maintenir la cadence. Pour cesser, reprendre les rênes en pesant sur l'assiette.

V. PASSAGE DE DEUX PISTES. - Tous les mouvements de deux pistes s'obtiennent comme au pas tout en entretenant le passage. Pour les pirouettes ordi-

naires ou renversées, indiquer seulement le mouvement par les rênes. En voulant les faire exécuter par les jambes et la main on se donne beaucoup de mal sans résultat. Laisser le cheval faire après indication donne au contraire des pirouettes parfaites. En équitation, surtout, quoiqu'on en dise, en haute école, il en est toujours ainsi et la clef du succès est dans cette maxime de Bancher, « qu'il croie qu'il est son maître et c'est alors qu'il est notre esclave ».

VI. EXTENSION DES MEMBRES ANTÉRIEURS. — Étant arrêté, légèreté, puis, pour faire étendre la jambe *droite*, effet de la rêne *droite* dans la direction de la hanche gauche; *pousser par les jambes* et empêcher les forces de passer en avant, sauf pour la jambe droite qui est rendue libre par le rejet du poids de l'avant-main sur l'épaule gauche. Les forces ne trouvant à se porter en avant que par la jambe antérieure droite, celle-ci se tend d'autant plus que les forces sont plus poussées en avant.

Exemple peu élégant mais exact : peau d'un animal de boucherie dans laquelle on souffle; quand l'air arrive dans les pattes elles se tendent d'autant plus qu'on souffle plus fort. Ce n'est que l'action provoquée par les jambes du cavalier qui fait tendre la jambe en y pénétrant jusqu'à la pointe du sabot (la pince).

VII. PAS ESPAGNOL. - Demander l'extension complète et horizontale d'un membre antérieur. R. on veut toujours aller trop vite et il ne faut pas essayer le pas espagnol avant d'avoir obtenu l'extension complète et horizontale des membres antérieurs. Alors seulement, étant arrêté, demander l'extension complète d'un membre. — Pousser des deux jambes simultanément en s'asseyant bien, la main permet l'exécution d'un pas. — Arrêter. — Légèreté. — Récompenser, recommencer avec l'autre jambe.

Petit à petit se servir de moins en moins des jambes et agir seulement par demi-arrêts en élevant la main pour donner toute l'extension possible.

Pas espagnol un seul membre s'élevant. — Un pas exécuté à droite conserver le contact avec la bouche par la rêne droite en maintenant le poids sur l'épaule gauche et recommencer un pas du même côté. Entremêler plus tard les pas d'un seul membre s'élevant avec les pas exécutés par les deux membres s'élevant alternativement. Arriver au pas espagnol lent ou rapide les rênes demi-tendues, le cheval obéissant à de simples demi-pressions des doigts sur les rênes.

VIII. TROT ESPAGNOL. - Quand le cheval marche bien au pas espagnol en restant léger, pousser les deux jambes simultanément en portant la main à droite et à gauche pour aider le lever des membres antérieurs ;

activer la cadence de plus en plus afin de rapprocher de plus en plus les battues des diagonaux.

Quand on a un bon résultat, le cheval restant léger mettre le cheval à un passage très lent. — Puis l'habituer à aller du passage au pas espagnol et inversement — activer la cadence du pas espagnol. A mesure que la différence diminue entre la cadence des deux allures on se rapproche du trot espagnol. Une battue obtenue par un diagonal, passer au pas — légèreté — récompenser et recommencer — quand on a obtenu deux battues de trot espagnol passer au pas — légèreté, récompenser. Le cheval a saisi, le trot espagnol est compris sans excitation, sans difficulté ni pour le cheval ni pour le cavalier. Baisser la main et chercher de plus en plus la légèreté. Arriver au trot espagnol avec descente de main et de jambes.

IX. TROT A EXTENSION SOUTENUE. - Trot vif, rapide même, dans lequel le cheval lance ses membres antérieurs en avant horizontalement et non comme dans le trot espagnol où l'animal est très assis et se balance lentement, en jetant ses membres antérieurs en avant et très haut quand l'allure est bien exécutée.

C'est très brillant. — Pour l'enseigner, étant au trot espagnol, augmenter la rapidité par des poussées de jambes alternées avec des soutiens de main pour empêcher les membres antérieurs de trop s'élever.

X. GALOP EN ARRIÈRE. - Ralentir de plus en plus le galop — arriver au galop sur place — quand le cheval galope sur place avec descente de main et de jambes, essayer de marquer très délicatement un temps de reculer sur le mors au moment où l'avant-main est en l'air, pour la faire retomber à un ou deux pouces en arrière du point où elle était au temps précédent. Activer avec les jambes et faire des temps de reculer avec la main suivis de petits coups de mollets pour entretenir l'allure (mouvement de bascule), — un pas obtenu, arrêter — légèreté, récompenser — être très peu exigeant, c'est le plus sûr moyen d'obtenir beaucoup et vite. C. M., pour arrêter ou repartir au galop : peser sur l'assiette. R. 1° Ne pas trop agir de la main afin de ne pas précipiter l'animal en arrière; l'arrière-main doit se soulever comme pour la ruade et non pas jeter rapidement les membres postérieurs en arrière, sans se soulever, pour résister au choc du poids de la masse qui les pousse. Ce sont donc les jambes du cavalier qui doivent agir et non la main; 2° le galop doit être vibrant.

XI. GALOP SUR TROIS JAMBES. - Mettre au galop, arrêter; faire étendre le membre antérieur du côté sur lequel le cheval galopait. — Repartir au galop. — Arrêter. — Refaire tendre encore le même membre antérieur. — Repartir au galop en tâchant de maintenir le membre tendu et ainsi de suite.

XII. GALOP DE DEUX PISTES ET PIROUETTES ORDINAIRES ET RENVERSÉES EN GALOPANT SUR LE PIED OPPOSÉ A LA DIRECTION SUIVIE PAR LE CHEVAL. — C'est très facile sauf pour les pirouettes renversées en galopant à faux, pourvu que le cavalier maintienne toujours le cheval sur le pied voulu au moyen de la rêne directe et, au moins dans les commencements, par l'action simultanée des deux jambes ainsi que par l'enlever de l'avant-main à chaque foulée par les rênes, principalement celle du côté du pied qu'il faut maintenir. Mais il faut rester bien d'aplomb ou charger plutôt le côté opposé au pied qui doit être maintenu. Si le cavalier met l'assiette en l'air et qu'il se penche du côté du pied à maintenir il ne peut rien faire de bon.

XIII. PASSER D'UNE ALLURE A L'AUTRE. - On y habitue facilement le cheval en procédant ainsi : cesser la première allure — légèreté — l'animal étant calme demander l'autre allure, cesser celle-ci, légèreté, calme, reprendre la première allure, rapprocher de plus en plus les demandes.

NOTE. — On peut varier tant qu'on le désire les combinaisons d'allures et en créer de nouvelles suivant sa fantaisie pourvu que l'on n'oublie jamais qu'aucune allure, aucun mouvement ne sont concevables sans l'équilibre.

XIV. PRÉPARER LE CHEVAL A DONNER TOUT LE BRILLANT QUE COMPORTE SON ENSEMBLE. - Le cheval puise son éclat, la noblesse de son aspect dans l'avant-main et sa force dans l'arrière-main » (BAUCHER).

L'éclat s'obtient donc : 1^o en disposant, sans mouvements apparents, de la puissance de l'arrière-main qui permet l'usage de l'avant-main (légèreté des hanches) ; 2^o en grandissant les mouvements du cheval et en donnant à l'avant-main, par l'élévation de l'encolure, sa plus jolie position (col de cygne), le plus possible d'élégance, de beauté et d'expression vive (légèreté de la bouche).

XV. LÉGÈRETÉ DES HANCHES. - *Petites attaques.* — Si les mollets n'amènent pas l'obéissance *immédiate*, toucher aussitôt avec l'éperon ou des deux éperons à la fois. Si une position se perd, si une allure se ralentit, petite attaque. Les jambes doivent tomber naturellement et ne toucher le cheval que s'il est nécessaire et le *plus rarement possible*. Ni appels de langue ni déplacements d'assiette, descente de jambes continuelle. Quand on veut demander l'arrêt par un effet d'ensemble, il faut d'abord que le cheval soit léger. Si la mâchoire résiste, petite attaque des deux éperons.

XVI. RAMENER OUTRÉ. - La légèreté s'obtenant

bien aux trois allures avec l'élévation 'maxima de l'encolure, arriver au ramener outré. D'abord avec le filet, rênes croisées dans la main gauche le petit doigt restant en dehors. Fermer la main gauche *convulsivement*, mais *sans tirer*. Dès que la légèreté se manifeste, elle *suit* le mouvement d'abaissement du bout du nez et de la tête, elle continue jusqu'au ramener outré, le menton touchant presque le poitrail. En même temps les jambes se ferment et on arrive à l'appui des éperons. On les laisse appuyés jusqu'au *reldchement complet* de la mâchoire. En filet seul on entend un craquement caractéristique. La main rend et la tête du cheval ne doit se relever que lentement après être restée un instant immobile. Répéter avec chaque rêne isolée de filet et de bride. Ramener outré aux trois allures et passer souvent des trois allures au reculer et inversement. Piaffer-- mouvements de deux pistes. — Descentes de main. L'élévation maxima de l'encolure combinée avec le ramener outré donne la position que le cheval en liberté prend de lui-même quand il veut déployer sa majesté suprême.

XVII. DONNER LE BRILLANT. - a) A toutes les allures : rassembler qui anime, réveille, surexcite l'activité, donne la vie et le brillant.

b) *Au pas de manège.* — Faire marcher les jambes sans mouvement apparent avec les membres anté-

rieurs du cheval (pression pendant la pose du pied);
 2° La main esquisse invisiblement une oscillation de bas en haut vers la droite et vers la gauche pour dégager alternativement l'une et l'autre épaule au moment du lever de chaque membre antérieur. Arriver à la descente de main et de jambes. C'est un diminutif du pas espagnol, une marche attentive, pompeuse, solennelle.

Au passage. — 1° Activer l'allure, lui donner la cadence d'un pas redoublé rapide — action des jambes — bien s'asseoir, fixer la main (passage animé du cheval en liberté) ; 2° *Passage rebondissant* (gazelle) ou à extension. — Étant au passage à une cadence moyenne, donner en même temps par les doigts et par les mollets, de petites pressions invisibles mais *subites* et faites de bas en haut comme pour enlever le cheval dès qu'il touche le sol par bipèdes diagonaux. Actions soudaines exécutées au moment du poser de chaque diagonal.

R. — Dans le passage animé et dans le passage rebondissant, la main ne doit jamais agir latéralement ou sur une seule rêne parce que ce serait le moyen d'obtenir le galop ou les changements de pied; elle peut agir de bas en haut pour donner l'énergie
 mais c'est tout

APPENDICE

RECOMMANDATIONS IMPORTANTES

I. LA MAIN FIXE

...« Alors prenant ma main et lui donnant la position de la main de bride, il dit : « Rappelez-vous bien, toujours ça » — et il immobilisa ma main sous la pression de la sienne : « Jamais ça » et il rapprocha ma main de sa, poitrine...» (Un officier de cavalerie : BAUCHER mourant et le général L'HoTTE.)

Là se trouve le secret qui *seul* permet de maîtriser la bouche du cheval soit à l'extérieur, soit en haute école; c'est-à-dire d'obtenir la légèreté relative qui suffit à retenir l'emballeur, ou la légèreté presque complète qui, dans le travail de haute école, met le cheval à la disposition du cavalier (*la main agit sans prendre sur l'impulsion*). *Mais il faut savoir fixer la main.*

FIXER LA MAIN. - Ce n'est pas l'action d'appuyer un cheval pour le faire galoper, car, appuyer, c'est tirer, c'est opposer à la bouche du cheval une force



égale à celle qu'il emploie lui-même. On arrive au contraire à fixer la main *en ne tirant pas du tout à soi*, niais en serrant les doigts sur les rênes *convulsivement si c'est nécessaire*, de façon à empêcher la main de se laisser attirer par une force quelconque; la bouche du cheval ou le poignet du cavalier.

En haute école, on rend de suite le liant à la bouche qui se contracte, en cessant de tirer et en agissant des doigts comme je viens de l'indiquer. Avec la main fixe, c'est le cheval qui *se rend à lui-même*, qui se récompense lui-même, qui prend goût à mâcher son mors, donnant ainsi le liant et le moelleux à sa mâchoire.

II. LE PASSAGE NATUREL.

OBTENIR EN QUELQUES INSTANTS LE PASSAGE' NATUREL D'UN CHEVAL NON PRÉPAHÉ

L'habitude du passage est très préjudiciable au cheval de selle, surtout au cheval militaire, sauf s'il est monté par un cavalier capable de l'empêcher de passer à tort (effet d'ensemble sur l'éperon). C'est pour cela que je me suis biefi gardé d'indiquer ce qui suit quand j'ai écrit *Extérieur et haute école*.

Depuis ma sottie de Saumur, j'ai mis au passage tous les chevaux m'appartenant, y compris *Gaieté*, ma première jument d'armes, mais j'ai toujours pro

cedé par tâtonnements et j'avoue humblement que je n'ai jamais su comment je m'y prenais.

En 1903 seulement, j'ai eu la chance de commencer à étudier la méthode du général Faverot de Kerbrech et, dès lors, je me suis appliqué à mettre mes propres chevaux au passage suivant les enseignements du général.

Cependant ce système est long à appliquer; aussi pour les chevaux ne m'appartenant pas, j'ai continué longtemps à tâtonner afin d'obtenir le passage plus vite et sans passer par le piaffer. En 1913 enfin, j'ai adopté définitivement le moyen suivant que je n'ai jamais employé depuis sans *succès immédiat*.

Fixer la main en serrant les jambes qui doivent agir en même temps que les jambes de devant du cheval, la jambe droite du cavalier serrant spécialement quand la jambe droite antérieure du cheval pose à terre et la jambe gauche du cavalier quand la jambe antérieure gauche du cheval pose à terre.

Le secret consiste à *ne pas relâcher* la jambe droite pendant que la gauche agit plus fortement, ni la jambe gauche pendant que la droite agit plus fortement. Les deux jambes doivent rester collées au cheval sans faire de mouvements apparents.

Agir de même au trot très ralenti et passer ensuite du pas à un semblant de passage, puis du trot au passage. Il n'y a plus à recommencer la leçon, sauf

bien entendu pour améliorer le passage de plus en plus, car le cheval n'oublie jamais.

Évidemment, il ne faut pas comparer cette allure avec la perfection indiquée par le général Faverot de Kerbrech.

III. CHANGEMENTS DE PIED AU GALOP

La critique est aisée et l'on a reproché à Bancher et à Fillis de faire des déplacements d'assiette pour obtenir les changements de pied au temps. Or, je crois bien que ni l'un ni l'autre n'ont employé à dessein les déplacements d'assiette et que ces déplacements étaient certainement involontaires. Le cheval, en effet, se met assez facilement aux changements de pied au temps, mais c'est le cavalier qui ne s'y habitue pas facilement.

C'est, j'en suis convaincu, le cavalier qui rompt l'équilibre que le cheval doit conserver pour continuer les changements de pied répétés, et il ne me paraît pas possible d'obtenir cet équilibre par des déplacements d'assiette volontaires. Il me semble, au contraire, que les déplacements involontaires occasionnés par les réactions du cheval sont une des causes principales de la difficulté d'exécution des changements de pied du tac au tac.

Il arrive quelquefois que le cheval prend une battue avec un pied postérieur pour changer de pied et si on a le malheur de le laisser s'habituer à prendre cette battue, je crois que le seul moyen de lui faire perdre cette habitude est de recommencer la leçon depuis le commencement et avec une grande attention.

Bien sûr, en suivant exactement les enseignements du général Faverot de Kerbrech, on ne risquerait pas de tomber dans ces fautes-là; mais *Baucher et Faverot de Kerbrech pouvaient bien des choses* auxquelles de pauvres amateurs comme moi et beaucoup d'autres ne pouvons pas songer.

Il en est ainsi des changements de pied au temps que le général indique d'obtenir par la main seule, et du piaffer pour lequel le général a écrit qu'il faut agir des jambes « qui se relâchent immédiatement ». Avec l'impulsion qu'avaient les chevaux de Faverot de Kerbrech cela allait certainement, mais avec l'impulsion qu'ont ordinairement nos chevaux, il n'en est pas de même, et, quand nos jambes manquent, ils s'arrêtent. Les petites attaques par l'éperon données judicieusement et avec tact corrigent ce manque d'impulsion. Il faut donc tâcher, par ces petites attaques, que le cheval n'attende pas nos efforts et qu'il finisse par « croire qu'il est son maître ».

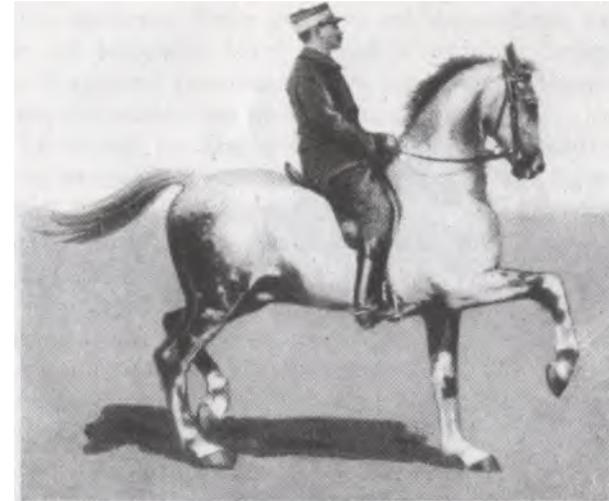
IV. LE BRIDON

A l'extérieur, à la chasse par exemple, il est évidemment plus sage de monter un cheval inconnu ou de mauvaise réputation, avec une bride qu'avec un simple bridon.

En dressage, les flexions de mâchoire s'obtiennent aussi dans les commencements, plus facilement avec le mors de bride qu'avec le filet, cependant Bancher ne s'est pas trompé en disant au futur général L'Hotte : « Le bridon c'est si bon ! » En effet dans la recherche du ramener, la main seule doit agir sans le secours des jambes du cavalier et elle ne doit pas permettre à la tête du cheval de se rapprocher de la verticale avant que la légèreté ne soit parfaite. Or, le moyen le plus sûr d'arriver à ce résultat est l'emploi du filet, du simple bridon, par la main très haute et fixe qui donne l'élévation maxima de l'encolure et la légèreté; alors seulement, on laisse la tête se placer à la position la plus commode, verticale ou à peu près.

V. LE RAMENER N'EST PAS INDISPENSABLE A L'ÉQUILIBRE

Il faut le réserver pour être classique et pour donner au cheval toute la splendeur, tout le brillant



A l a b r o u k
barbe né en 1907, par *Cheddi et Alessnouda*,
au piaffer a Mazagan eu 1915

Donner au cheval tout le brillant que comporte son ensemble.



I "a//erine
ou piarfer brillant

dont il est capable. Je parle bien entendu, du ramener dans lequel l'animal se grandit véritablement, qu'on obtient par l'élévation maxima de l'encolure sans que le cheval baisse la nuque en approchant la tête de la verticale. Cette position est magnifique, mais elle est impropre à un travail d'extérieur fatigant ou dangereux (montagnes) ou aux compétitions de sauts d'obstacles ou de vitesse.

Le cheval en liberté est toujours en équilibre et il ne se met au ramener que lorsqu'il veut faire le beau. Les petits mulets, les jeunes ânes surtout, qu'on rencontre dans le bled africain, s'échappent à la moindre surprise et courent autour de leur mère à un passage à extension inconnu de la plupart des chevaux d'écuries les plus remarquables; or, tous ont la tête en l'air et le nez au-dessus de l'horizontale, plus haut que les oreilles. Le cheval en liberté est en équilibre sans être au ramener, pourquoi donc n'en serait-il pas de même quand il est monté?

Quoi qu'il en soit, il ne convient pas d'être trop exigeant pour la position de la tête. Si un cavalier obtient la mâchoire moelleuse, liante avec les rênes demi-tendues, il ne faut pas croire que son cheval est dans le vide et qu'il échappe à la main. L'animal paraissant dans le vide est, même non placé, en équilibre s'il est léger, et il est plus en main que s'il tirait. L'appui sur la main, le contact, existe quand même

et lorsque, dans la bouche à peine entr' ouverte, la langue goûte le frôlement du mors, impressionné par le seul poids des rênes, c'est, quelle que soit la position de tête de l'animal, l'harmonie, l'accord parfait des forces du cavalier et de son cheval avec descente de main et de jambes du cavalier, l'équilibre existe dans les deux cas.

VI. LES DEUX GRANDS PRINCIPES SUR LESQUELS TOUT REPOSE

1⁰ *Mettre le cheval en situation d'exécuter le mouvement demandé, mais l'y mettre en le maintenant droit et par des moyens simples et non par des complications de l'accord des aides.* Le général L'Hotte a cité le conseil que le comte d'Aure lui donna un jour qu'il s'efforçait, *sans succès*, de contraindre un jeune cheval à changer de pied au galop : « Vous employez dix fois trop de force, mettez votre cheval en situation de changer de pied *de lui-même au lieu de vouloir l'y contraindre*. Vous y arriverez en bornant vos actions au redressement des hanches qui tombent en dedans, sans aller au delà, et la position droite conduira insensiblement votre cheval à changer de pied de lui-même. »

Donc pour changer de pied, comme pour tout, placer le cheval par les rênes en le *maintenant droit et le laisser faire*.

Partout, à l'extérieur comme en haute école, le succès est à celui qui applique le mieux cette maxime de Bancher, « l'artiste inimitable qui a émerveillé ses contemporains » (général L'Hotte) : « Qu'il croie qu'il est son maître, et c'est alors qu'il est votre esclave. » Si donc, dans le dressage, l'équilibre se perd, que des résistances sérieuses se produisent, il faut décomposer la force et le mouvement (page 14, IV).

Quand le calme est revenu, que le cheval *ne se croit plus contraint*, le cavalier redonne l'action et la position qui doivent produire le mouvement précédemment cherché ou l'allure interrompue.

Le cheval est, en effet, le seul maître de ses forces que notre vigueur est bien impuissante, à elle seule, à augmenter. C'est donc à lui de calculer la meilleure façon de les utiliser, afin de répondre pour le mieux à nos indications, et si, dans le dressage, on a toujours respecté la loi de l'équilibre, le cheval prend de lui-même le moment où l'harmonie des équilibres est la plus complète, et lui rend dans le moindre effort, l'exécution plus facile.

Évidemment il ne faut jamais laisser le cheval faire ce qui ne lui est pas demandé.

ÉPILOGUE

La pratique de cet exposé succinct, donne très vite des résultats surprenants. Elle prouve la supériorité des procédés qui triomphent de toutes les résistances du cheval, sans lutte et sans complications dans l'emploi des aides. Elle montre même que dans la plupart des cas, on peut supprimer la majeure partie des exercices que j'ai indiqués.

Ainsi, il est indispensable de donner au cheval d'extérieur, de service, de chasse, de promenade, etc... la légèreté qui, seule, lui permet de coordonner judicieusement ses forces et de les ménager, mais il est superflu de le soumettre à des assouplissements tels que les différents appuyers, le rassembler ou le piaffer. Il doit, en effet, savoir uniquement partir et se maintenir à l'allure voulue, l'allonger et la ralentir facilement, bien sauter, se placer élégamment quand on le lui demande, et, à la rigueur, passer et changer correctement de pied au galop.

Or, cela est inné chez le cheval, il n'y a donc rien à lui apprendre et il s'agit tout simplement de lui faire comprendre, qu'on recherche l'exécution de l'un ou de l'autre des mouvements qu'il connaît.

Pour y arriver il suffit de l'habituer à se porter

en avant sous l'action des jambes, tout en restant léger à la main. Il répond alors tout de suite, si on ne le gêne pas, à toute demande bien faite.

Où faut-il apprendre en effet? Le départ au galop sur le pied voulu? Il s'obtient, chez un cheval droit, par l'impulsion agissant sur la position donnée par la main.

Le changement de pied au galop? C'est, chez un cheval droit, l'influence du changement de placer sur l'impulsion.

Le passage? C'est l'impulsion agissant sur la main fixe.

Il n'y a rien d'autre à enseigner. Pour cela il suffit, afin de simplifier et d'accélérer le dressage, d'appliquer le mieux possible ce qui est prescrit dans le préparer pour la légèreté de bouche et la légèreté des hanches, par le travail à la cravache.

Par contre, beaucoup d'allures de fantaisie sont artificielles, c'est-à-dire inconnues du cheval, et, pour les provoquer, il est logique de détailler davantage les leçons et de les spécialiser.

Néanmoins, les airs de haute école qui étonnent la foule, sont souvent peu de chose et, « pour celui qui a le sentiment du cheval, la perfection réside bien plus dans la *pureté* des mouvements que dans l'exécution de ce qu'on est, convenu d'appeler les difficultés équestres ». (Général L'Hotte.)

TABLE DES MATIÈRES

Bases du dressage

	Pages
I. — O b s e r v e r . —réfléchir.	9
II. — Agir le moins possible et laisser le cheval agir le plus possible	9
III. — Effets et causes.....	9
IV. — Langage des aides	9
V. — Valeur de la réponse	10
VI. — Le langage doit être simple	10
VII. — Théories scientifiques	
VIII. — Mettre en confiance	10
IX. — Lutte	10
X. — Obéissance du fils à son père — Force calme, coups io	
XI. — Leçon exercice salutaire.	
XII. — Aller très lentement.....	
XIII. — La position du cheval monté.	

But du dressage — Procédés de dressage

I. — Préparer et assembler.	12
II. — Main et jambes	
III. — Définitions	13
IV. — Décomposer la force et le mouvement .	14

	Pages
V. — Le cheval droit	15
VI. — Le tact	
VII. — Descente de main et de jambes	15
VIII. -- Légèreté à la main, aux jambes	r6
IX. — Petites attaques.....	r6
X. — Des méthodes, <i>main sans jambes, jambes sans main.</i>	
Préparer	
I. — Flexions de mâchoire	20
II. — Travail à pied	22
III. — Marcher sur la cravache	22
IV. — Reculer.....	23
Pirouette renversée	23
VI. — Pirouette ordinaire	23
VII. — Pas de côté	24
VIII. -- Le rassembler. — habituer le cheval à la chambrière — commencement de rassembler — habituer le cheval à la cravache — rassembler par la cravache .	24
IX. — Piaffer.	27
X. — Passage.....	28
XI. — Trot en arrière	28
XII. — Extension des membres antérieurs .	28
XIII. — Pas espagnol.	29
XIV. — Travail à cheval	29
XV. — Montoir.	29
XVI. — Mettre pied à terre	30
XVII. — Répéter le travail enseigné à pied	30
XVIII. — En place	30
XIX. — Marcher	31

	Pages
XXI. XX. Reculer.....	31
Pirouettes ordinaires et renversées . . .	
Travail au pas	32
Cheval droit	32
XXV. XXIV. Descente de main, <i>fourner sur de petits cercles, ar les rênes</i>	33
isolées.	33
Serpentine.	33
Pas de côté.....	34
XXVII. XXVIII. — Changement de main de deux pistes . .	34
XXIX. — Pas de côté, la tête puis la croupe au	34
XXX. Petits contre-changements de main de deux pistes	34
Voltes et demi-voltes	35
XXXII. Reculer prolongé sur les pistes	35
XXXIII. Foule.....	35
XXXIV. Répéter au petit trot tout le travail exécuté au pas	35
XXXV. Partir au petit trot. Arrêter. Reculer.....	35
Repartir.	35
Ramener	
I. — Pour l'obtenir.....	36
II. — Pour élever l'encolure	37
III. — Effet d'ensemble sur l'éperon	38
IV. — Arrêter tout désordre par l'effet d'ensemble sur l'éperon	38
V. — Fonaillements de queue	39
.Assembler	
I. — Départs au galop.....	

	Pagee
II. — Redresser le cheval	40
III. — Galop de deux pistes	41
IV. — Changement de main diagonal. — Voltes et demi-voltes de deux pistes	41
V. — Pirouettes au galop	41
VI. — Départ au galop par les jambes seules . . .	42
VII. — Départ au galop par la rêne et la jambe du côté opposé au pied demandé ..	42
VIII. — Grand trot.....	43
IX. — Du galop allongé.	43
X. — Arrêter court en marchant au galop de charge	43
XI. — Changement de pied	43
XII. — Changement de pied par la main seule .	44
XIII. — Changement de pied par les jambes seules .	44
XIV. — Changements de pied répétés	44
XV. — <i>Sauts d'obstacles</i>	45
Haute école et équitation de fantaisie	
I — Rassembler	48
II. — Piaffer	49
III. — Passage.	49
IV. — Trot en arrière.	50
V. — Passage de deux pistes.....	50
VI. -- Extension des membres antérieurs	51
VII. — Pas espagnol.....	52
VIII. — Trot espagnol.	52
IX. — Trot à extension soutenue	53
X. — Galop en arrière.	54
XI. — Galop sur trois jambes	54
XII. — Galop de deux pistes et pirouettes ordinaires	

	Pages
et renversées en galopant sur le pied op- posé à la direction suivie par le cheval .	55
XIII. — Passer d'une allure à l'autre	55
XIV. — Préparer le cheval à donner tout le brillant que comporte son ensemble	56
XV. — Légèreté des hanches	56
XVI. — Ramener outré.....	56
XVII. — Donner le brillant	57
Appendice	
I. — La main fixe	59.
II. — Le passage naturel.	Go
III. — Changements de pied au galop au temps.	62
IV. — Le bridon	64
V. — Le ramener n'est pas indispensable à l'équi- libre.	64
VI. — Les deux grands principes sur lesquels tout repose.....	67
EPILOGUE	69

Imprimerie Dumas, 42009 Saint-Étienne
Dépôt légal : décembre 1990
N° d'imprimeur : 30196

Imprimé en France